

Un « geste » du général Pinochet

Un message de vœux est avant tout porteur d'espoir. Dans leurs allocutions, les chefs d'Etat se plient pour la plupart à cette règle. Au Chili, pourtant, les précédents révélaient que les présidents sous ce signe. Nouvelles lois antiterroristes en 1983, expulsion d'un prêtre en 1984, détérioration des rapports Eglise-Etat en 1985, les Chiliens avaient pris leur parti de ne rien attendre à l'aube d'une nouvelle année. Le général Augusto Pinochet vient cette fois-ci d'annoncer la levée de l'état de siège sur tout le territoire à compter du 6 janvier, et il a indiqué que les exilés seraient autorisés à revenir au Chili dans un délai de quatre-vingt-dix jours.

Ces dispositions vont apparemment dans le sens d'une relative « libéralisation » du régime. L'état de siège décrété le 7 septembre après l'attentat manqué contre le général-président avait entraîné la fermeture des hebdomadaires d'opposition, l'arrestation de militants politiques et diverses décisions tendant à restreindre le pouvoir des autorités judiciaires civiles. Mais sur les seize régions du pays quatre seulement restaient encore sous le coup de cette mesure.

Cette dernière initiative relève donc d'un assouplissement progressif et non d'un geste spectaculaire, alors que deux autres régimes d'exception, l'état d'urgence et l'état de danger de troubles de la paix intérieure, sont, eux, toujours maintenus dans l'ensemble du Chili.

L'autorisation du retour des exilés n'est pas non plus une nouveauté. Alors que l'on estime à près de cent soixante mille le nombre des Chiliens vivant actuellement hors du pays, trois mille cinq cents sont officiellement sous le coup d'une interdiction de retour. Dans les milieux gouvernementaux, beaucoup de responsables souhaitent ardemment qu'une plus grande liberté de mouvement leur soit accordée.

Le général Pinochet, soucieux de ne pas donner de visas aux « indésirables » soupçonnés d'activités terroristes, s'y était, de fait, toujours opposé. L'annonce de cette clémence prochaine pourrait signifier que les partisans du libéralisme l'ont emporté. Encore faut-il attendre pour en être certain de connaître le chiffre exact d'exilés autorisés à rentrer, le chef de l'Etat indiquant simplement « la plupart ».

Ces mesures, prises, selon le général Pinochet, pour « promouvoir l'unité nationale », sont aussi destinées à améliorer l'image déplorable du pays sur le plan des droits de l'homme, peu avant la visite du pape au Chili, prévue pour avril. L'évêque chargé de l'organisation du séjour de Jean-Paul II, Mgr Cox, avait clairement affirmé que ce voyage ne pourrait avoir lieu dans un pays sous état de siège.

Il reste à savoir si ce « geste » du régime militaire représente une étape dans le sens d'une démocratisation, avant l'échéance électorale bien imprécise de 1989, ou s'il n'est que le système mouvement du balancier « répression espace de liberté » qui rythme depuis 1973 la vie chilienne sous la dictature militaire. L'histoire récente du pays n'incite guère à l'optimisme.

Bravant l'interdiction des autorités

Trois mille étudiants ont manifesté à Pékin

Pékin a été le théâtre, le jeudi 1^{er} janvier, du plus grand rassemblement depuis 1979 en faveur d'une démocratisation du régime. Environ trois mille étudiants ont bravé l'interdiction de manifester sur la place Tiananmen au cri de « Vive les réformes ! ».

La dispersion s'est faite sans incident majeur avec les forces de l'ordre, qui ont cependant procédé à plusieurs arrestations après que les jeunes eurent réussi à franchir les barrières qui leur interdisaient les abords du siège du gouvernement et du parti.

PÉKIN
de notre correspondant

Les étudiants de Pékin avaient promis de manifester sur la place Tiananmen au matin du jeudi 1^{er} janvier. Malgré l'interdiction de tout rassemblement et les mesures prises par les forces de l'ordre, ils ont tenu leur pari. Des milliers de jeunes, garçons et filles, engoncés dans leurs manteaux ouatés ou dans des anoraks, ont tenté d'occuper le cœur de la capitale pour demander plus de démocratie et de liberté. Il s'agit de la manifestation contestataire la plus importante à Pékin depuis le « mur de la démocratie » de la fin des années 70.

Les autorités avaient solennellement appelé la population à ne pas prendre part à des manifestations. La moitié du journal télévisé de

mercredi avait été consacré à l'arrestation d'un fauteur de troubles - un chômeur - et à l'interview d'étudiants bien pensants et de dirigeants. L'agence officielle Chine nouvelle a décrit le réveil bien sage d'étudiants qui ont chanté, dansé ou joué au ping-pong. Mais, la même nuit, à l'université Beida de Pékin, des centaines de jeunes s'agglutinaient devant les dazibao qui remplaçaient ceux arrachés la matin même. En faisant donner le grand orchestre de la propagande pour isoler les manifestants, le Parti communiste a conféré au mouvement étudiant la dimension d'un problème national. Le *Quotidien du peuple* de jeudi affirme par exemple que « la lutte de classe continuera d'exister encore pendant longtemps ».

PATRICE DE BEER.
(Lire la suite page 3.)

La « non-application » de la nouvelle grille des salaires

Les syndicats et les grévistes sont réticents face aux ouvertures de la direction de la SNCF

Le projet de nouvelle grille salariale qui devait entrer en vigueur au 1^{er} janvier 1988 à la SNCF a été retiré, même si le médiateur, M. Lavondès, à l'image du gouvernement et de la direction de la SNCF, se refuse à parler formellement de « retrait ». La direction, au cours d'une négociation qui s'est achevée le jeudi 1^{er} janvier à 0 h 15, a fait également plusieurs ouvertures sur les conditions de travail que les responsables syndicaux vont présenter aux grévistes. Si les syndicats demeurent réservés, les premières réactions de la base sont plutôt négatives.



Lire page 14 l'article de MICHEL NOBLECOURT

La rébellion au Mozambique

Un reportage dans les provinces « libérées ».

PAGE 2

Le message du pape

Jean-Paul II « tiers-mondiste ».

PAGE 5

Les Français et la francophonie

Une tardive prise de conscience.

PAGE 3

Norman Mailer cinéaste

Le romancier américain tourne un film avec « Les vrais diars ne dansent pas ».

PAGE 11

Le Monde

DES LIVRES

- Une promenade dans Vienne avec les fantômes de Sissi, d'Arthur Schnitzler et de Stefan Zweig.
- Ce que nous lirons cet hiver.
- Le feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : « Scènes dans le château », de Paul Gadenne, et la chronique de Nicole Zand.

Pages 7 à 10

Le sommaire complet se trouve page 16

Les menaces de représailles américaines

Europe-Etats-Unis : l'angoisse de la fermeté

Face aux menaces du président Reagan de taxer les produits agricoles européens, les Douze proclament leur intention de rester intransigeants. Mais auront-ils le courage de leur fermeté ?

BRUXELLES
(Communautés européennes)
de notre correspondant

« Je ne serais pas effrayé par la perspective d'un conflit ouvert avec les Etats-Unis. La Communauté leur a proposé d'importer à prélibrement réduits 1,6 million de tonnes de maïs par an pendant quatre ans afin de compenser les effets provisoirement négatifs de leur exportation de l'adhésion de l'Espagne et du Portugal. Je

ne suis pas partisan d'aller beaucoup au-delà ; la marge de jeu est très faible », nous a déclaré, le mercredi 31 décembre, M. Jacques Delors, président de la Commission européenne.

Soucieux d'éviter que la crainte de l'affaiblissement de la détermination affichée aujourd'hui par la CEE, il demande que les Douze se prononcent vite. Si un arrangement sur des bases proches de l'offre communautaire de décembre se révélait impossible, il pense que les contre-mesures européennes pourraient être décidées par les ministres des finances qui se réunissent le 19 janvier à Bruxelles. Il ne leur reste en principe qu'à fixer le relèvement des droits d'entrée applicables aux

importations du gluten de maïs, du blé et du riz américain (puisque on a déjà convenu que ce serait ces trois produits qui feraient l'objet de sanctions) de telle manière qu'on arrive, en termes d'échanges, à un effet équivalent à celui qui est attendu des mesures américaines.

Le 15 décembre, après l'échec des pourparlers entre la CEE et les Etats-Unis sur les compensations à accorder à ces derniers pour neutraliser les effets négatifs de l'élargissement, les ministres des affaires étrangères des Douze ainsi que M. Willy Clercq, le commissaire chargé des relations extérieures qui négocie en leur nom, avaient fait état de leur volonté de fermeté, mais aussi d'ouverture. M. Delors, connaissant par expérience les risques de

dérèglement qui guettent l'Europe lorsqu'elle fait face à Washington, privilégiait l'évidence la fermeté. On est tenté de dire que connaissant ses ouailles et leur penchant quasi irrésistible pour l'accommodement, le président de la Commission « verrouille ».

Les dangers de reculade peuvent venir des pays partenaires. Les autorités de Bonn sont bien silencieuses depuis que le président Reagan a confirmé qu'il mettrait ses menaces de représailles à exécution. « Je constate qu'ils [les Américains] ont épargné les Allemands », note M. Delors, qui indique ainsi clairement où se situe sans doute le point le plus fragile des défenses communautaires.

PHILIPPE LEMAITRE.
(Lire la suite page 15.)

BONNES FEUILLES

Mille ans depuis Hugues Capet

L'unité au cœur de notre histoire

Cette année 1987 est celle du millénaire de la France. C'est en 987, en effet, que le duc de France Hugues, surnommé Capet parce que son titre d'abbé lui donnait le droit de porter la chape, fut élu roi. En faisant couronner de son vivant son fils Robert le Pieux, il fonda la dynastie qui devait régner sur la France pendant huit siècles et lui donner, pour l'essentiel, ses frontières actuelles. Le

par Henri, comte de Paris

La question de l'unité est au cœur de notre histoire. Non comme une évidence paisiblement affirmée, non comme un défi lancé à la face du monde et qui se prolongerait dans de permanentes agressions : c'est une passion complexe et parfois contradictoire, douloureuse et belle, un conflit intime jamais résolu tant nous craignons de perdre une part de nous-mêmes.

Nous voulons l'unité, et nous l'avons maintenue tout en redoutant qu'elle n'aboutisse à une fusion destructrice de notre diversité. Double mouvement de désir et de refus, qui nous fait avancer dans un équilibre fragile, au bord

de l'abîme, toujours près de succomber à l'appel du vide, au vertige du néant. La liberté ou la mort n'est pas le cri d'une seule révolution. Dans le sursaut unitaire comme dans la guerre civile, c'est toujours la liberté qui est en jeu. Plutôt la mort que l'invasion étrangère, dit notre patriotisme. Plutôt la mort de la nation que l'abandon de nos libertés, de nos droits, de nos pouvoirs, de nos idées, répond le particularisme quand il se voit ou se croit menacé. Alors la guerre civile cesse d'être « le plus grand des maux » pour devenir la planche provisoire d'un salut égoïste.

Dire que la question de l'unité est au cœur de notre histoire signi-

fie qu'elle la marque tout entière, dans ses époques et ses institutions successives. L'apologie naïve de l'ancienne monarchie doit être sur ce point révisée. Si la Révolution française crée de nouvelles formes de division, si la République parlementaire les rend plus difficiles à surmonter, il n'est pas vrai que la rupture politique de 1792 provoque l'« invention » d'une guerre civile que la monarchie n'aurait connue que par accident. L'histoire de la France pré-révolutionnaire n'est pas un conte édifiant, et la monarchie ne ressemblait en rien aux bergeries mises à la mode par Marie-Antoinette.

(Lire la suite page 4.)

A LIRE, ABSOLUMENT

BETHSABÉE
DE
TORGNVY LINDGREN

UN GRAND
PRIX FEMINA
ÉTRANGER

ACTES
SUD
ÉDITION
DIFFUSION PUF

Etranger

MOZAMBIQUE

Dans les provinces « libérées » avec les guérilleros de la Résistance nationale

Correspondance

La Résistance nationale du Mozambique (RNM) ne hisse aucun drapeau sur les centaines de bases que cette guérilla anticoloniale entretient dans les provinces tropicales du Zambèze et de Sofala. Les cases de bambous camouflées par les arbres doivent rester invisibles aux hélicoptères et aux Mig du gouvernement de Maputo.

La base centrale du Zambèze se trouve dans le massif du Chipirone, à deux journées de marche au sud-ouest de Milange. Un millier de cases s'étendent dans les sous-bois sur plusieurs kilomètres carrés. Chaque case peut abriter quatre hommes. Le jour, ces hommes s'éloignent peu de leurs cases. Ils mangent leur farine de maïs ou de mil acrochés devant l'entrée. Ils n'ont pas d'uniforme. Beaucoup sont en baidaris et sans chaussures, mais chacun possède un fusil d'assaut Kalachnikov muni de quatre ou cinq chargeurs.

Les officiers non plus ne portent pas d'uniforme, mais ils ne sont jamais en guérilla. Le pistolet automatique, en plus du fusil soviétique, les différencie de la troupe. Ce sont les « commandants ». Les hommes s'adressent à eux au garde-à-vous et tapent du pied après chaque phrase ou chaque ordre reçu. Les femmes combattantes font de même. Elles ont une quinzaine d'années, portent des T-shirt et des pagennes ou des robes féminines sans jamais quitter leur minuscule. Certaines femmes du détachement féminin ont déjà combattu deux fois.

La base centrale peut abriter quatre mille hommes. C'est, pour la province du Zambèze, le quartier général de la RNM, sa base de repos et d'entraînement. Le commandant général Calisto, trente-quatre ans, régit sur sa troupe et ses commandants. Le quartier général de Calisto, au centre de la base, est composé de trois grandes cases avec des vérandas toitées qui protègent d'énormes fauteuils d'appartement obligatoirement anachroniques dans cette jungle africaine. L'une des cases sert de mess. Le sol est en terre battue. Il y a un faux plafond en toile rouge tendue sur un cadre de bois. Sur la table, il y a toujours une nappette et des serviettes.

Calisto et ses commandants mangent trois fois par jour du riz, du poulet et de la farine de céréales. Ils boivent souvent du coca-cola acheté à la frontière du Malawi.

Calisto reconnaît que les fauteuils proviennent des villes attaquées ainsi que sa Honda tout terrain et sa montre à quartz. « De conquête ! », lâche-t-il en le regardant.

Son repas est fréquemment interrompu par l'arrivée de messages radio. A chaque fois, il signe le registre qui lui tend le soldat.

Les étages étrangers

Devant le mess, il lance ses ordres brièvement et à voix basse. Avec cent vingt combattants, il part aujourd'hui reconnaître le chemin jusqu'à Milange, ville frontière avec le Malawi. Cette ville est occupée par la RNM depuis le 29 septembre. C'est là que la guérilla a décidé de libérer les cinquante-sept prisonniers portugais, pakistanais et mauriciens

qu'elle détenait, ainsi qu'un britannique, un italien et un allemand. Ils ont été remis à la Croix-Rouge les 17 et 19 décembre. Mais pour la trentaine d'entre eux qui étaient parqués dans les cases du sud de la base centrale, la liberté avant Noël n'était encore qu'une parole.

La plupart sont des commerçants, des agriculteurs et des conducteurs de travaux publics. Ils viennent de Luabo, Caia, Milange, Mutarara. Ils sont restés chez eux lors de la prise de ces villes par la RNM et se retrouvent obligés de suivre la guérilla lorsqu'elle quitte les lieux.

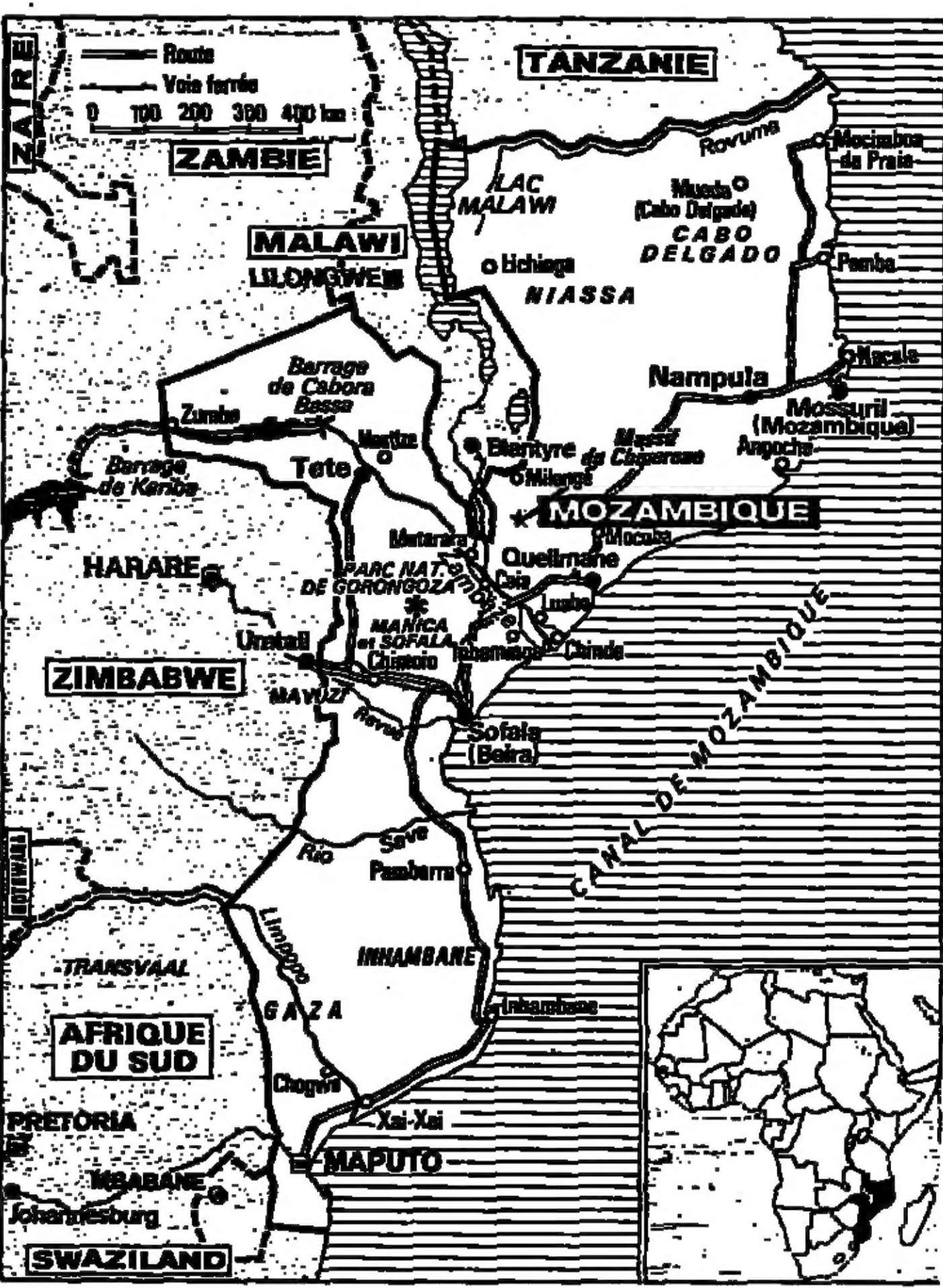
Sinon, dès son retour, le FRELIMO les tuerait et nous imputerait ces crimes, affirme la RNM.

Commentent pour les prisonniers des semaines et des mois de marche

prisonniers à leurs frontières. Milange, en territoire mozambicain mais à 8 kilomètres seulement du Malawi, restera tant que la guérilla tiendra cette ville la porte de sortie la plus probable des prisonniers occidentaux que la RNM continuera de faire dans cette guerre.

Destruction systématique

La colonne de reconnaissance pour Milange, que dirige le commandant Calisto, traverse en un après-midi le massif du Chipirone. Les combattants forment l'arrière-garde. La file indienne est toujours respectée, mais cette troupe n'est pas sur le sentier de la guerre et marche visiblement en terrain



dans la brousse, d'une base à une autre à travers les provinces. Certains sont avec la RNM depuis seize mois. Les prisonniers vivent dans des cases identiques à celles des soldats. Les familles ne sont pas séparées. La nourriture est celle de la guérilla. La femme d'un prisonnier mauricien est morte en chemin. Il reste avec un fils de dix ans. Les enfants ont la tête tondue. Leurs vêtements commencent à partir en lambeaux.

Les prisonniers savent que la Croix-Rouge a toujours refusé de faire atterrir un avion sur une piste de la guérilla pour venir les chercher. Les gouvernements de leurs pays respectifs sont muets. Et Maputo maintient sa pression diplomatique sur les pays limitrophes pour qu'ils interdisent les remises de

conquis. Après le dernier col, la plaine de Luabo s'étend à l'infini jusqu'aux monts Milange.

Toute cette plaine est cultivée. Les paysans qui y travaillent n'ont pratiquement plus de vêtements, ils regardent passer les soldats dans l'indifférence la plus totale. Quatre groupes de villageois chargés de sacs de farine marchent vers la base. Ils sont encadrés par de jeunes recrues armées. Les villageois nourrissent la guérilla depuis que la RNM a rendu aux populations les terres et les champs nationalisés par le FRELIMO après l'indépendance. Le soir, c'est le « mambô », le chef du village où la colonne bivouaque, qui doit trouver les sacs de farine que Calisto réclame pour sa troupe.

Dans la plaine, pas une maison en dur n'est restée debout. Quelques

cases ont brûlé aux abords de hameaux tous construits en pisé. Les champs de mil prédominent. La majorité des villageois sont vêtus de vieux sacs. Toutes les écoles sont brûlées.

Il y a une satisfaction barbare chez Calisto et ses commandants à raconter la destruction systématique de tout ce qui appartenait au FRELIMO. C'est clair.

Il faut tout reprendre sinon détruire !

Il n'y a plus de transport, plus de commerce, plus de monnaie. Il ne reste que la terre à cultiver. L'effort de la RNM porte sur les chefs et les instituteurs. Les chefs transmettent les directives de la guérilla aux populations et reçoivent les tribunaux traditionnels. L'alphabétisation a repris dans les écoles aux murs calcinés ou sous de grands toits de chaume. Les professeurs font chanter aux petits enfants la gloire de la RNM au passage des colonnes de Calisto, qui administre de la sorte la province du Zambèze.

« Le FRELIMO tient encore Maluco, où se trouve beaucoup d'armes qui nous serviront, et Quilmane. Mais ils ne circulent plus que par avion, dit Calisto. Toute la province est libérée. »

Milange, elle, est détruite à 90 %. La petite ville a brûlé, les balcons sont pulvérisés et les murs criblés d'impacts. Seule l'église reste intacte. L'arbre principal est resté encombré depuis le jour de l'attaque par quelques carcasses de tracteurs et de Land Rover. Dès le début de celle-ci, les habitants ont fui vers le Malawi, rapidement suivis par huit cents soldats du FRELIMO. Une dizaine de maisons abritent maintenant cinquante guérilleros qui occupent la ville.

Les trois immenses usines de séchage et de traitement du thé ont brûlé. Les usines, qui régnaient dans les champs de thé qui s'étendent autour de la ville.

Pour rencontrer la population, Calisto est obligé de la convoquer. Ceux qui viennent vivent dans des cases en bordure des plantations de thé. Il est impossible d'obtenir un chiffre de la population avant l'attaque, mais plus qu'un nombre de ceux qui ont fui vers le Malawi.

Des déplacements à motos

Le « business » continue à la frontière. Ils échangent du maïs et du mil contre du sucre, des allumettes et des vêtements. Ils sont deux cents, surtout des hommes, que la troupe a regroupé devant les ruines d'une banque. Un commandant note les questions et les réponses.

Parfois, ils ont fait mais ils pensent que ceux qui ont fui au Malawi ont encore plus faim. Puis un instituteur déclame un poème sur les bienfaits de la liberté retrouvée et tous chanteront. Ils n'ont pas de véritable argumentaire politique. Les hommes interrogés répondent : « Nous avons retrouvé nos champs. » Les jeunes soldats disent : « Nous luttons contre le marxisme, et le gouvernement des machettiers qui a tout pris au peuple. »

Pour se déplacer rapidement dans les provinces, des officiers de la guérilla utilisent les motos récupérées pendant les attaques. Ce sont sou-

URSS

La « Gazette littéraire » dénonce les « organisateurs » des troubles d'Alma-Ata

Moscou (AFP, UPI). — Les troubles qui ont affecté Alma-Ata, capitale du Kazakhstan, les 17 et 18 décembre dernier — et sur lesquels la presse soviétique a été fort discrète jusqu'à présent — sont évoqués dans le numéro de la *Gazette littéraire* paru le jeudi 1^{er} janvier.

Sous la plume de l'écrivain Kazakh Anouar Alimjanov, l'hédo-madair dénonce « la provocation qui visait à diviser les nations » plaçant le Kazakhstan, république à majorité russe, et affirme que « le moment viendra où nous connaîtrons les noms des organisateurs des événements d'Alma-Ata ».

« Le peuple [kazakh] auquel l'appartenance doit conduire les noms de ceux qui ont semé la graine de la méfiance entre le peuple kazakh et les autres peuples », écrit Alimjanov, confirmant ainsi pour la première fois publiquement que les émeutes étaient l'œuvre de nationalistes kazakhs.

L'écrivain critique implicitement l'ancien numéro un du PC kazakh, M. Dimoukhamed Kounaev, dont le remplacement par un Russe, M. Guennadi Kolbine, avait été à l'origine des manifestations. Il dénonce le « culte du chef » qui régnait dans le Kazakhstan et ses conséquences : « la concussion, la corruption, la duplicité, la favoritisme » qui ont engendré « la passivité, le parasitisme et l'arrivisme » au sein de la population.

RFA

Les vœux du chancelier Kohl ... pour 1986

Bonn (AFP). — La première chaîne de télévision ouest-allemande (ARD) a diffusé, le mercredi 31 décembre à la grande surprise des téléspectateurs, les vœux de bonne année du chancelier Kohl pour... 1986.

Le message de vœux pour 1987 avait été pré-annoncé et sa teneur avait été diffusée à la presse dès mardi. Pour une raison encore inconnue, c'est une autre bande filmée d'une allocution du chancelier, celle des vœux de l'an dernier, qui a été utilisée. La diffusion du message de huit minutes a suscité une avalanche d'appels téléphoniques. D'autant qu'une heure auparavant M. Helmut Kohl était apparu sur la deuxième chaîne de télévision et avait lu le bon message.

Les thèmes abordés dans les deux textes étaient extrêmement voisins, mais les téléspectateurs ont été surpris que M. Kohl ait entre-temps changé de costume, et plus encore lorsqu'ils l'ont entendu leur adresser ses vœux pour l'année qui s'achevait.

Le Monde

7, RUE DES ITALIENS,
75421 PARIS CEDEX 09
Tél. MONDIPAR 630672 F
Télécopieur : (1) 45-23-46-81
Tél. : (1) 42-47-97-27

Édité par la S.A.R.L. le Monde

Gérant : André Fontaine,
directeur de la publication

Anciens directeurs :
Robert Beau-Méry (1944-1969)
Jacques Fauriol (1969-1982)
André Fontaine (1982-1985)

Date de la société :
constituée le 10 décembre 1944.

Capital social :
620 000 F

Principaux associés de la société :

Société civile :
« Les Rédacteurs du Monde »,
Société anonyme
des lecteurs du Monde,
Le Monde-Entreprises,
MM. André Fontaine, gérant,
et Robert Beau-Méry, fondateur.

Administrateur général :
Bernard Wosté.

Rédacteur en chef :
Daniel Vassot.

Conseiller en chef :
Claude Salas.

Le Monde

PUBLICITE

5, rue de Montreuil, 75007 PARIS
Tél. : (1) 45-55-91-92 ou 45-55-91-71
Tél. MONDIPUB 206 136 F

Le Monde 705-010 le publie hebdomadairement, excepté les jours de Noël et de la Toussaint. 45-46 30 00 00, L.E.L., N.Y. 11104. Second class postage paid at New York, N.Y. government : mail address changes to Le Monde c/o Speedprint U.S.A. P.M.C. 45-46 30 00 00, L.E.L., N.Y. 11104.

ABONNEMENTS

BP 507 09
75421 PARIS CEDEX 09
Tél. : (1) 42-47-96-72

3 mois 6 mois 9 mois 12 mois

FRANCE

354 F 672 F 954 F 1 200 F

TOUS PAYS ÉTRANGERS
PAR VOIE NORMALE

687 F 1 337 F 1 952 F 2 530 F

ÉTRANGER (par messagerie)

L. — BELGIQUE-LUXEMBOURG
PAYS-BAS

399 F 762 F 1 089 F 1 300 F

II. — SUISSE, TUNISIE

504 F 972 F 1 404 F 1 800 F

Par voie aérienne : tarif sur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : une bande ou deux bandes avant leur départ. Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance d'inscrire tous les montants propres en capitales d'imprimerie.

Le Monde

TELEMATIQUE

Composé 36-15 - Tapis LEMONDE

Reproduction interdite de tous articles
sans accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux
et publications, n° 57 437

ISSN : 0395-2037

TCHAD

N'Djamena fait état d'une contre-attaque gouvernementale dans le Tibesti

L'ambassade du Tchad à Paris a annoncé, le mercredi 31 décembre, que les « forces tchadiennes » avaient déclenché, le jour même à midi, une contre-attaque dans la région sud de l'ouest de Zouar, dans le massif du Tibesti, infligeant une « défaite cuisante » aux troupes libyennes qui, lundi, avaient pris le contrôle de cette localité, occupée jusque-là par les éléments des Forces armées populaires (FAP) de M. Goukouni Oueddei. Le directeur de cabinet de celui-ci, M. Ahmed Kaïtan, qui séjourne à Paris depuis plusieurs semaines, a fait état de la même information, affirmant : « Nous avons tendu un piège aux Libyens et ils sont tombés dedans. La victoire est inéluctable. »

Jendi, cette contre-attaque des troupes tchadiennes n'avait pas encore été confirmée de source indépendante. Le gouvernement de N'Djamena reconnaît cependant ainsi implicitement, pour la première fois, la victoire partielle remportée par les troupes du colonel Kadafi à Zouar. L'ambassade du Tchad à Paris s'est refusée à indiquer si cette contre-attaque avait été menée par la colonne des FANT (Forces armées nationales tcha-

dien) qui est arrivé dans le Tibesti aux alentours du 27 décembre et dont on est sans nouvelles depuis la chute de Zouar. L'ambassade fait état de cinquante et de quatre prisonniers libyens. Les FANT auraient réussi, indique-t-on de même source, à s'assurer le contrôle des principales pistes menant à la localité, isolant ainsi les forces libyennes.

Le gouvernement tchadien a, d'autre part, évoqué mardi la présence d'experts militaires soviétiques aux côtés des troupes libyennes. Radio-Tchad a précisé que ces experts sont des spécialistes de l'artillerie lourde, de l'aviation et de la lutte antiaérienne, et qu'ils sont présents à Amou et Ouaddi-Doum, deux bases militaires libyennes. Enfin, à Paris, le colonel Abdelkader Kanougué, ancien vice-président du GUNT, qui s'est rapproché ces derniers mois du gouvernement de N'Djamena, a annoncé la prochaine tenue d'une « table ronde » de réconciliation nationale réunissant les représentants de quatre tendances tchadiennes et ceux du gouvernement du président Hissène Habré. — (AFP, Reuters.)

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

M. Botha annonce des élections générales anticipées pour les Blancs

JOHANNESBURG
de notre correspondant

Dans son message de fin d'année, le chef de l'Etat sud-africain, M. Pieter Botha, a annoncé que des élections générales anticipées (1) auront lieu en Afrique du Sud en 1987. Il s'agit d'un scrutin pour le seul Parlement blanc, dont la date sera connue le 30 janvier lors du discours que doit prononcer le président de la République à l'ouverture de la session parlementaire. M. Botha a déclaré que « le temps est venu de consulter l'électorat blanc sur un certain nombre de questions fondamentales ». Il n'a pas précisé lesquelles, mais a indiqué que son gouvernement était toujours prêt à négocier avec « les groupes sud-africains qui renoncent à la violence ».

Cette présentation de vœux à la nation a été l'occasion, une nouvelle fois, de s'insurger contre les pressions extérieures. « Nous ne céderons pas aux exigences irresponsables et superficielles qui veulent détruire tout ce que nous avons créé pendant tant de décennies par tant de générations », a-t-il déclaré, attaquant plus particulièrement les

Etats-Unis. M. Botha a fait remarquer qu'il avait fallu un peu plus d'un siècle aux Etats-Unis pour achever leur Constitution et « un autre siècle pour que les droits civils de la minorité noire ne soient pas seulement théoriques ».

A propos des Indiens, il a souligné qu'il avait fallu également deux siècles pour qu'ils soient respectés « dans ce grand bastion de la démocratie ». M. Botha a ensuite posé cette question : « Pourquoi cette haine incroyable et artificielle avec une Afrique du Sud multiculturelle qui a des traditions et des différences historiques aussi étendues ? »

Il a conclu en indiquant que « 1987 exigera de la modération, de la réflexion et de la détermination de la part de tous », et en recommandant que 1986 soit « une année d'effacement du Sud comme « dans d'autres pays, une année d'événements dramatiques ».

MICHEL BOLE-RICHARD.

(1) Les dernières élections générales en Afrique du Sud remontent à avril 1981. Après le référendum constitutionnel de 1983, le prochain scrutin n'était prévu qu'en 1989.

Politique

Les vœux du président de la République

« Faire prévaloir la paix sociale »

Voici le texte intégral de la déclaration faite mercredi 31 décembre, à la radio et à la télévision, par M. François Mitterrand à l'occasion du Nouvel An :

« Mes chers compatriotes, je vous remercie la tradition qui me veut, pour la dixième fois, de vous souhaiter la bonne année et d'adresser, en votre nom, un signe d'amitié à ceux qui vivent dans la peine, la pauvreté, le chômage, la maladie, la solitude ou qui attendent depuis si longtemps, et avec quelle angoisse, le retour d'un être cher. Les vœux que je forme pour vous ne varient pas avec le temps, je souhaite que la France sache s'unir

quand il le faut. Je souhaite qu'elle gagne les enjeux que lui propose le monde moderne.

« Qu'elle sache s'unir quand il le faut, sans hésiter, contre le terrorisme, s'imposait. Ils ont montré que nous devions plus que jamais nous mobiliser contre le chômage, ils ont montré que nous devions répondre aux aspirations des jeunes et leur donner plus largement les moyens d'ouvrir les portes du savoir et la responsabilité d'un métier, ils ont montré que nous devions persévérer dans notre effort pour que recule la vie chère, ou, si vous voulez, l'inflation. Voilà de grandes causes nationales autour desquelles se rassembler.

« Mais il en est d'autres. Notre politique extérieure et notre politique de défense obtiennent dans l'opinion un vaste consensus, qu'il s'agisse de la défense de la paix, de la construction de l'Europe, du développement du tiers-monde et de la lutte contre la faim, de la défense des droits de l'homme ou des conditions de notre indépendance.

« Je n'insisterai ce soir que sur un point. L'Europe ne se fera pas toute seule. Elle subira, dans les mois qui viennent, de rudes assauts. Elle a besoin qu'on l'aide et que l'on y croie, elle a besoin que les peuples s'en mêlent. La France est notre patrie et l'Europe notre avenir. Ne manquons pas ce rendez-vous. Mon

autre souhait, je vous l'ai dit, est que la France sache vivre et faire vivre sa démocratie.

« Les élections législatives du 16 mars nous ont posé un problème nouveau. Nous avions débuté l'année avec une majorité et une politique. Nous l'avons continuée avec une autre majorité pour faire avec une autre politique.

« Dans cette situation, mon devoir était clair et ma décision prise : éviter à la France une crise inutile. L'unité et donc l'harmonie pour la bonne marche de la République, dangereuse pour le redressement économique, ont été de longue date par nos gouvernements.

« J'ai assuré la continuité de l'Etat et j'entends maintenant ce cap.

A chacun d'exercer sa tâche dans le souci des équilibres dont dépend le bien public.

« Mon troisième vœu, enfin, pour 1987 me servira de conclusion. Il est que la France gagne.

« Elle y parviendra d'autant mieux qu'on aura écarté de sa route les sujets qui la divisent et qui la blessent dès lors qu'ils touchent à ses racines historiques, culturelles, spirituelles qui sont essentiellement pluralistes. Elle y parviendra d'autant mieux que nous aurons fait prévaloir la paix sociale. La démocratie est par nature débat, confrontation d'idées et d'intérêts. L'approche en est difficile pour tout gouvernement qui a mission de décider.

« Mais dans les conflits de cette sorte, l'esprit de tolérance et la volonté de dialogue doivent l'emporter sur le refus et le repli sur soi. C'est comme dans une famille, mieux vaut se parler que s'ignorer.

« Mes chers compatriotes, quand je vois ce dont sont capables tant de Français et dans tant de domaines, champions de la science, des arts, de l'industrie, du sport, quand je vois la qualité de nos ouvriers, de nos cadres, de nos agriculteurs, quand je constate le rôle de la France sur la scène internationale, je suis sûr de nos moyens et de nos chances. Encore faut-il y ajouter la volonté de réussir tous ensemble.

« Bonne année 1987, vive la République, vive la France ! »

Face aux conflits sociaux

M. Mitterrand exalte « l'esprit de tolérance et de dialogue »

M. François Mitterrand a, de toute évidence, fait un bon réveillon. Il y avait, en tout cas, un brin de gaieté dans son ton, et une assurance joyeuse dans son regard quand il s'est adressé mercredi aux Français pour leur présenter ses vœux de Nouvel An.

Le président de la République jouait, en effet, sur du velours. Toute la journée, le gouvernement avait peine pour essayer de trouver une issue honorable à son conflit empioché avec les cheminots. Le ministre de l'Économie et des Finances, M. Edouard Balladur en personne, était apparu en première ligne, sur TF1, afin de réaffirmer avec beaucoup de fermeté que sa politique économique et sociale ne serait pas modifiée « sous la pression des circonstances », histoire de rassurer le franc, en difficulté sur les marchés des changes, tout en laissant carte blanche au médiateur M. François Lavocat — son ancien collègue du secrétariat général de la présidence de la République — sous Georges Pompidou — histoire de ne fermer la porte à aucun compromis.

Un peu plus tard, sur Europe 1, le ministre délégué chargé des transports, M. Jacques Douffignies, était sorti de la discrétion qui était la sienne depuis plusieurs jours pour exprimer la volonté d'ouverture du gouvernement et assurer que « la dialogue » avec les grévistes se poursuivait « dans les meilleures conditions possibles ».

En outre, les indications des derniers sondages avaient de quoi donner le sourire au chef de l'Etat. L'enquête de l'Institut BVA publiée cette semaine par *Paris-Match* (*le Monde* du 1^{er} janvier) confirme que le crédit de M. Jacques Chirac dans l'opinion publique a été très affecté par les manifestations des étudiants, en particulier chez les jeunes électeurs de dix-huit à vingt-quatre ans dont les intentions de vote en faveur de la droite ont nettement diminué.

D'autre part, selon un sondage de Gallup publié dans le dernier numéro de *l'Express*, une majorité de Français (51 %) désapprouve globalement l'action du premier ministre, ce qui traduit une augmentation de cinq points de la proportion des mécontents par rapport au mois de novembre (1).

M. Mitterrand n'avait donc pas besoin de forcer son talent pour apparaître détendu en cette soirée de fête. Sa tranquillité suffisait, par contraste, à montrer que pour lui, principal perdant des élections législatives du 16 mars, l'année 1986 se terminait plutôt bien et même à un niveau de popularité qu'aucun de ses partisans n'eût osé espérer au printemps dernier.

Le président de la République s'est ainsi limité au registre classique et au rôle qu'il affectionne le plus, celui de gardien de l'Etat, mais aussi de garant de l'unité et de la solidarité nationale. Qui pourrait y trouver à redire ?

Ce n'était plus le Mitterrand à la fois juge et arbitre des temps de polémique qui élit sans doute été jugé déplacé en ce soir de réveillon. Il a simplement procédé par allusion, mais tout le monde a compris à qui il s'adressait lorsqu'il a exalté « l'esprit de tolérance » et « de dialogue » et souligné, à nouveau, la nécessité de faire prévaloir « la paix sociale ». Une façon déguisée d'imputer au gouvernement de M. Chirac des priorités contraires.

L'éditorialiste du *Figaro* relevait jeudi dans le comportement du président de la République certaines « convergences obligées (avec le gouvernement) qui prendront à contre-pied bien des amateurs de dérèglement politique, mais qui, pour l'immédiat, peuvent aider Jacques Chirac ». Celui de *l'Humanité*, disait à peu près la même chose puisque, selon lui, « François Mitterrand a lancé un vibrant appel à l'union sacrée autour de ce qui n'est, une fois arraché le masque des mots, que la politique d'austérité entreprise effectivement de longue date ».

Revendication de paternité

Maître en stratégie et en tactique, M. Mitterrand revendique aujourd'hui la paternité de cette « cohabitation » qu'il subit pourtant. Cette expérience à laquelle les Français adhèrent, dans leur grande majorité, c'est lui — il tient à le souligner — qui l'a voulue, « pour éviter

à la France une crise dangereuse ». Sous-entendu : c'est à moi que revient tout le mérite de la continuité de l'Etat.

Le président de la République savait surtout qu'on l'attendait au tournant de la grève du rail. Et il s'est bien gardé de donner sur ce point à sa déclaration, une tonalité polémique qui élit sans doute été jugé déplacé en ce soir de réveillon. Il a simplement procédé par allusion, mais tout le monde a compris à qui il s'adressait lorsqu'il a exalté « l'esprit de tolérance » et « de dialogue » et souligné, à nouveau, la nécessité de faire prévaloir « la paix sociale ». Une façon déguisée d'imputer au gouvernement de M. Chirac des priorités contraires.

L'éditorialiste du *Figaro* relevait jeudi dans le comportement du président de la République certaines « convergences obligées (avec le gouvernement) qui prendront à contre-pied bien des amateurs de dérèglement politique, mais qui, pour l'immédiat, peuvent aider Jacques Chirac ». Celui de *l'Humanité*, disait à peu près la même chose puisque, selon lui, « François Mitterrand a lancé un vibrant appel à l'union sacrée autour de ce qui n'est, une fois arraché le masque des mots, que la politique d'austérité entreprise effectivement de longue date ».

« Autant dire que le propos écuménique du chef de l'Etat a fait l'unanimité et qu'il a donc répondu à l'attente de son auteur.

Il y a un an, en pareille circonstance, M. Mitterrand, confirmant son engagement dans la future bataille législative, disait aux Français : « *Surtout ne lâchons pas la rampe !* ». Aujourd'hui, ce qu'il leur dit est formulé de façon plus alambiquée, mais au fond tout aussi nette : Surtout sachez bien que c'est moi qui tiens le « bon bout ».

ALAIN HOLLAT.

(1) Sondage réalisé du 17 au 20 décembre auprès d'un échantillon de 804 personnes.

« Crise municipale à Bayeux. — Le maire de Bayeux (Vendée) Jean-Michel Pécoud (RPR), et dix de ses vingt-huit conseillers municipaux (8 RPR et 2 UDF) ont démissionné en bloc pour provoquer des élections partielles. A l'origine de cette démission, une querelle de personnes entre le maire et un de ses adjoints, M. Michel Lacaze (RPR), qui a refusé de voter, avec les élus qui lui sont favorables (5 UDF et 5 divers droites) et les voix de l'opposition (5 socialistes et 2 communistes), le plan d'occupation des sols et le budget de la commune.

Les réactions

« M. Philippe Vasseur, porte-parole du Parti républicain : « Il est vrai, comme l'a rappelé le président de la République, qu'il existe en France des sujets tels que le terrorisme, le chômage ou l'inflation qui doivent échapper à tous clivages politiques. Reconnaissons de plus pour que les grévistes entendent l'appel du chef de l'Etat à « un esprit de tolérance et une volonté de dialogue ». Dans le conflit de la SNCF qui entrave l'action de redressement de l'économie et de l'emploi, le gouvernement et la direction de la SNCF ont multiplié les gestes d'ouverture dans « un esprit de tolérance et une volonté de dialogue ». Il faut maintenant que les syndicats et les grévistes témoignent de leur souhait d'aboutir au lieu de leur intransigence. Pour que des négociations puissent se dérouler normalement, il faut que des efforts soient consentis de chaque côté. »

« M. Bruno Megret, député (FN) de l'Isère : « Les propos écuméniques du président de la République lors de son message de fin d'année montrent à quel point la cohabitation est un truquage de la vie publique française. L'homme qui multiplie les obstacles devant le gouvernement n'hésite pas à se placer en rassembleur et à donner des conseils de dialogue en trompant les Français sur ses intentions véritables. Devant ce double jeu, M. Chirac paraît avoir perdu l'initiative et semble subir les événements comme il subit la cohabitation qu'il a pourtant voulue. »

M. Giscard d'Estaing attribue à « des erreurs de méthode ou de calendrier » les « difficultés » rencontrées par la politique libérale

M. Valéry Giscard d'Estaing a rédigé pour la dernière livraison de sa *Lettre mensuelle* des « vœux pour une France sereine ».

« L'année 1986 a bien commencé pour la France, écrit l'ancien chef de l'Etat. Après une campagne électorale démocratique et digne, les électeurs ont mis fin à cinq ans de gouvernement socialiste. La recette du succès, la seule, ne l'oublions pas, a été l'union.

« Il a fallu ensuite aider notre pays à entrer dans la modernité libérale.

« La situation politique n'était pas simple : nous expérimentions, pour la première fois, la cohabitation avec ses avantages et ses inconvénients. L'avantage est qu'elle constitue une démarche pour faire vivre ensemble, dans nos institutions politiques, les deux moitié de la France. L'inconvénient est d'affaiblir l'unité de l'action. Pour en tirer le meilleur parti, pendant les quinze mois qui restent à parcourir, la cohabitation doit être vécue comme la volonté de rassembler les forces encore dispersées de la France.

« Ayant rejoint l'idéologie socialiste, pour M. Giscard d'Estaing, notre pays n'attend pas qu'on lui substitue l'idéologie libérale. Il souhaite faire un apprentissage régulier, modéré, réfléchi, de la manière de faire libérale. Pour cela il faut

éviter les grandes lois et les débats dogmatiques, contourner les blocages, introduire graduellement les nouvelles recettes et les nouvelles attitudes qui nous feront passer sans secousses d'un Etat bureaucratique et raide, à une société plus ouverte, plus efficace et de style plus moderne.

« La fin de l'année 1986 a été marquée par des tensions au sein de la jeunesse et dans les services publics. Ne nous trompons pas d'analyse : la politique socialiste a rencontré l'échec, parce que ses objectifs étaient en contradiction avec l'évolution profonde de notre société ; la politique libérale rencontre des difficultés, en raison d'erreurs de méthode ou de calendrier. La vérité est que la société française devient libérale à son rythme, qu'il faut s'efforcer d'accélérer, en évitant de le brusquer.

« Mon vœu pour la France en 1987 est qu'elle continue son évolution vers la modernisation libérale, dans l'unité et la sérénité.

« Par moments, nous les croyons perdus.

« Mais l'unité viendra de la dynamique de réunion des Français.

« Et la sérénité, nous la trouverons dans la détermination d'agir pour le bien du pays. On ne sert bien que les peuples qu'on aime. »

L'unité au cœur de notre histoire

(Suite de la première page.)

Plus sérieusement, l'arbitrage ne signifie pas la neutralité d'un parti qui observerait de loin la partie en se bornant à compter les coups donnés et reçus.

De même que la justice est une œuvre, et la liberté une conquête jamais assurée, la paix civile implique une action constante, une veille de tous les instants. Cette paix a toujours été instable, et la guerre civile a menacé d'emporter tout à tour les régimes qui se sont succédé pour gouverner le pays. L'unité n'a cessé d'être une lutte, menée avant et après la Révolution selon des méthodes et des principes divergents, et souvent opposés. S'interroger sur leur validité, leur cohérence et leurs résultats n'est pas ramener la querelle historique et politique qui a divisé la France depuis deux siècles. Il s'agit au contraire de trouver la voie d'un apaisement durable, que l'évolution politique et l'esprit du temps semblent aujourd'hui favoriser. (—)

Oh ! ce n'est pas que je me réfugie dans une vision angélique. La violence est évidemment dans l'histoire, mais de façon tout aussi claire, le souci de s'élever au-dessus d'elle ou du moins d'en limiter les effets. La justice est née de la volonté de rompre la logique sans fin de la vengeance et toute cité a désiré pour elle-même la paix et l'unité, tandis que la diplomatie tenait de tenir fermées les portes de la guerre. L'acte politique est tout entier dans cette visée, qui ne prétend pas abolir les conflits mais les maîtriser et les englober dans une exigence plus haute.

Sans doute le pouvoir n'est-il jamais certain de sa réussite, et l'histoire se fait au rythme de ses succès et de ses échecs, fuses à une violence endémique. Tous les régimes politiques sont exposés à cette menace et il est vain de les juger à partir d'une comptabilité des crises, des révoltes et des guerres qu'ils ont eu à affronter. Faut-il en induire la nécessité de soutenir le pouvoir en tant que tel, quelle que soit la forme qu'il puisse revêtir ? Cette attitude conservatrice serait une dangereuse malvue.

Tantôt le pouvoir politique joue le rôle apaisant qui lui est demandé, parce qu'il a su se mettre à distance des luttes politiques et sociales qui animent la société. Tantôt il laisse la violence le pénétrer, devient son instrument et du même coup un acteur parmi d'autres des conflits qu'il devrait dominer. Ni la qualité des hommes ni la couleur de leur étiquette ne sont les causes premières de ce dérèglement ou de cette sauvegarde. Le lancinant problème de la guerre civile ne peut être surmonté que par une réflexion sereine sur l'origine, l'organisation et le projet des différents régimes qui ont eu à l'affronter.

J'ai dit dans un autre livre que je me refusais à toute idéalisation de notre passé monarchique : rien de durable ne se construit sur une légende — Napoléon III en a fait la cruelle expérience — et il n'est pas dans mon habitude de tirer parti d'illusions rétrospectives. Je suis soulagé d'entendre de la bouche d'un historien que les manuels scolaires donnaient de l'ancienne monarchie, et je me félicite de voir les historiens d'aujourd'hui, aussi soucieux des ombres que des lumières, brosser de fidèles portraits sans songer à inscrire dans un travail dans une idéologie. Mais l'observateur, dans certains romans historiques, voire dans certaines recherches érudites, une volonté d'apologie qui s'explique moins par une conviction politique que par l'obscur travail de la nostalgie. (—)

Loin de ces récits édifiants destinés à apaiser de modernes angloises, je vois dans l'histoire monarchique, maintenant mieux connue et mieux comprise, la source toujours renouvelée d'une très actuelle réflexion sur la politique, à condition qu'on veuille bien se garder de comparaisons anachroniques. Non que l'ancienne monarchie soit un régime parfait, qu'il suffirait de reproduire.

Fragile en certains points de sa règle institutionnelle, elle a connu des intrigues et des complots, subi la pression de « partis » insensés dans

l'Etat, et nombre de séditions ou de révoltes. Dans les hasards de la guerre civile, dans les tourmentes politiques et religieuses, combien de fois elle a manqué périr ! La monarchie a tenu cependant, et a réussi dans son projet unitaire, moins par chance ou par ruse que par une force intime qui lui permettait de surmonter ses faiblesses. Un bref regard sur son histoire permet de mieux apprécier l'une et les autres, face à la violence politique et sociale.

On peut regarder cette violence comme un désordre regrettable ou scandaleux ; il est plus intéressant et plus utile de l'attacher à sa logique propre, en cherchant à comprendre comment elle s'inscrivait dans les enjeux du temps et à quels moments elle s'est manifestée dans l'histoire.

Deux séries de conflits, d'ampleur et de portée inégales, peuvent être à cette fin repérées : les unes opposent l'Etat monarchique à la réaction féodale, les autres sont combattues par des révoltes populaires brèves et localisées. Ces dernières, qui ont fait l'objet d'une importante recherche et de débats acharnés, ne sauraient entrer dans le chapitre de nos guerres civiles, ni même de la lutte sociale au sens marxiste du terme. Qu'il s'agisse des pastoureaux et des maillots du Moyen Age, des croquants du Sud-Ouest, des Nu-pieds de Normandie et des Bonnets rouges du dix-septième siècle, ces révoltes sont dépourvues de projet politique et ne contestent en aucune manière l'ordre social établi. Au quatorzième siècle, au dix-septième siècle, les révoltes populaires sont, dans tous les cas, provoquées par une aggravation de la pression fiscale — qui n'est pas, tant s'en faut, le propre du régime monarchique. (—)

Tous ces mouvements expriment en outre un esprit résolument conservateur : c'est l'abolition de toutes les nouveautés, c'est le retour aux anciennes coutumes qui est exigé. Ainsi, face à un pouvoir qui est l'agent d'innovations et de révolutions, les mouvements sociaux de l'ancienne monarchie manifestent une attitude toujours identique de

crainte et de refus face à la rigueur parfois excessive de l'Etat.

La réaction féodale est infiniment plus redoutable. Elle met en péril l'indépendance (et parfois l'existence) du souverain, et conteste, par ses séditions et ses trahisons répétées, l'unité même de la nation. C'est elle qui provoque la guerre civile, qu'elle entraîne en favorisant l'intervention de puissances étrangères. (—)

Ce n'est pas la trop grande puissance de l'Etat qui provoque l'insurrection de défenseurs des libertés, mais au contraire une faille dans la continuité, une épreuve mal surmontée, une absence provisoire du détenteur de la légitimité. Autant de moments favorables à la sédition de ceux qui n'avaient d'autre fonction que le service de l'Etat. (—)

De leur lutte pluriséculaire, ils sont sortis vaincus. Parce qu'ils n'avaient pas de projet politique ; parce qu'ils se montraient manifestement insoucieux d'une unité nationale voulue par l'ensemble des Français ; mais aussi et surtout parce que la monarchie était en mesure de surmonter ses moments de faiblesse, de trouble et de doute grâce à une légitimité incontestée par le peuple et qui identifiait le roi au pays tout entier. Quand Charles VII est sacré à Reims, la nation commence de se retrouver. Quand Henri IV apparaît comme l'héritier légitime, il devient possible de mettre fin à la guerre civile. Quand Louis XIII prend effectivement le pouvoir, c'est la fin des intrigues de palais.

Tant que la légitimité a été déniée, tant que le lien entre la monarchie et les Français s'est maintenu serré, tant que la continuité du projet national a été incarnée dans des princes aimés, les révoltes n'ont pas été fatales. Avec Louis XIV, la monarchie s'est faite lointaine, devant abstraite dans sa gloire, donc moins capable de comprendre son temps et, partant, plus fragile. Ainsi commencent les révolutions.

HENRI, comte de Paris.

© Grasset.

Le Monde
sur minitel

L'ACTUALITÉ EN DIRECT

Grèves : les trains gare par gare.

36.15 TAPÉZ LEMONDE

صك: ا من الاصل

RELIGIONS

Un message du pape pour le 1^{er} janvier

Le développement des peuples, « clé » de la paix

« Développement et solidarité, deux clés pour la paix » : tel est le titre du message rédigé par Jean-Paul II à l'occasion du 1^{er} janvier qui, pour l'Eglise catholique, est la « Journée mondiale de la paix ». Ce message reprend les principaux thèmes de *Populorum progressio*, l'encyclique de Paul VI écrite il y a vingt ans.

Le sous-développement est une atteinte à la dignité de l'homme et une menace constante pour la paix du monde. « Peut-il y avoir une paix durable, interroge Jean-Paul II, dans un monde régi par des relations sociales, économiques et politiques qui favorisent une nation ou un groupe au détriment d'un autre ? »

Le pape énumère les obstacles politiques et économiques qui bar-

rent la route à la solidarité internationale : la xénophobie « qui renferme les nations sur elles-mêmes », la fermeture des frontières « qui empêche les personnes de se déplacer », les idéologies « qui prêchent la haine ou la défiance », « La haine raciale, l'intolérance religieuse, les divisions de classes ne sont que trop présentes dans de nombreuses sociétés », ajoute Jean-Paul II.

La dette extérieure des pays sous-développés doit être examinée « sous un regard nouveau ». « De nombreux aspects de ce problème, dit le pape, comme le protectionnisme, le prix des matières premières, les priorités pour les investissements, le respect des obligations, aussi bien que la prise en compte de la situation intérieure des pays débiteurs, gagneraient à ce

que l'on recherche, en esprit de solidarité, des solutions qui favorisent un développement durable. »

Jean-Paul II s'adresse aussi aux terroristes : « Je vous supplie de renoncer à tuer et à blesser des innocents. Je vous supplie de cesser de miner la structure même de la société. Par la voie de la violence, vous ne pouvez obtenir la justice ni pour vous ni pour personne d'autre. »

Il y a vingt ans, dans *Populorum progressio*, Paul VI avait insisté sur « le développement intégral », c'est-à-dire le développement des peuples et celui de chaque homme. Jean-Paul II reprend la même idée quand il déclare que « les personnes sont les sujets du vrai développement et le but du vrai développement, ce sont les personnes. »

Jean-Paul II tiers-mondiste

« Le développement est le nouveau nom de la paix », disait Paul VI il y a vingt ans dans l'encyclique *Populorum progressio*. L'Eglise catholique faisait ainsi la cause de la décolonisation et celle du développement des pays du tiers-monde. L'espoir régnait alors d'une véritable détente entre les Deux Grands, d'un épuisement de la course aux armements et d'une coopération internationale accrue.

Jean-Paul II entend marquer avec éclat, cette année le vingtième anniversaire d'une encyclique dont le ton avait paru, à l'époque, neuf et audacieux. Elle mettait en cause l'aptitude du capitalisme libéral à assurer le décollage économique des pays pauvres et ne disait rien des modèles de développement socialistes, dont la séduction brillait encore.

Dans le message qu'il a rédigé à l'occasion du 1^{er} janvier, le pape annonce une actualisation de cette encyclique. Depuis vingt ans, la déséquilibre s'est encore accru entre les pays riches et pauvres. La disparité de situations au sein du tiers-monde lui-même, l'apparition du terrorisme et de la composante intégrée dans les conflits internationaux imposent une prise en compte, à frais nouveaux, de la question du développement.

Le pape ne fait, pour le moment, qu'ouvrir des pistes. Il s'en prend à la xénophobie, à la fermeture des frontières, à la haine raciale et religieuse, aux divisions de classes, à l'inégale répartition de la science et de la technologie.

A ceux qui reprochent à la hiérarchie catholique son langage incantatoire ou abstrait, Jean-Paul II annonce aussi qu'il prépare un document sur la dette extérieure des pays pauvres. Un appel est déjà lancé à plus de justice dans le commerce international, dans la fixation du prix des matières premières et dans les obligations faites aux pays débiteurs.

La réaffirmation par le pape lui-même de la solidarité de l'Eglise catholique avec la cause du développement ne peut pas rester sans conséquences. Elle intervient à un moment où des campagnes antitiers-mondistes commencent à déferler. Celle-ci est acquiescente aux idées d'urgence, relayées par de nouvelles formes de charité médiatisées. Elle l'est moins aujourd'hui à des investissements lointains, lourds, à long terme et politiquement risqués, dans le développement de pays démunis.

Il en va pourtant de l'équilibre et de la paix du monde, résume Paul VI, le pape actuel qui fait de la rencontre à Assise, le 27 octobre dernier, des représentants de douze grandes religions, l'événement central de l'année 1986 pour les croyants.

Son appel à la trêve avait été médiocrement respecté, mais une dynamique a été enclenchée. Des bouddhistes japonais ont invité le pape en août à Kyoto. Celui-ci fera en avril et en juin, au Chili et en Pologne, deux voyages dont il est difficile de sous-estimer la portée politique.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du mercredi 31 décembre :

DES LOIS

• De finances pour 1987 (n° 86-1317 du 30 décembre 1986).

• N° 86-1319 du 30 décembre 1986 relative au conseil de prud'hommes.

• N° 86-1320 du 30 décembre 1986 relative aux procédures de licenciement.

• N° 86-1321 du 30 décembre 1986 relative à l'organisation économique en agriculture.

• N° 86-1322 du 30 décembre 1986 modifiant le code de procédure pénale et complétant la loi n° 86-1020 du 9 septembre 1986 relative à la lutte contre le terrorisme.

DES DÉCRETS

• N° 86-1355 du 26 décembre 1986 relatif au statut particulier du corps des enquêteurs de la police nationale.

• N° 86-1356 du 26 décembre 1986 modifiant le décret n° 72-774 du 16 août 1972 relatif au statut particulier du corps des inspecteurs de la police nationale.

DES ARRÊTÉS

• Du 30 décembre 1986 fixant le tarif de la taxe intérieure de consommation sur les produits pétroliers et assimilés, autres que le fioul et le gaz naturel.

• Du 30 décembre 1986 relatif aux interdictions de circulation des véhicules de poids lourds.

• Du 24 décembre 1986 portant modification de l'arrêté du 28 octobre 1975 modifié pris en exécution des articles 3, 5, 6, 10, 11 et 15 du décret n° 75-996 du 28 octobre 1975 portant application des dispositions de l'article 14-1 de la loi du 16 décembre 1964 modifiée relative au régime et à la répartition des eaux et à la lutte contre leur pollution.

• Du 29 décembre 1986 relatif au tarif de cession des produits sanguins (sérum-tests humains et globules rouges-tests humains).

• Du 30 décembre 1986 fixant le montant du forfait journalier hospitalier prévu à l'article L. 174-4 du code de la sécurité sociale.

• N° 86-1372 du 30 décembre 1986 modifiant le décret n° 85-1385 du 23 décembre 1985 pris pour l'application de l'article 437 du code rural et réglementant la pêche en eau douce.

• N° 86-1373 du 31 décembre 1986 modifiant les articles D. 615-1 et D. 615-2 du code de la sécurité sociale (remboursement des frais d'hospitalisation).

• N° 86-1374 du 31 décembre 1986 portant fixation à compter du 1^{er} janvier 1987 et du 1^{er} juillet 1987 du plafond de la sécurité sociale.

UN TABLEAU

• D'avancement pour l'année 1987 (magistrature).

SPORTS

Le départ du neuvième rallye Paris-Dakar

La favorite « 205 » se brise une rotule

Le neuvième Paris-Dakar a pris le départ jeudi 1^{er} janvier à 7 heures, dans la nuit et sous la pluie. Les premiers véhicules se sont frayés un passage à travers la foule venue encourager les 498 concurrents. Ils ont quitté Versailles en direction de Barcelone, première étape avant d'embarquer pour Alger.

La veille, le prologue à Cergy-Pontoise, dans la boue, a été marqué par l'accident sans gravité mais tout à fait inattendu de la voiture vedette de l'épreuve, la Peugeot 205 turbo, conduite par Ari Vatanen.

Impassable sous les gouttes de boue qui jaillissent au passage de chaque véhicule, un gamin de Saint-Picte-Leeuw, en Belgique, observe, le visage rivé au grillage. Il s'est levé de bonne heure pour voir passer les motos sur le circuit de l'école de pilotage de Cergy-Pontoise. Le prologue du Paris-Dakar, « il adore ». Avec « papa qui est plus loin là-bas sur le monticule avec un appareil photo », il fête leur troisième « bout de l'an » en compagnie du rallye.

A douze ans, François sait parler de mécanique et jauger les dérapages des pilotes. En habitué de l'épreuve, il reconnaît les anciens. La pluie froide qui s'abat sur le circuit, ce mercredi 31 décembre, le laisse indifférent.

Il attend les Peugeot jaunes. Il préfère « franchement les professionnels aux vedettes du cinéma ». Une 205 turbo 16 conduite par « l'un des pilotes les plus rapides du monde », le Finlandais Ari Vatanen, voilà le jockey de ce petit passionné des rallyes.

Hélas, dans ce prologue, François attendra longtemps la voiture prestigieuse. Bien que le départ de Vatanen ait été annoncé par les haut-parleurs, il n'apparaît toujours pas dans le chemin de terre argileuse qui sert de piste. Pis ! Même des véhicules partis après la voiture reine, qui porte — belle faveur des organisateurs — le numéro 205, commencent à passer, dérapant avec élégance dans les mares d'eau jaunâtre.

La rumeur précède la voiture et court parmi la foule agglutinée sur les remblais. Un accident ? Une faute de pilotage ? Une erreur de navigation ? Chacun a sa version de l'événement avant que l'idole, devenue presque une épave, ne fasse son apparition. Au ralenti, le lion tente d'avancer sur trois pattes. Accroché à l'arrière, des spectateurs essaient dangereusement de faire contourner afin d'empêcher la roue avant, inutilisable, de toucher le sol. Rupture d'une rotule de suspension.

Déçu, François assure cependant que « l'efficacité des mécaniciens devrait remédier à ces petits ennuis ». D'ailleurs, il espère bien la voir « lavée et réparée » dès le lendemain au départ de la place d'Armes de Versailles.

Car la fête, pour François et son père, ne se termine pas avec le passage des camions dans les chemins défoncés du circuit de Cergy. Après, tradition oblige, ils mangeront une soupe à l'oignon avant d'aller voir encore une fois les concurrents rassemblés pour la dernière veille d'avant course.

Il y en a pour tous les goûts : des véhicules à deux roues, à trois roues, à quatre, voire à six. Au total, 70 camions, 150 motos et quelque 300 voitures composent le peloton du neuvième Paris-Dakar. Depuis le 26 décembre 1978, date du premier départ de Paris d'une poignée de concurrents, le rallye a beaucoup grandi. C'est devenu un événement international puisque, cette année, vingt-trois pays sont représentés.

Claude Brasseur, retenu par un rôle au théâtre, ne prodiguera pas cette année ses conseils d'assistance. D'ailleurs, les vedettes du cinéma ou de la chanson n'ont pas été tentées cette fois par l'aventure africaine. Les « parrains » préfèrent les professionnels, voire les professionnels. Les grandes écuries souhaitent que leurs véhicules arrivent à bon port. Les marques ont tout à gagner d'une épreuve largement retransmise par les télévisions européennes.

Le grand absent

Peugeot, avec d'importants moyens, mais aussi Mitsubishi (auteur du doublé en 1985), Toyota, nouveau venu avec un pilote nommé Henri Poscarolo, Lada et les traditionnelles Range-Rover, vont s'affronter jusqu'au 22 janvier. Cyril Neven (quadruple vainqueur en 1979, 1980, 1982 et 1986) s'efforcera, sur sa moto Honda, de protéger son titre. Il devra surveiller les puissantes BMW mais aussi les Yamaha, et même les Italiens, qui ont confié une Cagiva à Hubert Auriol avec le secret espoir qu'il remporte une troisième victoire.

Les coureurs et leurs assistances sont là. On reconnaît des visages entraperçus dans les nuits sahariennes ou les veilles sur le pont du bateau. Les anciens jouent les protecteurs auprès des petits nouveaux. Et tous évoquent le grand absent de la course, son fondateur Thierry Sabine, tué dans un accident d'hélicoptère le 14 janvier 1986 au Mali, en compagnie du chanteur Daniel Balavoine et de trois autres passagers. Le rallye a failli sombrer, la folle aventure s'arrête. Mais Gilbert Sabine, le père du fondateur, a pris la direction de l'entreprise TSO et s'efforce de continuer à organiser des manifestations à la fois sportives et spectaculaires. Une nouvelle équipe s'est mise en place autour de l'ancien stomatologue devenu le successeur de son fils. Patrick Verdoy est directeur de course et René Metge, trois fois vainqueur de l'épreuve, s'est occupé de la reconnaissance du parcours.

Il a préparé un tracé, nouveau à 80 %, de 12 297 km. De Ghardaïa en Algérie, à Tombouctou au Mali, en passant par Dirkou au Niger, le parcours devrait favoriser les spécialistes de la navigation. « Dunes et boussolles sont au programme », soulignent les organisateurs, en ajou-

tant que les chances sont ainsi égales. Dans les sables de Mauritanie ou dans le Ténéré, les concurrents devront être vigilants.

Cette épreuve, qui mobilise d'importants budgets chez les sponsors, n'a pas que des admirateurs. Jean-Marie Fardeau, l'un des responsables de « Pa'dak » (Paris-Dakar pas d'accord), repart en campagne contre « une compétition qui va transformer un continent désolé en gigantesque terrain de jeu ». Avec l'appui de personnalités comme René Dumont ou Philippe Noiret, il dénonce « un spectacle sur fond tropical qui ignore les problèmes et les aspirations des populations ».

Pense-t-il à cela le gamin de la banlieue bruxelloise ? Toujours accroché au grillage, il enregistre des images de grosses motos, d'autos bizarres et de camions monstrueux.

SERGE BOLLOCH.

FAITS DIVERS

Sur les côtes normandes

Un chalutier a disparu avec sept hommes à bord

Il y a peu d'espoir de retrouver vivants les sept hommes d'équipage du chalutier dieppois *Bonne Sainte Rita* qui était attendu, le mardi 30 décembre, à partir de 10 h 30, au port de Saint-Vaast-la-Hougue (Manche). Une partie de la zone située au large des côtes normandes et en baie de Seine a été inspectée par un remorqueur de haute mer, un chasseur de mines, une vedette et un hélicoptère, mais les recherches, qui ont dû être interrompues, mercredi à la tombée de la nuit, n'ont donné aucun résultat.

L'équipage du *Bonne Sainte Rita*, dirigé par Claude Héroult, patron pêcheur, comprend six hommes : Didier Dujardin, Jacques Sigbert, Thierry Fric, Gérard Adet, Gilbert et Fabrice Héroult.

A Saint-Gratien (Val-d'Oise)

19 personnes blessées lors d'une explosion dans une tour d'habitation

Dix-neuf personnes — dont deux ont dû être hospitalisées — ont été blessées lors d'une explosion qui s'est produite le jeudi 1^{er} janvier, vers trois heures, dans un appartement de Saint-Gratien (Val-d'Oise). Une trentaine de personnes devaient être logées.

L'explosion, dont on ignore l'origine, a eu lieu dans un appartement dont les occupants étaient absents, au sixième étage d'une tour située au plein centre ville.

Trois appartements ont été soufflés à l'étage et plusieurs autres ont subi de graves dégâts aux étages supérieurs et inférieurs. La violence de la déflagration a brisé plus d'une centaine de vitres dans le voisinage immédiat.

Après l'incarcération de quatre malfaiteurs

Un démenti du Père Gilbert

Le Père Guy Gilbert a démenti, le mercredi 31 décembre, que trois des quatre malfaiteurs écroués à la suite d'une agression contre un couple de personnes âgées, près de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), aient fait partie de son équipe d'éducateurs (*Le Monde* du 1^{er} janvier).

Le prêtre « et son équipe », dans un communiqué à l'Agence France-Presse, ont indiqué que ces trois jeunes gens avaient « été accueillis provisoirement dans leur communauté pour les aider dans leur propre réinsertion. Ils se sont tenus de façon remarquable avec nous durant leur séjour de plusieurs mois », ajoutent les signataires du texte, qui « déplorent très vivement l'agression commise, d'autant plus, concluent-ils, que nous avons beaucoup travaillé pour les aider à s'en sortir ».

ENFANTS : L'APRÈS-DIVORCE

Ce que deviennent les jeunes face à un parent seul ou au sein d'une « nouvelle » famille

Le Monde de l'Éducation

NUMÉRO DE JANVIER EN VENTE PARTOUT

MM. Pierre Bandet, conseiller d'Etat ; Jacques Brun, procureur gé-

MM. Robert Baconnier, directeur général des impôts; Gérard Billand, directeur général adjoint de banque; Jean Corrand, PDG de sociétés; Jean Dap, directeur général de banque;

Sous-secrétaires chevaliers :
MM. Jean-Paul Barré, consul général de France à Milan; Daniel Costenay, ministre conseiller à l'ambassade de France en RFA; Jean Franc, vice-consul, chef de chancellerie à l'ambassade de France en Afrique du Sud; Léon Labarthe, chiffeur à l'ambassade de France en Grèce; Pierre Lafrance, premier conseiller à l'ambassade de France en Iran; Patrick Leclercq, ambassadeur de France en Jordanie; Jean Ouvrier, ambassadeur de France en Côte.

M. René Lamigeon, président de la société mutuelle d'assurance sur la vie bâtiment et des travaux publics.

Sont nommés chevaliers :
MM. Pierre Gallot Le Grand, responsable d'une cellule à la direction des relations économiques extérieures; Jacques Grimaud, PDG d'une société; Claude Le Gal, chef du poste d'expansion économique de New-York; Robert Muter, président d'une association; Philippe Remond, chef de service à la direction des relations économiques extérieures; François Treves, PDG d'une société; Jacques Turmine, directeur d'une société; Franck Vaingneuve, directeur général d'une société.

de la santé de la Corse; Antoine Enjabart, médecin-chef de service honoraire des hôpitaux; Jean Fumey, secrétaire général de l'Association de gestion d'un hôtel; Louis Gaudin, pour les personnes âgées; Jean Guany, pour les personnes handicapées et des travaux publics; M= Antoine de Gréhaufeu de Boissière, époux Meschastay, directeurs d'une maison de retraite; MM. Robert Horiague, vice-président d'une fédération de mutilés d'anciens combattants; Guy Jaulin du Sestre, administrateur d'un syndicat de groupements professionnels à caractère social; M. Marins Leclercq, vice-président de la Fédération nationale de la mutualité française; Jean Martin, directeur du

36.15. TAPÉZ **LEMONDE**

Le Monde DES LIVRES



Arthur Schnitzler en 1927.

Vienne au crépuscule

Une promenade
avec les fantômes de Sissi,
d'Arthur Schnitzler et de Stefan Zweig

« **L**a vieillesse ? Un complot ourdi par les jeunes contre leurs aînés. La mort ? Une maladie de l'imagination. » Ces propos, répandus au café, au théâtre, dans la rue, révèlent combien la Vienne fin de siècle, en dépit de ses airs de grande dame désabusée, appréhendait le moment du trépas. Vienne la sensuelle courtoise, tout était prétexte à cérémonie, les funérailles se déroulaient, somptueuses comme des carnavals baroques. La ville impériale lançait des caillades à la Fauchaise pour la dissuader de moissonner dans les jardins du Prater, mais Charon s'obstinait à amarrer sa barque sur les eaux du Danube. Hugo von Hofmannsthal terminait son poème *La Vie* sur un souhait de bienvenue à la mort ; les spectres, dans les allégories de Gustav Klimt, montraient aux vivants leurs masques grimaçants. Vienne, le lupanar chic, prenait des allures de cimetière. La mort comme fatalité ou comme délivrance ? Si la cité des plaisirs n'avait pas philosophé, du moins avait-elle appris à mourir.

« Ce pays nous ennuie, 6 Mort ! Appareillons ! », s'écriait Baudelaire. C'est cet ennui qui poussait l'impératrice Elisabeth à fuir la cour des Habsbourg pour errer de par le monde. En compagnie de son lecteur grec, Constantin Christomanos, Sissi avait entrepris une odyssée qui devait la conduire à Corfou. Christomanos, « un homme doux et bossu, d'une extraordinaire intuition et d'une grande culture », au dire de Kokoschka, préparait une thèse sur Schopenhauer ; romantique dans l'âme, il savait écouter la solitaire impératrice. Jour après jour, avec une ferveur qu'Eckermann, le secrétaire de Goethe, eût enviée, il consignait les paroles de Sissi dans son *Journal* - publié en 1905 et réédité aujourd'hui sous le titre *Elisabeth de Bavière*.

Mi-catin, mi-prophète

Louis II, le « roi vierge au grand cœur » que chantait Verlaine, avait de son vivant captivé plus d'un écrivain. Mais qui eût osé faire de cette figure le matériau d'un vulgaire bouquin ? Personne, sauf Catulle Mendès qui releva le défi dans *Le Roi vierge*, paru pour la première fois en 1881, cinq ans avant la mort de Louis II. Parnassien convaincu, symboliste à ses heures, Catulle Mendès, comme le rappelle Hubert Juin dans sa préface, est à lui seul une anthologie.

Dandy, beau parleur, homme de café, brillant touche-à-tout, Mendès régnait sur le Gotha des lettres et menait de front « la vie noctambule, le colt et la copie » au grand dam d'Edmond de Goncourt.

Dans *Le Roi vierge*, Gloriano, une rousse opulente, mi-catin, mi-prophète, est chargée de dégoûter Frédéric II, roi de Thuringe, alias Louis II de Bavière. Le voilà donc le combat de l'ange et de la bête, qui se clôt sur la crucifixion du « roi vierge », immolant sa vie sur l'autel de la pureté.

Roman boursoufflé, à la fois sublime et ridicule, tragique et kitsch, *Le Roi vierge* mêle la décadence fin de siècle au naturalisme et au mysticisme : son auteur s'était posté au carrefour de toutes les modes pour n'en masquer aucune. Il n'avait eu qu'un mérite : pressentir la mort tragique de Louis II de Bavière. Sissi la mouette et Louis II l'aigle éprouvaient tous deux le sentiment de n'être pas de ce monde. Leur disparition marque l'apothéose de leur vie, les faisant basculer dans la légende.

La pénombre des âmes

« Je ne sais chanter d'autre chant que celui trop familier de l'amour, du jeu et de la mort », répondait Arthur Schnitzler aux critiques qu'on lui adressait. Cette cruelle trinité préside à la destinée de tous les personnages schnitzliens. Dans les *Dernières Cartes*, une dette de jeu, l'humiliation par une femme, accablent un jeune officier au suicide. Dans *La Mort du vieux garçon*, récit allégorique plein d'ironie et de

Comment appellerez-vous vos enfants en 1987 ?

Un sociologue et un démographe ont écrit
le livre le plus drôle de la saison :
la fortune, la cote, la mode des prénoms.

On choisit dans l'intimité le prénom du bébé qui s'annonce. Bien sûr, on consulte un peu, on ferraille au besoin avec la belle-mère ou l'oncle à héritage, qui ont en la matière une idée bien à eux. Mais les géniteurs se sentent habiles et avertis, à l'abri de l'air du temps ! Et puis, quatre ans plus tard, Julien ou Emilie, Thierry ou Isabelle rentrent de la maternelle en glissant, mine de rien, qu'ils sont, facile, six ou sept chéris dans la classe à porter ce prénom-là. Stupeur ! Le conformisme, l'effet de mode, ont encore frappé.

Ce constat banal - qu'on peut fortifier par divers jeux de société, lectures du carnet des quotidiens ou papotages à l'heure du thé - Philippe Bessard et Guy Desplanques, un sociologue et un démographe, ont décidé d'en démontrer les mécanismes socioculturels. Ils ont mis en machine informatique 2 300 000 prénoms, puisés pour la plupart dans les listes des recensements de 1954, 1975 et 1982 conservées à l'INSEE. Ils ont, en outre, fureté dans les rares enquêtes scientifiques régionales, en particulier dans celle - admirable - qu'a dirigée Louis Pérouas sur le Limousin. Au total, ils balayent un panorama statistique fouillé sur un siècle d'appellations. Cent ans d'histoire de la France par ses prénoms, de la « République des Jules » à l'apothéose de Julien. Mais aussi, dans ce livre à multiples entrées, la sociologie de poche pour dîners en ville, la cote d'amour et les bons tiroirs, le détail des meilleures stratégies à l'heure du choix. Le tout distillé d'une belle plume, loin des pédanteries chiffrées. Bref, le livre le plus amusant et le plus drôle de la saison.

Jadis, il y avait des règles. L'Eglise avait imposé ses saints, qu'on baptisait au passage le vieux stock germanique et latin. Sur-tout, le prénom était transmis et déterminé par le parrain et la marraine, choisis dans la parenté proche : l'équilibre était familial, la variabilité des goûts tout juste régionale. Cela fit la fortune, depuis l'Ancien Régime et jusqu'en plein dix-neuvième siècle, de Marie et de Jeanne, de Pierre et de Jean, matins d'Yves en Bretagne, de René en Anjou ou d'Odile en Alsace. Et puis notre siècle a tout bouleversé, en brisant les contraintes religieuses, tribales et locales. Le stock des prénoms grossit, le succès vibronne, la cadence est forcée : nous voici empoignés et désarmés par la morale. André avait tenu près d'un demi-siècle, jusqu'à la Libération, mais Stéphane a un règne plus bref, de 1967 à 1976, et Lactitia a brûlé ses vaisseaux en moins de cinq ans.

740 000 Michel

A ce point du raisonnement, Bessard et Desplanques donnent un sérieux vertige social. Car, comme par hasard, les cadres sont plus inventifs, les agriculteurs résistent mieux, et les HLM s'effondrent dans la platitude conformiste de Christelle, Nadège, Anthony et autre Grégory promis à la déconfiture. Et si l'on soupçonne que Ludvine et Sébastien tirent un peu de leur gloire de quelque feuilleton de télévision, Brigitte ne doit rien à Bardot, ni Sylvie à Vartan. La politique renforce la perplexité, car de Gaulle ne parvient pas à enrayer le déclin de Charles.

Nos auteurs n'ont pas révélé tous les secrets de l'alchimie sociale qui jette un prénom dans l'existence, la désenclenche ou le bon vent. Ils ont néanmoins fort bien mis l'eau à la bouche, en livrant chaque lecteur à une méditation utile sur son sort. Comment consoler les 740 000 Michel d'avoir à partager le prénom le plus commun ? Fort heureusement, ce livre, qui va jeter les chaumières dans une plaisante excitation, donne des recettes pour éviter les écueils. N'en livrons qu'une : tout parent en puissance pour 1987 doit se précipiter sur les monuments aux morts de la Grande Guerre 1914-1918 pour y trouver le prénom masculin du tendre espoir.

JEAN-PIERRE RIOUX

* UN PRÉNOM POUR TOUT JOURS. LA COTE DES PRÉNOMS. Hier, aujourd'hui et demain, de Philippe Bessard et Guy Desplanques, Balland, 327 p., 89 F.

LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH, de l'Académie française

Scènes dans le château, de Paul Gadenne

Martyre du séparé

ACTES SUD a une bonne idée de rassembler toutes les nouvelles de Gadenne. On ne les trouvait qu'éparses. Certaines avaient paru en volume, d'autres isolément, comme *Balaine*, inédit qui raviva, en 1982, la réputation fragile de l'auteur. Une première fois, cette réputation fut relancée en 1973 avec la publication, par Le Seuil, d'un gros roman posthume, *Les Hauts Quartiers*.

Un livre considérable, ces *Hauts Quartiers* ! Inaugurant mes fonctions de feuilletoniste, j'avais éternué à son sujet mes adjectifs les plus éblouis, évoquant Dostoevski. Je persiste. Notre après-guerre a aligné beaucoup de romanciers intelligents, et assez peu de sensibles. La guerre aidant, il n'était question partout que du « collectif » ; Gadenne, lui, ramenait aux drames de l'individu solitaire, et bien pis : séparé. Un enseignant tuberculeux vivait de la charité, en marge de la bonne société basque. Ni les livres, lus ou écrits, ni l'amour des petites joueuses de tennis locales ne parvenaient à réconcilier ce disciple de Maître Eckhart avec la vie.

Gadenne aurait soixante-dix ans passés ; comme Camus, Barthes et Foucault. Emporté plus jeune qu'eux, il est à classer dans leur voisinage, dans celui de Barthes surtout, dont il partageait le statut d'universitaire à part, et de phisique. Un Barthes qui s'autorisait la fiction...

On a beaucoup dit qu'il existait un profil de l'écrivain tuberculeux. Maintenant que le médecin a brisé le moule, Gadenne en restera, pour l'histoire littéraire, le prototype, l'ombilic du monde. Écriture et sanatorium : dans les deux cas, le salut vient de l'isolement, de la méditation forcée, et le retour vers les autres reste problématique, terrifiant.

COMMENT se trame la rencontre entre une nature et des bacilles ? Aux psychosomaticiens de le dire. Ce qui est sûr, c'est que Gadenne se retranche du monde bien avant que ses poumons l'y obligent. Le terrain est prêt, dès le jeune âge, pour le retournement pathétique dont l'œuvre naîtra. Le plaisir et le partage paraissent hors de portée ; la douleur est

recherchée, pour ne pas dire sanctifiée. C'est ce qui ressort d'une lecture d'affilée des nouvelles, dont la plupart ont précédé, avant, pendant et juste après la guerre, la série des grands romans : *Le Vent noir* (1947), *La Plage de Scheveningen* (1952), *L'Invitation chez les Stirl* (1955), *Les Hauts Quartiers* (1973).

Dans les *Jeux de vilains* auxquels se livrent tous les écoliers, le narrateur occupe d'instinct le rôle du sacrifié qui ne sait ni se faire aimer des ténors ni se faire respecter des brutes. Il songe déjà à écrire comme on se venge en secret. La seule *Fringale* qu'il saisit, à l'âge de toutes les faims, est celle des livres. Il les désire comme d'autres les genoux des petites filles. A défaut de faire, il saura. Tandis que les copains jouent sur les « fortifs », lui hésite entre Nietzsche et Giono. *Le Cas Wagner* exerce sur lui l'attrait d'un titre de roman policier.

AVEC l'intellectuel dans le jardin, le confinement atteint au refus pathologique de tout ce qui le menace : les bruits, les jeux d'enfants, les fleurs, le printemps, les jolies jeunes filles, toutes suspectes de sottise satisfaites. Gadenne ou l'hiver revendiqué. Rien ne l'exalte comme un arbre sans feuilles, un ciel charbonneux, un paysage d'usines rouillées, de gare tragique.

La retraite obligée ou souhaitée n'est pas un monopole des érudits dans son genre. On voit un capitaine d'industrie (*Inadvertance*) se perdre dans les Pyrénées et y découvrir la « vraie vie », s'apercevoir que les moutons savent mieux vivre ensemble que des holdings de pétrole.

Actes Sud nous apprend que l'ordre dans lequel ces textes se suivent avait été dicté par Gadenne avant sa mort. On ne pouvait mieux les ranger. Après l'inné d'un tempérament ombrageux, voici l'acquis d'un certain masochisme. Le « je » de *L'Auberge du purgatoire* a brisé un amour sans trop savoir pourquoi.

(Lire la suite page 8.)

BAPTISTE-MARREY

S.M.S. OU L'AUTOMNE D'UNE PASSION

LES PAPIERS
DE WALTER JONAS

ELVIRA

UN ROMANCIER
AVEC LEQUEL, DÉSORMAIS,
IL FAUT COMPTER

ACTES
SUD

DIFFUSION PUF

ÉDITION

Ce que nous lisons cet hiver

Fictions :
Sollers, Sagan, Marquez

COMME à l'accoutumée, les romans français annoncés pour le premier trimestre de 1987 sont ceux des auteurs, confirmés ou inconnus, qui se tiennent à l'écart — définitivement ou provisoirement — de la course aux prix. En voici quelques-uns. Chez Gallimard, le *Cœur absolu*, le nouveau Sollers; *Lettre à mon père qui aurait eu cent ans*, d'Alain Bosquet; *L'Ami lointain*, de Claude Roy; *Emeline et son cirque*, de Félicien Marceau; *Un sang d'aquarelle*, de François Sagan; *L'Amie Desvallées*, de Jean Mielhus; *Nuit d'ombre*, le second roman de Sylvie Germain et *La Mer au large*, de Jean-François Josselin.

Chez Albin Michel, *Avril est un mois cruel*, de Claude Courchay; *Amarok*, de Bernard Clavel; *Chef Calmann-Lévy*, la *Petite Tonkinoise*, le vingtième roman de Suzanne Prou; la réédition d'*Un célibataire*, d'Emmanuel Bove, et un inédit du même auteur, *Mémoires d'un homme singulier*; *A quoi pense Walter?*, de Gérard Mordillat, et *Mourir idiot*, d'Yves Gibeau, qui n'a pas publié depuis plus de dix ans. Demain continue de soutenir Louis Calaferte — *Promenade dans un parc*, — Eric Nomm — *Blanc Métal*, — Pascal Bonafoux — *Blessé grave*. Bernard Barrault publie notamment *Armand Farachi* — *Un amour de Dracula*, — Jacques A. Bertrand — *Le Parapluie du Samourai* — ainsi que le premier roman de Jean-Daniel Baltassat, *La Palaise*. Chez Belfond paraît le second roman de notre collaborateur Jean Contrucci, *Un jour tu verras*, et chez Lieu Commun celui d'Yves Cabrol, *L'Enfant aux abelles*.

Chez Grasset, Yves Berger revient avec *Les Matins du nouveau monde*, mais aussi Elie Wiesel — *Le Crépuscule au loin*, — Dominique Fernandez — *La Gloire du paria*, — Alain

Roger — *la Travestie*. Chez Flammarion: Frédéric Rey — *le Maître des sables*, — et plusieurs premiers romans: *la Société des femmes*, de Thierry Lévy, *Condamné amour*, de Cyril Collard, et *Allo Lolotte c'est Coco!*, de notre collaboratrice Claude Sarrante. Chez Lafont, c'est le retour de Jean Carrière, prix Goncourt 1972, avec *les Années sauvages*. Chez Latitudes un roman de Dominique Desanti, *Rue Campagne-Fremière*, et *Ombre sultane* d'Assia Djebar. Chez Liana Lévi, le premier roman d'Orhan Pamuk, *Le Pont de Jérusalem*. Chez Sylvie Messinger, le *Baron rouge*, de Jacques Jaubert. Chez Mazarine, un nouveau Daniel Zimmermann, *le Gogol*, et *Une femme de rien*, de Maryline Desbordes.

Jean Echenoz, prix Médicis 1983, donne son troisième roman, *l'Équipée malaise*, aux éditions de Minuit, qui publient aussi le dernier Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*. Chez P.O.L., c'est, entre autres, le retour de Leslie Kaplan — *le Pont de Brooklyn*, — et de Renaud Camus avec *Roman furieux*... Le Pré aux Clercs annonce un roman d'Edgar Faure, *le Messager de l'arc-en-ciel*, et Ramsay, le quatrième et dernier tome des œuvres de Georges Hyvernaud. Au Seuil, beaucoup de titres, notamment: *le Cercle militaire*, de Christian Combez, *le Démon de pitié*, de Luc Estang, *la Passion selon Galatée*, second roman de la Canadienne Suzanne Jacob, *Bar des flots noirs*, d'Olivier Rolin, *l'Invention du désert*, de l'Algérien Tahar Djaut, et *le Conclave des pleureuses*, premier roman du Tunisien Farzi Mellaoui.

Dans le domaine étranger, beaucoup de traductions de l'anglais: deux livres de Muriel Spark, *les Célibataires* et *Pan!*

Pan! tu es morte (Fayard); un de P. D. James, *Un certain goût de la mort* (Mazarine); *Liaisons étrangères*, d'Alison Lurie, prix Pulitzer 1985, *le Scorpion*, des nouvelles inédites de Paul Bowles (tous deux chez Rivages); une nouvelle traduction de *Vente à la criée du lot 49*, de Thomas Pynchon, *la Sarabande de Fisher*, premier roman du jeune Américain Todd Mc Ewen, la première fiction de

la Route, de Vassili Grossman (Julliard, L'Age d'homme); *Un petit sourire s'il vous plaît*, de Vassili Axionov (Gallimard); *Une niche au Panthéon*, de Zinovï Zink (Albin Michel); *Chasse gardée*, le premier texte autobiographique de Juan Goytisolo (Fayard); *Sillage du feu qui s'éloigne*, de Luis Goytisolo (Belfond); *Lune ardente*, de Mempo Giardinelli, la décou-



l'Américain Jean Chasse *Sous le règne de la reine de Perse* (tous au Seuil); *les Mystères de Winterturn*, de Joyce Carol Oates (Stock); *En attendant la fin du monde*, de Tim O'Brien (Presses de la Renaissance).

Parmi les autres titres: deux Leo Perutz, *Turlupin* et *la Neige de Saint-Pierre* (Fayard); *la 13^e Fée*, de Katja Behrens dans la collection allemande que vient de lancer Bernard Lorhary chez Flammarion; *Femmes devant un paysage suisse*, d'Heinrich Böll (Seuil); *les Chutes de Slung*, de Heimito von Doderer (Rivages); *la Promenade*, de Robert Walser (Gallimard); *Oscar et les femmes*, d'Edouard Limonov (Ramsay);

verte d'un jeune écrivain argentin (Sylvie Messinger); *l'Amour au temps du choléra*, de Gabriel Garcia Marquez (Grasset); *le Dieu manchot*, première traduction en français du Portugais Saramago (Albin Michel); *la Confession de Lucio*, de Mario Sa Carneiro (La Différence); *Enfance à Guilin*, du Chinois établi aux États-Unis Bai Xiaoyong (Alinéa); *Pour une nuit de pleine lune*, d'Ismail Kadaré (Fayard); *Hermaphrodite*, d'Alberto Savinio (Fayard); *Atlas occidental*, de Daniel del Giudice (Seuil); *le Retour de Mémé*, de la mince, de Yachar Kemal (Gallimard).

Jo. S.

ROMANS

« Rattrapages »

CHACUN 1^{er} janvier est un jour de résolutions: « Cette année, plus de copie en russe, plus de livres en retard! » Mais, à chaque fois... Et il faut même choisir parmi ses remords, pour, une fois de plus, mécontenter tout le monde. Tant pis, allons-y! Pour 1986, ce sera Luba Jurgenson, Patrick Roumaux et Alexandre Jardin.

Luba, écrivain français

Quand elle a quitté Moscou, en 1975, pour s'installer à Paris, Luba Jurgenson avait dix-sept ans. Aujourd'hui elle publie son troisième livre en français (1). Une autre vie. Le français, elle l'a appris très jeune, dans une école où l'on privilégiait l'apprentissage de la langue. Pour cette enfant de famille intellectuelle (de grands éditeurs de musique; Tchakovski fréquentait la maison de sa grand-mère), « le français remplit à l'héritage aristocratique de la Russie ». C'était aussi un premier pas vers le départ, vers cette « tante Rita » qui habitait la France et envoyait des poupées pour Noël.

« Ce désir de partir, j'ai toujours su qu'il fallait le cacher », dit Luba Jurgenson. C'est cette enfance, cette découverte de « la volonté de s'en aller », ce long chemin vers l'exil, qu'elle restitue dans *Une autre vie*, où la narratrice représente la petite fille qu'elle était. La manière de Luba Jurgenson est sobre et subtile, toute de violence retenue, pour mener une narration qui est aussi une méditation sur le départ, une réflexion sur l'exil — qu'est-ce que

l'exil quand on a le sentiment, dans son pays, de ne pas être chez soi? Et quand on apprend, au moment de s'en aller seulement, qu'on est juive? A Moscou, Luba ne se « reconnaissait dans rien ». Alors elle écrivait. Elle n'a pas cessé: « D'abord en russe. Mais se traduire est une telle souffrance... Et puis un écrivain doit écrire dans la langue du pays où il vit. Ceux qui, ici, écrivent en russe vivent dans un « ailleurs ». Moi, j'ai écrit pour être dans la vie. » Et pour devenir un écrivain français. C'est chose faite, et il faut garder un œil sur cette jeune femme, qui ne va certainement pas s'arrêter en chemin.

Gondal, le mystère

Fanatiques de logique et de réalité, s'abandonnent! Dans *le Visiteur de Gondal*, de Patrick Roumaux, tout est dans « l'entre-deux »; le lecteur navigue à vue dans les zones frontalières, entre le banal et l'étrange, deux versants d'une même énigme, le réel. Et, pour tout compliquer, le narrateur a écrit « un avertissement au lecteur »: en hiver, voilà vingt ans, dans un petit village, il traduisait « une partie des « Juvenilia » des Brontë (...), textes qui inventent, en vers et prose, deux mondes: Gondal, Angria ». *Le Visiteur de Gondal* serait né là, du choc de la réalité du village avec ces « textes hallucinatoires ».

Autour de Marie, la fillette disparue qui scande le récit, toute la panoplie de l'inquiétant est réunie: les rats, les grenouilles, une maison

« de guingois, mal située », une horloge qui s'arrête, des gnomes, des objets qui se révoltent. A part ça, tout est « normal »: le voisin a un cancer, l'infirmité piqueuse — le soigneur, le boulanger passe tous les jours et les commerçants papotent. L'écrivain? Il traduit, invente, observe, écrit. Très bien. Quand, en guise de fantastique et de terreur, on est abrégé d'Allen ou de Massacre à la tronçonneuse, le Visiteur de Gondal, c'est une bouffée de mystère pur, de vraie peur, sous le signe d'un Satana poète.

Jardin, un « petit malin »

Quant à Alexandre Jardin, vingt ans, il faut saluer son succès. Prix du premier roman pour *Bille en tête*, il a déjà vendu plus de cinquante mille exemplaires et figure sur les listes des meilleures ventes. Le jeune homme de seize ans découvrant l'amour et le sexe avec une femme de vingt ans son aînée... c'est le sujet de *Bille en tête*, bref roman d'initiation, vif, tonique, bien ficelé et mal écrit. Virgile Sauvage (le héros) n'a pas le temps de penser, il fonce. Dans le lit de la belle et riche Clara. La première fois, quand Clara jure, Virgile a peur qu'elle n'ait de l'asthme, comme sa grand-mère, l'Archevêque, « une grand-mère de premier choix », le seul personnage à avoir un rien de relief.

Cela tombe bien parce que *Bille en tête* est un livre tout spécialement destiné aux grand-mères: celles qui trouvent « ces petites » « terriblement incultes », mais « tellement attendrissantes ». A seize ans, Virgile parle comme un enfant de huit ans,

l'histoire de la lecture et de la production éditoriale: *Lecteurs et lecture dans la France de l'Ancien Régime* (Seuil) et *les Usages de l'imprimé, quinzième-dix-neuvième siècle*, un travail collectif (chez Fayard).

Dans le domaine philosophique, l'événement sera probablement la publication, dans la collection « GF », d'une nouvelle traduction des œuvres de Platon, à commencer par les *Lettres* (traduites par Luc Brisson) et par le *Gorgias* (Monique Canto). Une dizaine de volumes doivent suivre.

A signaler également: *Théorie de la justice*, de John Rawls (Seuil), le *Problème de Jean-Jacques Rousseau*, d'Ernst Cassirer (Hachette-Littérature), *l'Histoire du marxisme*, de Leszek Kolakowski (Fayard) et *la Machine univers*, de Pierre Levy, qui porte en sous-titre: *création, cognition et culture informatique* (La Découverte).

Parmi les essais et documents inspirés par l'histoire immédiate et par les problèmes politiques, économiques ou de société, citons *la Société assurancière*, de François Ewald (Calmann-Lévy), *Une vie de fic*, l'autobiographie de Bernard Deleplace, secrétaire général de la Fédération autonome des syndicats de police (Gallimard), *le 1^{er} Président*, d'Alain Dubamel (Gallimard), *Islam et Modernité*, d'Abdallah Laroui (La Découverte), *l'Histoire de l'anticommunisme*, de J. J. Becker et S. Berstein (Orban), *Avoir et être, histoire de la propriété*, de Jacques Attali (Fayard), *L'Afrique blanche*, histoire et enjeux de l'apartheid, de Pierre Haski (Seuil), *la Barbarie*, de Michel Henry (Grasset), et *De l'Allemagne*, de Nicole Casanova (Hachette).

Les essais scientifiques ou parascientifiques sont de plus en plus nombreux, c'est un signe. Et même si le récit autobiographique du biologiste François Jacob appartient à la littérature d'avant-garde qu'à la pensée scientifique, son impact demeure lié aux recherches et aux travaux du savant (*la Statue intérieure*, chez Odile Jacob). A signaler: *les Théories de la nouvelle physique*, de Paul Davies (Payot), *l'Histoire de la géologie*, de Gabriel Gohau, et *l'Histoire de l'informatique*, de Philippe Breton (les deux à La Découverte); *le Destin des étoiles*, de George Greenstein (Seuil), *les Physiciens classiques et leurs découvertes*, d'Emilio Segre (Fayard).

P. L.

LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH

Martyre du séparé

(Suite de la page 7.)

Il commence à théoriser sa souffrance, à y voir une condition pour la pleine libération de l'esprit. Entre le monde et lui, la guerre est ouverte. Blessé au genou, il cultive l'insécurité matérielle et affective, s'invente des fautes improbables, fomenta ses désenchantements.

Contemporain du Roquentin de la *Neusée* et du Meursault de l'*Etranger*, le héros gadennien ne se contente pas de cumuler leurs inadéquations, leurs dégoûts, leur insensibilité: il y ajoute une volonté de retranchement. L'Homme, selon lui, est de trop. Il souille le monde. A chaque fonte des neiges, des cadavres apparaissent (Bénédictine): faire grâce aux coupables, c'est les enterrer davantage. C'est en cela que Gadenne rejoint Dostoïevski, et aussi Kafka: pour eux, la punition à quoi ressemble la condition humaine prouve un crime, à nous de deviner lequel...

MÊME l'amour n'y change rien? Les doubles de Gadenne veulent croire que si. Mais les couples qu'ils forment sont minés à l'origine par des rivaux insaisissables (*De sable et de ciel*), par l'obsession de ce qui va forcément finir (*Romantique Isabelle*), par des brouilles et des boudoirs (*la Coccinelle, Gattiana*). Le ver est dans le fruit. Gadenne parle de « grande puissance mauvaise tapie en chacun de nous ».

Est-ce la charogne que nous nous apprêtons à devenir? En malade qui a une conscience aiguë d'abriter, de nourrir son mal, Gadenne confronte un couple joyeux au cadavre d'un cétacé échoué sur une plage (*Bénelin*). L'amour des jeunes gens contemple ces chairs en train de retourner à l'informe, et il en est dégoûté. Comment faire fond sur un sentiment qui ne peut empêcher le pourrissement de tout? Changer la donne générale en prenant sur soi, individuellement? Il ne reste que cette utopie pour survivre!

Scènes dans le château: le titre général aussi est de Gadenne. Il lui ressemble. Comme les *Hauts Quartiers*, le château figure le bonheur inaccessible, entrevu par-dessus les murs fiers, en sautant. Les gens de l'intérieur ne sont pas mieux lotis que les rôdeurs; simplement, ils en savent moins long sur leur sort.

Gadenne est l'écrivain du plaisir qui se déroba, de l'instable. Ce qui ne veut pas dire, du renoncement. Un paysage, un sourire, lui font oublier sa détresse. L'écriture le soulage et relance l'espoir insensé.

La génération a donné bien des auteurs plus flamboyants; elle n'en a pas produit d'aussi horrifiés devant leur difficulté d'être, d'aussi fraternels.

★ SCÈNES DANS LE CHATEAU, de Paul Gadenne, Actes Sud, 280 p., 130 F.

appelant les adultes « les grands ». A l'âge où Chéreau et Fassbinder préparaient leurs premières mises en scène, il joue au train électrique, sans rire.

A vingt ans, Alexandre Jardin, à « Agastrophes », dit avec son irrépressible sourire qu'il est sans doute « trop petit » pour lire Albert Cohen et qu'il essaiera « dans dix ans ». Alors, tous ceux qui ont peur de rater le train de la jeunesse se sentent des âmes de grand-mères. Alexandre Jardin, lui, n'est certainement pas inculte et a bien fini de jouer au train électrique. C'est un « petit malin » qui a bien réussi son premier « coup ». Bravo, mais pour le second livre, on attend, peut-être, un peu moins d'habileté et un peu plus d'écriture.

JOSEYANE SAVIGNEAU.

★ UNE AUTRE VIE, de Luba Jurgenson. Lieu commun, 190 p., 39 F.

★ LE VISITEUR DE GONDAL, de Patrick Roumaux. Belfond, 206 p., 39 F.

★ BILLE EN TÊTE, d'Alexandre Jardin. Gallimard, 186 p., 75 F.

(1) Les deux premiers sont *Autre sonnet* (Gallimard, 1981) et *l'Autre* (Albin Michel, 1985).

● ERRATUM. — A propos de la chronique sur « Kateb Yacine, le premier des beur » (*le Monde* du 26 décembre), Kateb Yacine nous précise qu'il n'a jamais été « inscrit au Parti communiste », comme nous l'avons écrit par erreur, mais qu'il « a toujours été — et qu'il demeure — proche des communistes ».

LANGAGES

Une vieille dame qui se porte bien

Jacques Cellard et Orlando de Rudder partent en guerre contre les « médecins » de la langue française

La langue française se porte bien. Agée d'un bon millier d'années, elle possède encore une souplesse de jeunesse, un estomac d'ogre et une inventivité de gamin.

Le danger le plus grave qui la menace, ce sont ses « médecins ». Des messieurs graves et pincés qui se penchent douloureusement sur cette jeunesse pour déclarer que la mort la guette, que des maladies terribles et contagieuses n'attendent qu'un moment d'inattention des docteurs pour fondre sur la malheureuse et qu'il convient donc d'ériger autour d'elle de véritables forteresses, de la claquemurer dans une chambre sans porte ni fenêtre, afin que la jeunesse ne s'en aille pas perdre sa virginité latine entre les bras d'un sauvage yankee. Qu'elle s'étiole, mais qu'elle demeure pure : nos médecins de la langue sont des pères La Pudeur ; mais la vie est plus forte que leur pudibonderie, et la langue française vit.

Cela fait belle lurette que les puristes s'effraient des audaces de cette langue qu'ils aimeraient réduite à l'état de momie éternelle, immobilisée par les bandes-lettes de leurs règles ; longtemps que les normalisateurs essaient de nous persuader des bienfaits de leur dictature au nom de la menace extérieure. C'est une tactique politique qui a fait ses preuves sur d'autres champs de bataille.

On est ainsi parvenu, peu à peu, à supprimer les accents régionaux, à chasser les inventions locales, à tragner les nouveautés, à imposer, sous le couvert du respect d'une étymologie latine plus ou moins imaginaire, une orthographe qui éloigne irrémédiablement le parlé de l'écrit. Tous ces mauvais coups ont porté, et il n'est qu'à écouter trente minutes de journal télévisé pour constater le dénuement du français basique, qu'on voudrait nous faire passer — et faire passer aux autres pays — pour notre langue nationale.

Mais cette langue — comparez le français de Ronsard et de Rabelais à celui de Jean-Claude Bourret — ne suffit pas aux censeurs. Il faut encore qu'ils nous protègent et — donc — qu'ils nous interdisent. L'ennemi-prétexte, chacun le désigne du doigt depuis Etienne, c'est le français. L'astuce est habile : on ne fait pas vainement appel au sentiment d'indignation contre l'emprise de l'impérialisme culturel américain. Nous sommes des petits David qui ne craignons pas de nous mesurer au Goliath du Coca-Cola (comment diable traduit-on Coca-Cola en français ?). Mais la manœuvre risque de tourner court : il y a aujourd'hui suffisamment de voix autorisées et sonores pour rappeler que le vrai combat n'est pas là, et pour couvrir les murmures aigres de ceux qui rêvent de régler par décret notre manière de parler.

Des amoureux et non des nécrophages

Jacques Cellard et Orlando de Rudder, avec des tempéraments et des façons de dire différentes, font partie de ces linguistes qui considèrent le français comme un organisme vivant, un être quasi biologique qu'il convient de faire croître et fortifier plutôt que de le pétrifier dans sa gloire immaculée. L'un et l'autre sont des amoureux, non des nécrophages.

Cellard a l'amour courtois — ce qui n'exclut pas quelques gaillardises. Le second volume de ses *Histoires de mots*, qui rassemble des chroniques données au *Monde* entre 1971 et 1985, témoigne de la tendre politesse avec laquelle il honore sa belle. Il en détaille les beautés, il en chante les grâces, il en raconte les aventures avec délectation. Ses incongruités même, ses accidents, ses irrégularités, lui apparaissent comme autant de charmes supplémentaires, des manières d'accrocher

et de séduire. Si quelque chose inquiète Cellard, ce n'est pas l'intrusion de quelques vocables d'outre-Atlantique — notre langue en a connu bien d'autres, qu'elle a assimilés ou rejetés, — mais une maladie de l'enseignement du français qu'il qualifie d'« archaïque » et de « sépulcral », et qui éloigne les jeunes de la connaissance de leur propre langue et de la joie de bien s'en servir.

« On nous a volé notre langue »

Orlando de Rudder, lui, pratique l'amour tempêteux. Peut-être parce que cet enseignant de littérature médiévale est également un romancier qui adore jouer avec les mots, éprouver leur résistance et leur flexibilité, jouir de leur épaisseur sémantique ou, au contraire, de leur fragile nouveauté. Il ne se résigne pas à voir la belle langue charnue, vigoureuse, féconde, qu'il enseigne et qu'il écrit se racornir sous les ciseaux. Alors il gueule, et il accuse : « On nous a volé notre langue » ; les doctes, les privilégiés l'ont confisquée au peuple, à qui elle appartient, afin de le priver de parole. Il s'agit maintenant de se la réapproprier. Le réquisitoire est brillant, passionné, drôlement savant. Parfois, sa fougue fait commettre à de Rudder quelques erreurs de détail qu'on ne manquera pas de monter en épingle pour dévaloriser son discours.

Ce serait faire une mauvaise querelle, car ce livre est un acte d'hygiène et, peut-être, de sauvegarde : à force de montrer que l'on ne sait ni bien parler ni bien écrire le français, les puristes risquent simplement de convaincre les francophones d'aller voir ailleurs ce qui se parle.

PIERRE LEPAPE.
* HISTOIRES DE MOTS II, de Jacques Cellard, La Découverte, 204 p., 85 F.
* LE FRANÇAIS QUI SE CAUSE, d'Orlando de Rudder, Bataillon, 264 p., 98 F.

Dans la nuit indo-européenne

« Des steppes aux océans », André Martinet nous entraîne dans un grand voyage qui passe mystérieusement par Verdun.

Tous ces peuples indo-européens, les Avares, les Ossètes, les Polabes, Henri Michaux aurait pu les inventer et les situer en Grande Garabagne, au voisinage des Mazanites, des Mastadars ou des Ossopets : le réel multiplie ses charmes quand il se tient au plus près des songes. Et les conquêtes accomplies par les Indo-Européens sont aussi fascinantes que l'expansion et la reconstruction de leur langue. Le dernier livre d'André Martinet en apporte la preuve une nouvelle fois.

Manifestement inspiré de Benveniste, le titre même — *Des steppes aux océans* — définit d'emblée l'espace du trajet et du travail, autant que de la révérence. D'où aussi la construction de l'ouvrage, histoire et linguistique ajustées ; et son originalité vis-à-vis de Benveniste (surtout la langue) et de Dumézil (surtout l'idéologie) — sans qu'on parvienne à la « clarté indispensable » du premier (1) ni à la saveur constante du second.

Qui sera surpris ? L'aventure commence par une triade de questions : quand, où et par qui les langues indo-européennes furent-elles, sont-elles parlées ? Entreprise qui abouche le présent à la « nuit des temps », tandis que les « poussées » se déploient de l'Europe à l'Iran : en effet, les Indo-Européens auraient quitté les steppes vers la fin du cinquième millénaire ; leur point de départ serait localisé au sud-est de l'actuelle Russie, dans « la région des kourganes », ces tumulus où se trouvent les restes « de ce qu'on suppose être un chef » entouré de ses richesses, et de squelettes de jeunes femmes.

« Une histoire de cavaliers »

Ces peuples nomades sont des prédateurs, pour qui le cheval a joué le rôle décisif. Comme dirait Borges, l'expansion indo-européenne, « c'est une histoire de cavaliers » : « Du laboureur procède le mot culture, des villes le mot civilisation, mais le cavalier est une tempête qui se perd ». Et selon André Martinet : « Ni la cité au sens politique (...) ni la ville au sens matériel ne figuraient dans la vision du monde de

l'indo-européen commun ». Que le lecteur médite alors sur deux cartes étonnantes : dans l'Asie du Sud-Ouest, les langues indo-européennes s'étendent de l'Iran à l'Inde ; en Europe, toutes les langues parlées sont d'origine indo-européenne, sauf une triade mystérieusement rebelle : le basque, le finnois, le hongrois.

La langue, c'est bien le plus important du livre ; et le plus captivant, malgré l'éventail classique (phonétique, phonologie, grammaire, vocabulaire) ; malgré cette bizarrerie sans théorie : le travail linguistique s'achève à la phrase — ce que contestait Jakobson, et ce pourquoi Dumézil n'était pas linguiste, « au sens strict ».

Autour du père

Ailleurs, pourtant, l'audace ne manque pas. Grâce à des comparaisons vérifiables, défiant l'espace et la coulée du temps, on reconstruit un système commun pour expliquer les concordances entre langues. Ainsi, autour de père se déploie une constellation où apparaissent le latin *pater*, le grec *pater*, le sanskrit *pita(r)* ; mais également l'anglais *father*, l'arménien *kayr* et l'irlandais *athir*. On invente alors une formule commune, à partir de quoi se déduisent ces formes attestées. L'hypothèse, systématique, signifie aussi qu'au-delà se dressent les murailles de la nuit.

En deçà, les exemples repris ou retenus par André Martinet sont toujours éclairants. Ainsi *Verdun* à l'est et *Berdun* près du Somport se justifient de racines indo-européennes. *Wer* signifie « au-dessus », comme l'initiale de *Vercingétorix*, « le chef suprême des guerriers », tandis que *dun* désignerait une enceinte. Un *verdun*, c'est donc « un site fortifié au sommet d'une colline », pour lequel on peut se battre jusqu'au massacre. De *wer* à *wen*, le trajet n'est pas si long, symboliquement. La racine *wen*, c'est *Vénus* ; c'est l'allemand *Wunsch* et l'anglais *wish*, (désir) ; en suédois *Vän* désigne l'ami, et les *Vénètes* seraient les aimables si André Martinet n'objectait : « Les peuplades indo-européennes semblent avoir été moins tentées de

jouer de leur charme que de faire étalage de leur puissance. Aussi pencherait-on à attribuer, ici, à la racine *wen* sa valeur de gagnier, conquérir ». Comment ne pas voir là le support de ces métaphores communes qui font de l'amour une conquête, et de la femme une forteresse, un *verdun* à prendre d'assaut ?

Drôles de gens, en somme, que les Indo-Européens, ni « hospitaliers » selon Benveniste ni « aimables » selon Martinet. Heureusement qu'il y a ces failles déjà repérées par Meillet : « On ne saurait expliquer par l'indo-européen ni le nom du vin, ni celui de l'olive, ni celui de la rose ».

DENIS SLAKTA.
* DES STEPPES AUX Océans, L'INDO-EUROPEEN ET LES « INDO-EUROPEENS », d'André Martinet, Payot, 274 p., 150 F.

(1) L'expression est de Roland Barthes.

magazine littéraire

Tous les mois, un dossier consacré à un auteur ou à un mouvement d'idées

JANVIER 1987 - N° 237

La nouvelle littérature italienne

Un état des lieux : roman, poésie, théâtre, philosophie, histoire. Un portrait d'Italo Calvino. Des entretiens avec Carmelo Bene, Giorgio Strehler et deux écrivains de la nouvelle génération, Daniele Del Giudice et Andrea De Carlo.

Document : Wittgenstein par Sir Alfred Ayer

En vente chez votre marchand de journaux : 22 F

OFFRE SPÉCIALE

- 6 numéros : 84 F
- Cocher sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez :
- ☐ Georges Perec
 - ☐ Spécial polar
 - ☐ L'Afrique noire d'expression française
 - ☐ Nathalie Sarraute
 - ☐ Raymond Aron
 - ☐ Jean Cocteau
 - ☐ Sciences humaines : la crise
 - ☐ George Orwell
 - ☐ Blaise Cendrars
 - ☐ Diderot
 - ☐ Antonin Artaud
 - ☐ Foucault
 - ☐ Géopolitique et stratégie
 - ☐ La littérature et le mal
 - ☐ Raymond Chandler
 - ☐ Fernand Braudel
 - ☐ 60 ans de surréalisme
 - ☐ Victor Hugo
 - ☐ François Mauriac
 - ☐ Spécial Japon (numéro double)
 - ☐ Les enjeux de la biologie
 - ☐ Venise des écrivains
 - ☐ Michaux
 - ☐ La littérature et l'exil
 - ☐ Henry James
 - ☐ Lévi-Strauss
 - ☐ Les littératures du Nord
 - ☐ Dix ans de philosophie en France

Nom :
Adresse :
.....
Réglement par chèque bancaire ou postal.

magazine littéraire
40, rue des Saints-Pères
75007 Paris Tél. : 45-44-14-61

Portrait

William Cliff, le fou des voyages

Un poète qui va se promener et rêver dans le monde entier, avec ses « galoches de Wallon »

C'EST une voix singulière que fait entendre la poésie de William Cliff : rauque, faussement désinvolte, jouant familièrement d'une prosodie pointilleuse, elle invente une sorte d'épre lyrique du réel. Les premiers recueils, entre mélancolie et sarcasmes, émaillés de poèmes crus et délibérément choquants, évoquaient la dérive urbaine, les rencontres homosexuelles dans les bas-fonds de Barcelone ou de Bruxelles. « Depuis de longues années, dit William Cliff, j'essaie de transcrire, de façon si possible lisible, le désarroi d'une existence quelque peu chaotique et catholique si l'on veut, et pas très catholique certainement ».

Moins provocants, superbement ouverts sur des horizons lointains — *America*, il y a trois ans (1), et maintenant, *En Orient* — sont nés d'une « *saïnt d'espace* » qui a poussé le poète à bourlinguer sur de vieux cargos ou dans des bus ferrailleurs, du « *triste sud des pampas brésiliennes* » aux pistes caillouteuses de « *l'infirmité arabe* », et au « *chicken soup de l'Océan Indien* ». Avec ses « *galoches de Wallon* », Cliff éprouve souvent le désir de quitter son pays, la Belgique, qu'il aime et vitupère, et où il se sent confiné — un paysage

que ses poèmes lient à des souvenirs d'enfant mal aimé, né pendant la guerre, d'écolier relégué dans un collège en forêt, sur les bords de la Meuse.

Cliff, que son goût du défi et de l'errance pourrait faire passer pour un marginal, n'aime pas plus être comparé à Cendrars qu'aux beatniks. Pour lui, les vrais écrivains du voyage sont « *Homère, ou le Chateaubriand d'itinéraire de Paris à Jérusalem* ».

« J'ai fait, dit-il, des études très sérieuses : humanités gréco-latines, philologie romane, à l'université de Louvain, où mon grand-père avait été professeur. Conrad Detrez, aussi, est passé par Louvain... »

D'Anvers à Montevideo

C'est là que William Cliff a découvert et traduit, pour un mémoire, le *Poème inachevé* de Gabriel Ferrater (2), un poète catalan qui a exercé sur lui une grande influence. Comme Ferrater, il se réclame d'un certain réalisme, se rattachant à des poètes aussi divers que Auden, Brecht ou Cavafis, auquel il rend hommage dans *En Orient*, en évoquant la maison où celui-ci vécut à Alexandrie. Cliff donne souvent pour titre à ses poèmes des indications de lieu, de temps : « *Pour moi, le*

réel n'est pas méprisable. Je me défie des gens qui, comme Saint-John Perse, se créent une certaine exaltation, en dépit de ce qui peut exister. En cela je suis brabançon. Je considère qu'il y a une sorte de mystique du réel qui apparaît par exemple dans les tableaux de Bruegel ».

Du sentiment de culpabilité, de déchéance, éprouvé à l'époque de *Marcher au charbon* (1), à l'espoir de paix inquiète qu'il semble avoir conquise depuis lors, Cliff se voit, comme « *plutôt nordique, avec ce que ça peut avoir de sombre et de difficile* ». Se sentant plutôt proche, dans sa conception de la poésie, d'un écrivain comme Georges Perros (il a naguère raconté dans un poème, *Voyage breton*, sa visite à Douarnenez), il n'aime pas les écritures paroxystiques, et s'en prend à la démarche d'Artaud ou de Bataille. « *Personne, écrit-il, n'a le droit de chiffonner notre langage* ». Ses poèmes n'admettent

aucun flon dans la syntaxe et comportent peu d'images : « *C'est le réel lui-même, estime-t-il, qui doit devenir métaphorique* ».

Quant à la prosodie qui donne à sa poésie un bercement insidieux, il la voit « *comme une espèce de machinerie qui vous intègre en elle plus que vous ne la faites marcher* ». Il utilise toutes les ressources de la versification, renouant, non sans quelque jeu parodique, avec des formes anciennes comme la ballade, retraçant en vers de quatorze syllabes la traversée transatlantique qu'il a conduit, sur les traces d'un cousin, capitaine au long cours, d'Anvers à Buenos-Aires et à Montevideo, où se trouve « *le monde imaginaire de Lautréamont* ».

En décasyllabes ironiques à Lahore, dans un rythme hauré à Bénoar ou à Kars, en Anatolie,

« Pour moi, le réel n'est pas méprisable. Je me défie des gens qui, comme Saint-John Perse, se créent une certaine exaltation, en dépit de ce qui peut exister. »

par des distiques laconiques à Bombay, les poèmes d' *En Orient* disent l'inconfort du voyage, les nerfs à vif, le vent et la poussière. Malgré « *cette peine, celle d'un loup errant* » qu'emporte le poète vagabond, parfois s'impose un sentiment d'harmonie qui le pousse à s'exclamer : « *J'aime le monde* ».

« *Heureux les courageux qui n'ont pas craint de s'embarquer un jour de famine et d'angoisse sur le pont de bois des voiliers qui traversent l'océan/ils ont conquis de voir l'astre plonger dans une tranquille terre très douce aux corps des morts* ».

MONIQUE PETILLON.
* EN ORIENT, de William Cliff, Gallimard, 114 p., 64 F.

(1) Gallimard.
(2) Éditions Érebus, Bruxelles, 1985 (texte et traduction).



D'AUTRES MONDES

Beaux livres, de la Grèce à Byzance

★ **GRÈCE D'ASIE**, Arts et civilisations classiques de Pergame à Nemrod Dagh, par Henri Stierlin. Seuil, 232 p., 178 ill. couleurs, 475 F.

★ **BYZANCE ET LE MONDE ORTHODOXE**, sous la direction d'Alain Ducellier, Armand Colin, 582 p., 375 F.

LES « beaux » livres ne sont pas seulement des objets à regarder, avec de belles images et un texte de remplissage qu'on ne lit pas... De même que le récit de voyage ne prend tout son sens que lorsque la lecture se renforce par les visions qu'on découvre ou qu'on porte en soi. Il en est ainsi pour un ouvrage comme *Le Voyage en Orient* (1), cette anthologie de voyageurs français au Levant présentée pourtant sans illustration aucune, mais dont le succès vient sans aucun doute des images qu'on accole naturellement aux descriptions d'un Chateaubriand à Chio, d'un Renan sur l'Acropole ou d'un Théophile Gautier à Istanbul. Et, parti sur les traces d'Ulysse, Victor Bérard en explorateur des sites odysséens nous donne les mêmes émotions de lecteurs.

Pourtant, nous sommes tous des iconolâtres. Comme les enfants, comme les croyants, nous avons besoin des images et nul n'ignore le pouvoir d'un album réussi, un plaisir de tous les sens, distinct de l'acte de lire. Fernand Braudel, par exemple, avec son monumental ouvrage sur la Méditerranée, avait réussi une vision du « berceau de l'humanité » qui restera longtemps un modèle d'approche historique. Paru initialement en deux volumes (2) — issu, il faut le rappeler, d'une série d'émissions pour la télévision — l'ouvrage du fondateur de la Maison des sciences de l'homme était le prolongement de sa thèse sur *Le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* écrite sans notes et sans archives alors qu'il était prisonnier en Allemagne... Les reproductions, qui mêlent le présent et le passé, Goya et la veille funéraire du chef de village Amrouche, l'archéologie et la prospective enseignent aux sens autant qu'à l'esprit à propos de ce carrefour millénaire. Quel dommage pourtant dans un livre si beau, si riche et si cher, de ne trouver aucun index !

ORIENT ? Occident ?... En quel lieu de la Méditerranée se trouve donc la frontière ?... Nulle part, partout, dans ce creuset où se fondent, s'opposent trois civilisations, « trois façons cardinales de penser, de croire, de manger, de boire, de vivre », dit Braudel. « En vérité, trois mondes toujours prêts à montrer les dents, trois personnages à interminable destin, en place depuis toujours » : Rome et la chrétienté, l'Islam, le monde orthodoxe.

C'est la continuité en effet qui frappe quand on examine la suite des civilisations : monde grec qui succombe devant les légions romaines, empire chrétien d'Orient qui va dominer plus d'un millénaire avant que la « seconde Rome », fondée par Constantin, sombre sous les coups des Turcs, tandis que l'orthodoxie libère les peuples chrétiens des Balkans pour les placer volens noloens sous l'autorité du tsar et de Moscou, la « troisième Rome ». Terme d'ailleurs contesté par les orthodoxes eux-mêmes qui depuis toujours ont refusé l'idée d'une papauté moscovite.

Deux livres passionnants et superbement illustrés — *Grèce d'Asie*, d'Henri Stierlin, *Byzance et le monde orthodoxe*, d'Alain Ducellier — permettent d'une manière pas trop savante de suivre le fil ininterrompu et les mutations de ces civilisations qui ne sont pas mortelles mais qui, toujours selon Braudel, « restent sur place, imperturbables, maîtresses de leur espace, (...) immobiles dans l'espace et dans le temps ». Car « la romanité ne commence pas avec le Christ. L'Islam ne commence pas au VII^e siècle avec Mahomet. Et le monde orthodoxe ne commence pas avec la fondation de Constantinople en 330. Une civilisation est une continuité qui, lorsqu'elle change, même aussi profondément que peut l'impliquer une nouvelle religion, s'incorpore aux valeurs anciennes qui



Masque de Méduse ornant le temple d'Apollon à Didymes (in « Grèce d'Asie »).

La chronique de NICOLE ZAND

survivent à travers elle et restent sa substance.

DANS *Grèce d'Asie*, qui nous fait découvrir l'importance capitale du Proche-Orient dans l'élaboration de la culture occidentale, Henri Stierlin examine les vestiges de l'art gréco-romain qui subsistent dans la péninsule anatolienne et qui témoignent d'une culture remarquable. On oublie souvent que la Turquie d'aujourd'hui fut une des provinces les plus riches de la Grèce puis de Rome, que le poète le plus grec, Homère, serait né en Ionie, peut-être à Smyrne, et que c'est à

Halicarnasse — l'actuel Bodrum — que naît Hérodot.

L'influence culturelle grecque, en effet, s'étend à partir du VIII^e siècle (avant J.-C.) aux colonies d'Asie mineure — Ionie, Éolie, Troade, puis sur la Méditerranée jusqu'à la Cilicie avant de pénétrer à l'intérieur. Et dans l'Empire romain, même si les provinces d'Asie font partie intégrante de l'Empire, on continuera à y parler grec et à y faire vivre la culture hellène. Et cela continuera même après la fin de l'empire païen. « Par un étrange retournement de l'histoire », écrit Henri Stierlin, ce sera désormais à l'Asie mineure de prendre la direction du monde antique et de remplacer Rome à la tête d'un empire renouvelé par la religion qui s'impose partout au IV^e siècle : le christianisme triomphant. De province exploitée, puis de région périphérique de l'Empire, l'Asie devient ainsi le cœur du monde byzantin. »

Des Dardanelles à la mer Egée, puis de la Méditerranée jusqu'à Antioche, *Grèce d'Asie* fait tourner autour puis pénétrer à l'intérieur de l'Asie les vestiges d'art, d'architecture, de villes imposantes comme Lampsaque, Pergame, Sardes, Ephèse, Milète, Tarmessos. C'est l'art qui permet d'appréhender le déroulement des civilisations : superbes pièces d'orfèvrerie ou de sculpture, tombeaux, sanctuaires, théâtres, comme celui d'Aspendos en Pamphylie, le mieux conservé de tous les édifices de spectacle de l'Antiquité. L'accumulation des reproductions témoigne de la splendeur de Pergame par exemple, où subsistent les restes des temples, palais, agoras, théâtres, mais aussi d'une bibliothèque qui visait à concurrencer celle d'Alexandrie et où, à défaut de papyrus, on met au point un nouveau support : le parchemin. Splendeur de l'autel de Zeus — qu'on peut voir au musée de Berlin-Est — avec son admirable frise où s'affrontent les dieux et les géants.

Extraordinaire maîtrise des sculpteurs et des architectes qu'on retrouve à Didymes, dans le sanctuaire d'Apollon aux hautes colonnes cannelées dont Henri Stierlin « démonte » à proprement parler la construction. Et à Ephèse, qui sera la capitale de la province d'Asie où résideront les gouverneurs romains et l'administration. L'auteur va même décrire, d'après Plinius, des monuments dont il ne reste rien, comme le bâtiment funéraire du satrape Mausole à Halicarnasse, le Mausolée qui comptait parmi les Sept Merveilles du monde, haut comme un immeuble de treize étages...

Vus d'Asie, Rome et notre monde occidental prennent une tout autre dimension. Henri Stierlin annonce deux autres volumes dans cette série consacrée à l'art antique du Proche-Orient : *Cités du désert*, sur les royaumes caravaniers de Pétra, Héra, qui mettent en contact l'Europe et la Chine (automne 1987) et *l'Orient byzantin* (pour l'automne 1988).

La puissance romaine s'effondra donc lorsque Constantin brandit la Croix contre Zeus et Apollon, et c'est le rôle de Byzance, jusqu'à sa chute sous les coups des Ottomans et des Latins, qu'analysent Alain Ducellier, professeur à l'université de Toulouse, et son équipe.

Pour raconter une histoire millénaire, dans un monde où se multiplient les dissidences, les hérésies et les schismes, et que menacent les invasions slaves et bulgares autant que les conquêtes musulmanes, les auteurs se sont attachés à exposer le rôle économique et social de l'Empire byzantin pour s'interroger sur la survie du monde orthodoxe après la conquête ottomane et, au-delà, sur les destins de la culture orthodoxe.

Analysant les perspectives d'une orthodoxie toujours vive malgré les massacres et les déportations et aussi malgré l'état d'hibernation culturelle imposée par les Turcs, les auteurs montrent également comment les maîtres spirituels du byzantinisme ont tenu à se garder à la fois du panhellénisme et du panslavisme : leur livre ouvre toute une série d'interrogations sur les nationalismes qui ont succédé à la chute de cet empire.

(1) *Le Voyage en Orient*, par Jean-Claude Barchet, coll. « Bouquins », 1985.

(2) *La Méditerranée*, épuisé depuis longtemps, vient d'être réédité en un seul tome, Arts et Métiers graphiques, 464 p., 900 F.

Vienne au crépuscule

(Suite de la page 7.)

Dès 1892, dans *Mourir*, bref roman publié dans une nouvelle traduction de Robert Dumont, Schmitzler, en médecin empiriste, s'était penché sur les derniers instants de l'existence d'un homme. Un jeune tuberculeux, Félix, condamné à brève échéance, se cramponne à la vie comme il s'agrippe aux pans de la robe de sa compagne, Marie. Au début, surmontant sa mélancolie et ses tendances hypocondriaques, Félix se résout à mourir : « le sourire aux lèvres ». Marie, amoureuse nourrie de pensées romantiques, jure de se tuer aux côtés de son amant.

La maladie s'aggrave, la tentation du sacrifice s'évanouit chez la jeune fille, l'agonisant ne se sent pas la force de jouer la comédie de la résignation. La bonne santé d'autrui le révolte, la fata-

lité de son sort l'indigne, il rejette avec mépris le creux verbiage sur la mort comme délivrance. La sérénité du sage qui avale la coupe de ciguë sans trembler ? Mensonges ! Il n'a que faire de la philosophie quand l'effroi l'emporte sur la raison. L'anti-héros de *Mourir* incarne l'archétype des personnages qui peuplent l'univers schmitzlerien : ballottés par la vie, rudoyés par le destin, nargués par le hasard, ils s'accrochent aux derniers lambeaux de l'existence et ne la quittent qu'à regret. Mais pourquoi toujours parler de mourir ? A cette interrogation exaspérée, Schmitzler répliquerait : « Y a-t-il un honnête homme qui, à un quelconque moment privilégié, pense tout au fond de son âme à autre chose ? »

Stefan Zweig, qui connaît Schmitzler parvenu au crépuscule

de sa vie, remarquait dans son *Journal* combien l'écrivain était devenu méfiant : « il ne croit plus en lui, il se rongé ». Dommage que, absorbé par sa création prolifique, Zweig n'ait pas tenu ses carnets intimes avec la régularité d'un diariste consciencieux ! Ses *Journaux* rassemblent les réflexions qui lui avaient inspirées les événements des deux guerres mondiales. C'est peut-être là que ces textes prennent toute leur dimension tragique : page après page, le présentiment du déclin s'empare de Stefan Zweig. Le romancier impuissant se dédame pour rédiger des articles sur l'Allemagne, sur les pacifistes, pour rendre hommage au défaitisme. Conscient des contradictions que la guerre engendre chez lui, il part en 1916 pour la Galicie — où tout n'est que ruines et désespoir — puis pour la Suisse — où le confort des villas et l'indifférence des indigènes l'écœurent. Le *Journal* de Zweig est le journal d'une prémonition : le diariste devine la catastrophe. Mais Casandre aussi importunait ses semblables par ses prophéties.

« On regardait la fin du monde comme un spectacle »

Avant que la première guerre mondiale n'éclatât, Stefan Zweig, héritier d'une riche famille d'industriels, fréquentait en oisifs les cafés, correspondait avec Emil Verhaeren et Romain Rolland. En 1913, il visita Paris et noua une brève liaison avec une jeune Française, Marcelle. Un an plus tard, la canonade fit trembler les frontières autrichiennes, mais à Vienne les hommes paraissent à se promener en robes claires au Prater : « On regardait la fin du monde comme un spectacle », Zweig prenait toujours le tramway, mais là où il

aimait courtoiser les femmes timides se pressaient maintenant des invalides revenus du front avec une jambe ou un bras en moins. Les notes prises à la diable se succédèrent dans son *Journal* comme des bulletins de guerre : « Le siège d'Anvers a commencé... Anvers va tomber... Anvers est tombé... »

Où fuir ?

La fin de la guerre coïncida avec l'interdiction du *Journal*. Zweig ne le reprit qu'en 1931. Les raisons ? « La prémonition que nous allons vers une période critique, une sorte de belligérance qui exigera d'être conquis ». 1931 ouvre la période de ses grands voyages : Paris, New-York, Rio-de-Janeiro. En pleine guerre d'Espagne, Zweig, de passage à Madrid, put contempler, à la devanture d'une librairie, son ouvrage sur Marie Stuart aux côtés des écrits de Hitler, du livre de Henry Ford contre les juifs et « autres insanités de la même encre ». Partout il traînait avec lui la crainte d'une prochaine apocalypse.

Son retour à Vienne le renforça dans cette certitude : ses proches, les représentants du « vieux monde », disparaissaient tour à tour. Mort de Schmitzler, suicide d'un ami, déchéance de Hermann Bahr, qui retombait en enfance : « Si cela doit continuer ainsi, je lui souhaiterais une mort rapide plutôt que cet abâtissement progressif ». En 1939, Zweig épousa à Londres Lotte Altmann, de vingt-sept ans sa cadette. L'invasion de la Pologne le dissuada de quitter l'Angleterre. Il demeura dans sa maison de la banlieue londonienne, avec le sentiment d'un total isolement : « Je sais ce qui nous attend après cette guerre : la haine, parce que nous sommes juifs et germanophones. » Mais où fuir ? L'ambas-



Friderike et Stefan Zweig en 1935.

sade américaine tardait à lui accorder un visa. Le Brésil, qui l'avait naguère accueilli, rechignait à lui ouvrir ses portes. Partout refoulé, Zweig erra de bureaux en consulats : « J'ai presque cinquante-neuf ans et les années à venir vont être effroyables — à quoi bon se prêter encore à toutes ces humiliations ? »

En 1942, arrivé à Petropolis, au Brésil, il s'empoisonna, entraînant sa jeune épouse dans le sommeil éternel : « Un sexagénaire est de toute façon miné et à moitié hors de combat. » Comme Schmitzler, Zweig est mort « las et rassasié », fatigué de la gloire, ayant accompli son œuvre et désespérant de l'avenir du monde.

A Vienne, la valse s'était terminée en danse macabre, les cafés s'étaient emplies de hurlements de haine contre les juifs ; les roucoulements des grisettes et des dandys avaient laissé place aux cris de guerre et au martèlement

des bottes. L'âge d'or à jamais révolu avait vu naître l'âge de fer. Le « monde d'hier » n'était plus que fantôme.

ROLAND JACCARD.

★ **ÉLISABETH DE RAVIÈRE**, *Pages de Journal de Constantin Christomanos*, traduit par G. Sivet, préface de Maurice Barrès, Mercure de France, 198 p., 52 F.

★ **LE ROI VIERGE**, de Camille Maudsley, préface de Hubert Juin, Oubliance, 185 p., 90 F.

★ **MOURIR**, d'Arthur Schmitzler, traduit de l'allemand par Robert Dumont, Seuil, 121 p., 39 F.

★ **JOURNAUX**, de Stefan Zweig, édités par Kurt Beck, traduits de l'allemand par J. Legrand, Belfond, 339 p.

— A signaler également : la réédition du recueil de nouvelles de Zweig, *Brillant Sombre*, chez Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 301 p., 46 F.

Une Viennoise

KARL KRAUS l'appelait la « sage-femme de la culture ». Écrivain, journaliste, traductrice (elle fit découvrir aux Viennois, en 1937, Jean Anouilh et Marcel Achard), Berta Zuckerkandl, née en 1884, était la fille de Moriz Seape, magnat de la presse et confident du prince impérial Rodolphe. Quant à son mari, Emil Zuckerkandl, anémologiste réputé et doyen de la faculté de médecine, il lutta pour l'admission des femmes à l'université — victoire acquise en 1897 — et contre le détournement de la génétique à des fins racistes. Il soutint vigoureusement Gustav Klimt lorsqu'en 1905 sa fresque représentant la médecine, le droit et la philosophie suscita un scandale.

A bien des égards, Berta Zuckerkandl rappelle Alma Mahler, dont elle fut l'amie. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une soirée organisée par les Zuckerkandl qu'Alma rencontra

Gustav Arthur Schmitzler, Gustav Klimt, Hermann Bahr, Hugo von Hofmannsthal appartenaient à leur cercle. Plus politique qu'Alma, Berta aspira à jouer un rôle dans les relations franco-autrichiennes en tant qu'ambassadrice officieuse. Après l'Anschluss, elle se réfugia à Paris, où elle retrouva Alma Mahler, Franz Werfel, ainsi que la première épouse de Stefan Zweig, Friederike. Elle rédigea, elle aussi, ses *Souvenirs d'un monde disparu*. En 1945, elle fut enterrée au cimetière du Père-Lachaise. Totale-ment oubliée aujourd'hui, elle méritait l'émouvante biographie que lui a consacrée Lucian O. Meyers, historien autrichien, spécialiste des relations internationales.

R. J.

★ **LA FEMME DE VIENNE**, de Lucian O. Meyers, traduit de l'allemand par Joachim Klink, Le Chevalier vert, diffusion PUR, 317 p., 127 F.

CINÉMA

Norman Mailer tourne dans sa maison

« Vie de province à Provincetown »

De son roman *Tough guys don't dance* (Les vrais durs ne dansent pas), Norman Mailer tire un film qu'il a tourné sur les lieux mêmes de l'action, avec Ryan O'Neal et Isabella Rossellini.

« It's a wrap », « On ferme ». C'est toujours par cette phrase traditionnelle que s'achève le tournage d'un film et — rituel obligé — seul le metteur en scène a le droit de le prononcer. Dans moins de deux heures (et par — 10°, température normale pour cette fin de décembre à Provincetown, Massachusetts), Norman Mailer, l'auteur des *Nus et des Morts* et du *Chant du bourreau*, prononcera la phrase fatidique. Au terme de la nuit la plus longue, tout le monde pliera bagage, le tournage de *Tough guys don't dance* (Les vrais durs ne dansent pas) appartenant au passé.

A l'âge où la plupart des écrivains-stars ne donnent plus que dans l'autobiographie ou les mémoires choisis, Norman Mailer, soixante-trois ans, se voit confier un budget de 5 millions de dollars, engage des stars (Ryan O'Neal, Isabella Rossellini) et met en scène son premier grand film hollywoodien, *Les vrais durs ne dansent pas*, d'après son roman.

Norman Mailer habite plusieurs mois par an à Provincetown, c'est là qu'il situe l'action de son roman. Un livre rude, hargneux et fon, à mi-chemin entre le thriller et le fantastique.

A l'extrémité du cap Cod, Provincetown est le point le plus à l'est de tous les États-Unis. Un monument le rappelle : c'est ici que les pèlerins du *Mayflower* ont, pour la première fois, mis le pied en terre américaine. Ici et non à Plymouth.

Provincetown l'été, c'est Saint-Tropez en juillet, la terre entière s'y entasse. Mais l'hiver, lorsqu'un ciel morose succède à un autre ciel morose, la ville désertée dévoile timidement son autre visage. Trente mille habitants à peine, et parfois des allures de hameau replié sur lui-même, dépeuplé, né d'un affrontement nocturne et sauvage entre la mer et le vent, il y a plus de dix mille ans.

Commercial Street : des camions, des cantines, des roulettes, des groupes électrogènes sont amassés

devant une maison en bord de mer. La maison de Norman Mailer — décor du film — et qu'il a louée à la production pour un dollar. Midi, au milieu du grand salon, à cheval sur une chaise, tête penchée, yeux baissés, il écoute deux acteurs répéter la chanson du film. Elle n'était pas prévue, mais le compositeur a dit que « ça ferait une très belle chanson » et Mailer s'est mis à sa table.

Le rustique boutoir

23 heures. Grande, élégante, d'allure scandinave, M^{me} Mailer (la sixième du nom) erre dans sa maison, horrifiée. Elle a du mal à s'habituer à ce « qu'ils » en ont fait. Le rustique bon ton, confortable comme une vieille pantoufle, est remplacé par un mauvais goût à hurler. Rideaux en mousseline avec pompons rose shocking, chandeliers nouveaux riches, piano à queue, avec dessus un de ces petits ânes en porcelaine comme on en voit dans les jardins des résidences secondaires.

C'est le goût de Patty Larcene (Debra Sandlund), l'épouse sexy-salope du « je » de *Tough guys*. L'écrivain macho-poivrot qu'incarne Ryan O'Neal.

Musique : on danse. Visage défilé, gueule de déterré, une bouteille de Courvoisier à la main, O'Neal, assis sur la balustrade de l'escalier qui conduit aux étages, regarde l'étrange bête qui se fait à sa femme à rassembler pour sa party : trois bourgeois endimanchés, quelques femmes dépitillées, cinq ou six homosexuels-punks chics, un travesti qui se prend pour Liza Minnelli. Potin d'enter, les voisins se plaignent. On sonne à la porte, entre le commissaire de police : sous les yeux mêmes de son mari aux trois quarts ivre, Patty Larcene en tombe amoureuse. « Coupez ».

Tout le monde s'arrête, mais reste sur place. Dehors, sur le patio, les figurants en chemise et robe d'été font des efforts surhumains pour ne pas avoir la chair de poule. Norman Mailer entre sur le plateau. Petit, barbaqué, massif.

« Le livre, dit-il, j'ai écrit parce que j'avais un contrat avec un éditeur. La date fatidique approchait, je me serais retrouvé dans un *bourrier* (l'éditeur) et je ne l'aurais pas aimé. J'ai mis deux mois à l'écrire, mais six pour le scénario, je trouvais que certains personnages n'étaient pas

très développés dans le livre, j'avais là une bonne occasion de rectifier le tir. J'avais quelque peu négligé les « méchants ». Or ce sont les personnages que je préfère ».

« J'avais très envie de faire un thriller. Il y a quelques années, j'ai relu tous les livres de Dashiell Hammett et de Raymond Chandler. Pour le plaisir. Leur manière d'écrire me fascine mais je suis incapable de les imiter. J'ai une vision différente des gens. Leur complexité, leurs traverses m'intéressent. Chandler et Hammett sont davantage portés sur le comportement, et leur style colle parfaitement. Le mien est peut-être musclé, il est aussi plus introspectif ».

Norman Mailer n'aime guère les films tirés de ses œuvres. En ce pour cette raison qu'il a jusqu'ici refusé de vendre les droits cinématographiques de son livre ? « Je n'ai rien refusé du tout. Avec cinq épouses et neuf enfants, j'ai toujours besoin d'argent et je les aurais déjà vendus si j'avais reçu une proposition intéressante. Ce qui n'a pas été le cas. Enfin, si, j'en ai reçu une — mais j'ai vite compris qu'il s'agissait de blanchir un argent d'origine douteuse, j'ai préféré ne pas entrer là-dedans. Alors est arrivée la proposition de Menahem Golan ».

On parle de Brando

L'affaire a fait grand bruit il y a un an. C'était à Cannes, Menahem Golan, le patron de la Cannon, passe accord avec Jean-Luc Godard pour un nouveau *Roi Lear*. Contrat signé dans un restaurant d'hôtel sur une serviette de table. Dans l'euphorie, on parle de Brando pour jouer Lear, de Woody Allen pour jouer Lear, de Norman Mailer pour écrire le scénario. Une chose en amenant une autre, Norman Mailer accepte d'écrire le scénario d'un *Lear* qui sera réalisé sur *Tough Guys*, qui sera terminé avant *Lear* et tous deux risquent de se retrouver au prochain festival de Cannes...

1 h 30 du matin. La caméra est pointée sur Ryan O'Neal, toujours assis sur sa balustrade, son courtoisier à la main. Il lit son texte à toute allure, cherche et trouve la position de sa jambe en fonction de la caméra. « One, two, three. Uno, due, tre, comme chez Fellini ». Le plan est délicat : O'Neal doit affronter le commissaire, Patty Larcene (Debra Sandlund) et le film son texte à toute allure, cherche et trouve la position de sa jambe en fonction de la caméra. « One, two, three. Uno, due, tre, comme chez Fellini ». Le plan est délicat : O'Neal doit affronter le commissaire, Patty Larcene (Debra Sandlund) et le film son texte à toute allure, cherche et trouve la position de sa jambe en fonction de la caméra. « One, two, three. Uno, due, tre, comme chez Fellini ».

scène sera bonne à la troisième prise.

Pourquoi cette rage de Mailer à vouloir, dix-huit ans après *Maldonne*, renouer avec la mise en scène ? « Parce que j'aime ça. Je n'apprécie qu'à moitié la solitude et l'isolement de l'écrivain. Écrire est une forme d'angoisse, seule une partie de vous travaille. C'est un acte que le corps n'accepte pas et, pour se venger, il vous inocule ces petites doses de poison qu'on appelle fatigue. Tourner un film vous fait travailler tout entier. On est toujours debout, on va, on vient, on s'assoit, on se laisse envahir, quelqu'un entre, quelqu'un sort, ça vous distrait, ça vous dérange et en même temps vous emplit d'énergie. Je travaille quinze heures par jour, six jours par semaine, et je me sens mieux et plus fort en fin de journée que l'après-midi en me levant ».

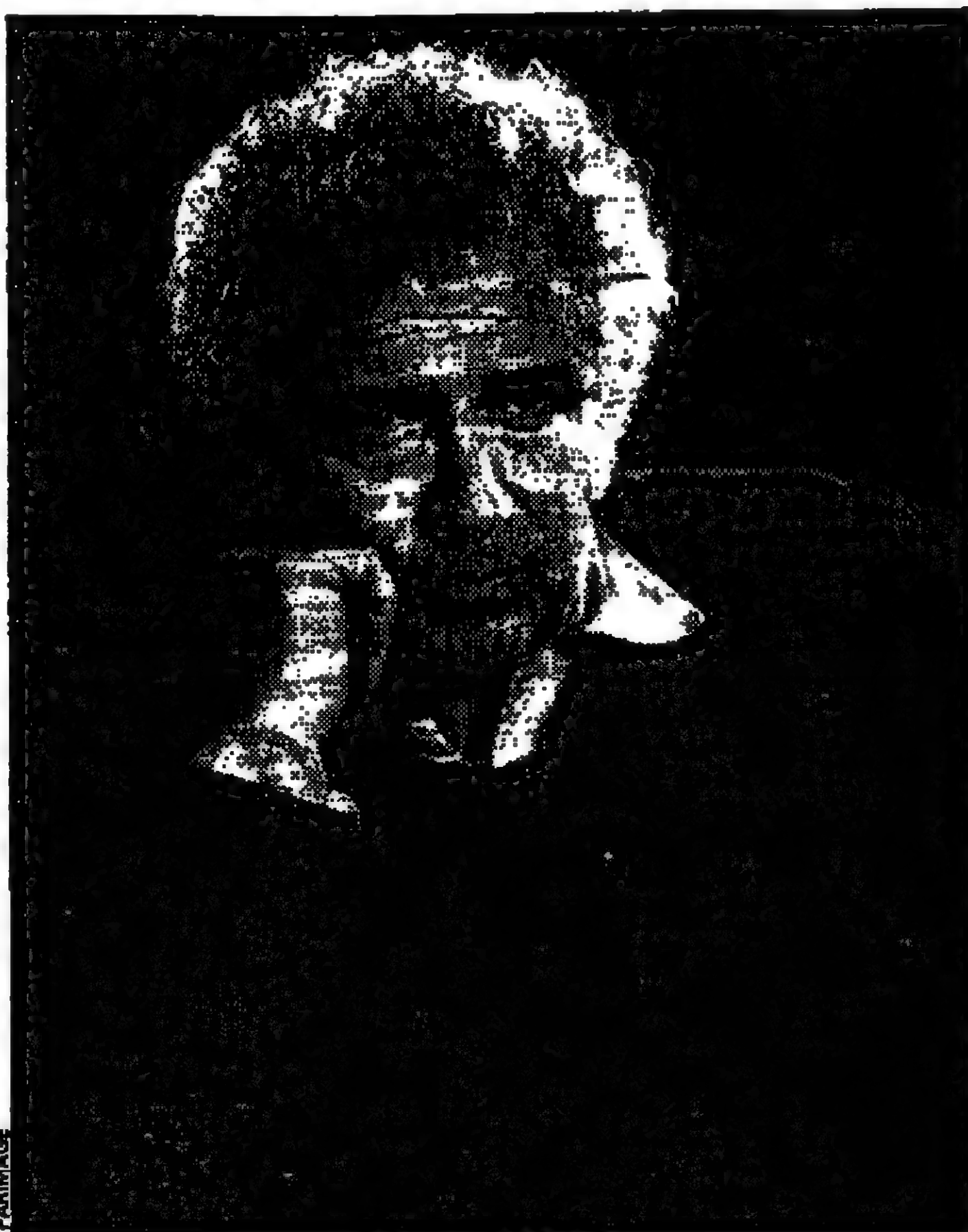
3 h du matin. O'Neal est dans sa caravane et se prépare pour la prochaine scène, la dernière : une séance de spiritisme, au cours de laquelle Patty Larcene aura la vision de sa propre mort.

Ryan O'Neal a mal à son image. Son nom et sa photo se retrouvent souvent à la une des journaux mais (malgré Barry Lyndon) rarement dans les pages culturelles. Il fait les choux gras des rubriques mondaines (avec Farrah Fawcett) ou des pages de faits-divers (ses déboires avec son fils Griffin ou sa fille Tatam).

« Mais Norman est un violent. Dans ses écrits comme dans sa vie. Je l'ai rencontré pour la première fois il y a onze ans, sur le ring d'un de nos amis communs, un boxeur, José, ancien champion poids mi-lourds ».

O'Neal se lève et mime la scène. « *Félicité en train de m'entraîner. Je vois arriver ce petit mec rondouillard — pas de problème. Mais lui : paf paf paf, me-e-e-rde. José : qu'est-ce que c'est que ce mec ? et lui qui revient — paf paf paf paf — pas avec rage ni hargne mais savamment. En boxe, fait toujours déborder des intrus, même en langue étrangère. Et là — pow — je lui ai envoyé un de ces directs ! C'est comme ça que nous sommes devenus amis... Nous nous ressemblons trop. Je suis Norman — en plus grand ».*

O'Neal n'accorde jamais d'interview, mais une fois qu'il est lancé, on ne peut plus l'arrêter. Tout y passe. Sa découverte de Paris pour la première fois de *Love story*. La musique de Francis Lai. Le premier film de Farrah Fawcett débarquant de son Texas natal (avec Claude Lelouch,



Norman Mailer

Belmondo et Annie Girardot). Sa rencontre avec Alain Delon et la folle nuit du combat de Monzon. L'amitié d'enfance entre Tatam et Anthony Delon. Barry Lyndon. Kubrick sommé par l'IRA de quitter l'Irlande sans vingt-quatre heures et se réfugiant à Liverpool. Les nuits passées dans les bars avec Gene Hackman et Sean Connery pendant le tournage d'*Un pont trop loin*. Sa rage de voir Belmondo refuser d'apprendre l'anglais et de travailler « avec les sept ou huit grands metteurs en scène américains. Quand je pense qu'il a refusé de faire le *Dernier Tango à Paris* ». Sa rencontre avec Farrah. Son obsession de Farrah. Sa côte cassée par le boxeur français Stéphane Ferrara. Les débuts de Tatam dans la *Barbe à papa*. L'oscar de Tatam. Le mariage de Tatam. La maternité de Tatam. La famille McEnroe.

Tout cela masquant (mal) l'inquiétude qui le ronge à propos de son fils Griffin, avec qui il a toujours eu des rapports agités, et qui passe dans deux jours devant un juge de Baltimore pour répondre de la mort, dans un accident de navigation, de son meilleur ami, le fils de Francis Coppola.

« Griffin est avec moi depuis cinq jours. Il a peur. Il a commencé à m'en parler hier soir. » Tu com-

prends, je l'ai tenu dans mes bras, je lui ai fait du bouche-à-bouche, j'ai essayé de lui redonner la vie, de lui donner ma vie. Mais il n'arrivait pas de parler... » Et Francis qui a téléphoné : « Dis à Griffin que tout se passera bien. Dis-lui que j'aime. Il faut qu'il le sache. C'est un grand bonhomme, Francis Ford Coppola. Moi, j'aurais étranglé le gamin de mes propres mains. » (Deux jours plus tard, Griffin sera acquitté de cinq chefs d'accusation sur six, dont celui d'homicide, mais sera reconnu coupable d'imprudence).

4 heures du matin. On rappelle Ryan O'Neal sur le plateau pour une scène de table tournante. Au début de la quatrième prise, O'Neal murmure, très bas, très vite : *For Griffin*. Ce sera la bonne prise. Coupez. Le travail retrouve son état-civil, Provincetown sa sérénité et M^{me} Mailer rentrera dans ses meubles.

6 heures du matin : un vol d'oies sauvages passe au-dessus de la maison, éclairées par les spots du jardin, un météore lacère le ciel d'une traînée d'argent. Au loin — vision rarissime — un couple de baleines traverse paresseusement la baie, les jets d'eau rigoureusement parallèles...

HENRI BEHAR.

MODE

A vos mesures

Une plongée dans les coulisses de l'industrie textile pendant les dix-huit mois qui ont produit la mode été 1987.

« La mode, une industrie de pointe ». Le titre est sec comme un sujet de maîtrise. Et le commissaire de l'exposition, Françoise Vincent-Ricard, ne fait rien pour lui donner un zeste de glamour : « Le public vivra son vécu de consommateur en posant des questions interactives ». Et pourtant voilà un parcours animé du mal à se résumer dans une thèse. Ici on ne se contente pas de regarder des mannequins ou de lire des panneaux chiffrés, on touche.

On se promène devant des étagères garnies de ballons de laine, de soie, de coton, mais aussi de fibres artificielles ou synthétiques présentés dans des distributeurs transparents. A chacun d'arracher sa barbe à papa nommée polyamide, de palper plus loin les étoffes suspendues dans la « forêt des tissus », de comprendre pourquoi un styliste n'est pas seulement un faiseur de look, mais un créateur en quête de matière. Marc Audibert, Anne-Marie Beretta, Maribeth et François Girbaud et Jean Lacroux de chez Paton, qui a choisi comme assistante une ancienne élève des Arts appliqués, définissent leur préférence. Aussitôt, on titre, on vérifie sur des mannequins enveloppés dans du lycra, du lin, de la soie imprimée ou du karnak, un coton égyptien au contact doux et sensuel. A cette étonnante entrée en matière, succèdent d'autres étapes tout aussi originales et déroutantes, concertées entre autres par un métier à tisser des chaussettes Dim programmé par ordinateur, qui crache des tubes colorés comme un gros jackpot, ou encore un miroir magique qui permet d'essayer des costumes sans se déshabiller.

Là, la société Vestra fait sa pub et présente son nouveau concept de vente avec transmission de mesures par minitel, patronage et coupe au laser automatisée, livraison en huit jours. On a du mal à s'en remettre.

Surtout lorsqu'un informaticien vient de vous enlever un gilet collant à la Star Trek, de prendre vos mesures avec un pistolet « code barres », lesquelles se modifient sur un écran. Vingt minutes plus tard, un traceur connecté à l'ordinateur reproduit, à l'échelle un tiers, votre patron de jupe ou de chemise. Pour peu que l'on soit une déesse de l'aiguille, on est presque habillé pour l'hiver.

Mais dans ce voyage haut en couleur, à la fois expédition un peu décaissée en haute technologie, et grande parade des looks de l'été prochain, l'événement le plus inattendu reste celui-ci : pendant qu'il parcourt l'exposition, le visiteur, muni d'une carte à puces, consulte des kiosques où Ucat, « génie de la mode », lui propose de sélectionner des couleurs, des silhouettes et des matières. Cette série d'informations sera décodée dans la « banque des imaginaires ». Selon les réponses, un personnage mythique apparaît sur l'écran — Cléopâtre, princesse, astronaute, missionnaire, pilote de chasse, Carmen festive, dont l'équivalent masculin n'est autre que Bacchus.

D'une jeep au tapis volant, du golf à la lecture, et de la zequila au punch, la voix de Claude Rich vous invite à préciser vos goûts. Réducteur ? Pas tant que ça. Les résultats de ce questionnaire mis au point pendant un an par une équipe d'anthropologues, de sociologues, d'architectes, de sémiologues, de « modélignes », et pour lequel on attend soixante-dix mille participants, bénéficieront aux industriels de l'habillement dont le parrainage a permis de financer largement l'exposition.

LAURENCE BENAM.

★ Exposition « La mode, une industrie de pointe » à la Villette, Cité des sciences et de l'industrie, 30, avenue Corentin-Carion, Paris-19^e. Espace Didot, niveau zéro, jusqu'au 22 mars 1987. Renseignements : 40-05-72-72.

● PRÉCISION : Orsay sur répondeur. — Le numéro de téléphone pour avoir des informations générales sur le musée d'Orsay est le 45-49-11-11 (et non 45-99-11-11).

MUSIQUE

Pour l'amateur d'opéra

Dictionnaires et guides

Plusieurs nouvelles publications qui explorent en tous sens le domaine lyrique vont permettre aux amateurs d'opéra de nourrir leur passion.

Retenons d'abord la sortie, en livre de poche, de *L'opéra, dictionnaire chronologique de 1597 à nos jours*, réédition très pratique d'un gros ouvrage, par ailleurs agréablement illustré, paru en 1979 aux Éditions Ramsay. Entièrement révisé par des musicologues italiens, mais remis à jour pour la période 1977-1985 par Jean-Pierre Tardif, c'est le champion absolu des répertoires qui collectent les livrets d'opéra : ici, huit cent cinquante, comprenant, bien entendu, une multitude d'œuvres et de compositeurs oubliés, dont le sommeil n'est pas près de prendre fin.

Malgré l'ampleur de ce ratisage, on constate certaines lacunes, en particulier pour des Français tels que Bruneau, Magnard ou Sanguet, ainsi que des choix discutables chez certains auteurs prolifiques (pas trace, par exemple, d'*Alceste* les *Aventures de M. Brouček*, *l'Ormido*, *le Pescatiro*, *Zoroastro*...). Les résumés sont en général assez étendus, d'une longueur proportionnelle à l'importance de l'ouvrage, avec des commentaires plus historiques qu'esthétiques, pas toujours très sûrs. On peut regretter dans le choix des œuvres contemporaines trop d'opéras morts-nés et diverses erreurs de dates (1).

Le livre de base en ce domaine reste le *Kobbe*, remis à jour il y a dix ans par le comte de Harwood : *Tout l'opéra*, un titre bien lourd pour la première édition française de 1980, qui ne comportait pas une seule partition de Lully, de Charpentier, ni de Rameau ! Jean-François Labie a heureusement pallié ce défaut en 1982, mais les dix-septième et dix-huitième siècles restent le point faible de l'ouvrage, qui dédaigne Caccini, Campa, Scarlatti, et n'ouvre qu'une petite

porte à Lully, Cavalli, Vivaldi ou Haydn.

En revanche, il ne manque rien d'important au dix-neuvième et au vingtième siècle (jusqu'à *Lear*, de Reimann), et les quelques trois cent cinquante livrets retenus sont si minutieusement racontés qu'il est possible de suivre de bout en bout le déroulement des intrigues, même en langue étrangère. Des exemples musicaux pour les principaux airs, des références précises aux premières, d'excellentes introductions historiques et musicales complètent cet ouvrage de premier ordre (2).

Pour des amateurs moins avertis, les deux cent soixante et onze analyses des premiers interprètes des héros de Mozart (6), le volet par François-René Tranchefort seront largement suffisantes : présentation élégante, distributions détaillées, arguments succincts, avec des commentaires très vivants et d'utiles discographies. L'essentiel est là (3).

Dernier venu, le *Guide de l'opéra* rivalise avec le Ramsay quant au nombre d'ouvrages cités et résumés (certes plus brièvement) : mais c'est plus encore un merveilleux dictionnaire, dû à de grands spécialistes britanniques, Harold Rosenthal et John Warrack, excellentement renseigné et largement complété pour le public français par Roland Mancini et Jean-Jacques Rouvroux.

Si vous voulez connaître l'histoire et toutes les créations de l'opéra de Lyon : la date de naissance, les professeurs et la carrière de Kiri Te Kanawa, notamment les rôles qu'elle a joués en France, et ceux que Christiane Eder-Pierre tenus à l'étranger ; les œuvres d'Andersen ou de Tchaïkovski qui sont devenues des opéras ; les mises en scène françaises de Ronconi ; la différence entre un castrat, un faustetiste, un contre-ténor, un contre-ténor et un haut-contre ; le développement de l'opéra en Italie (sept colonnes), mais aussi en Israël (une colonne) ; les dates des créations de *Rodellinda* en Angleterre, en Italie, en Amérique et en France, etc., alors pas de doute, vous aurez besoin de ce guide « indispensable » (4).

Signalons encore trois livres récents qui intéressent à divers titres les fervents d'art lyrique. Tout d'abord Jean-Victor Hocquard achève sa magistrale collection mozartienne en analysant les cinq opéras de jeunesse et la *Clémence de Titus* (5). Roger Blanchard et Roland de Candé brosent de beaux portraits, très vivants mais nullement romancés, des *Dieux et divas de l'opéra*, dans un premier volume qui va des origines au romantisme, et nous fait voyager de Florence, Mantoue et Rome à Paris et à Londres, de Venise à Naples et à Vienne, où l'on aura plaisir à constater en particulier les premiers interprètes des héros de Mozart (6).

Terminons par *l'Histoire des salles de l'opéra de Paris*, due à l'un des meilleurs spécialistes actuels de notre Académie nationale de musique, Jean Gourret, qui nous fait visiter tour à tour les treize lieux où l'on chanta l'opéra sur les bords de la Seine depuis le dix-septième siècle, un tiers du livre étant consacré naturellement au palais Garnier. Une superbe collection de croquis, plans, gravures, portraits, photos rend plus suggestive encore cette promenade délectable à travers le Paris du passé (7).

JACQUES LONCHAMPT.

(1) *L'opéra, dictionnaire chronologique de 1597 à nos jours*. « Livre de poche », 1986, 732 p., 55 F.
(2) *Gustave Kobbe, Tout l'opéra*, 1982, Ed. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1 020 p., 82 F.

(3) F. R. Tranchefort, *l'opéra*, tome I : *d'Orfeo à Tristan*, 318 p., 36 F.; tome II : *de Tristan à nos jours*, 406 p., 39 F. Ed. du Seuil, coll. « Points-Musique », 1978, en un seul volume illustré, 1983, 640 p., 230 F.

(4) *Guide de l'opéra*, Ed. Fayard, coll. « Les indispensables de la musique », 1986, quatre mille articles, 946 p., 120 F. Cette nouvelle édition est sans commune mesure avec une première version, publiée en 1974.

(5) Ed. Aubier, 296 p., 56 F.
(6) Ed. Plon, 432 p., 160 F.

(7) Ed. de la Maisnie-Guy Trédaniel, 76, rue Claude-Bernard, Paris, 256 p., 140 F.

Saranghi à Poitiers

Deux voyageurs passionnés par les musiques traditionnelles ont fondé une association pour en faire connaître les instruments.

Michel Barrot et François Menard, respectivement chef de service au centre régional de documentation pédagogique et conseiller général de la Vienne, ne se connaissent pas quand ils se sont rencontrés, fortuitement, en 1982. « Au bout de quelques minutes, raconte François Menard, nous avons découvert que nous avions la même passion du voyage et des collections d'instruments de musique ».

Avec un ami commun, installé depuis à l'île de la Réunion, ils ont décidé de fonder une association, dont le but serait de propager la connaissance des musiques et des instruments traditionnels. Ainsi est née, à Poitiers, l'association Saranghi, nom d'un instrument à archet de l'Inde, dont ils possèdent chacun un exemplaire.

François Menard et Michel Barrot ont présenté une première exposition au centre régional de documentation pédagogique à Poitiers en 1983, avec près de sept cents instruments, des aérophones, des membraphones, des idiophones. Il y a eu cinq mille visiteurs dont trois mille scolaires, et, au-delà de ce bilan chiffré, il y eut l'intérêt porté à leur action par le « gratin ethnocommuniste français ».

Une exposition en 1986, avec publication d'un catalogue réalisé par le musée du Donjon, a reçu un accueil chaleureux. Succès à Nantes également. De nouvelles présentations sont en projet, grâce en partie à des subventions accordées par les collectivités locales et à l'aide technique du centre régional de documentation pédagogique de Poitiers-Charente.

BERNARD HILBERT.

★ Ress. : Centre régional de documentation pédagogique, 6, rue Sainte-Catherine, 86000 Poitiers.
Tél. : 49-83-11-70.

Radio-télévision

Les programmes complets de radio et de télévision, accompagnés d'articles de présentation, de jugements, d'illustrations et de la liste commentée de tous les films, sont publiés chaque semaine dans notre supplément du samedi dit dimanche-lundi. Les émissions signalées ci-dessous par un triangle noir sont celles qui ont fait l'objet d'un article dans le dernier supplément. Les carrés placés après le titre des films expriment notre appréciation : □ A éviter ■ On peut voir ■■ Ne pas manquer ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 1^{er} janvier

- PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1**
- 20.30 Cinéma : La belle et l'empereur. ■ Film allemand d'Axel von Ambesser (1959). Pendant le congrès de Vienne en 1815, une jolie courtisane marquée par le tour de Russie pour rendre son amoureux jaloux. Bonnes valeurs.
- 22.05 Musique au cœur : Offenbach présenté par Eve Ruggieri, entourée de Régine Crespin, Jane Rhodes, Danielle Bost, Georges Fréte, Jérôme Savary, Mikail Rady, J. Philippe Laffont et Alain Duval.
- 23.00 Paris-Dakar.
- 23.05 Journal.
- 23.20 Destinées futures.
- 23.25 Cinéma : La dame de Monsoreau. ■ Film français d'Alexandre Dumas (1923). 1^{re} partie. Une jeune femme, qui a épousé par reconnaissance un grand vicaire du roi Henri III, s'oppose à son autre homme. Scènes colorées au pochoir. Une curiosité.
- DEUXIÈME CHAÎNE : A 2**
- 20.35 Cinéma : La guerre des étoiles. ■■ Film américain de George Lucas (1977). Un jeune paysan, qui a découvert un message codé dans un rocher, part avec un vaisseau spatial à l'assaut d'un empire galactique dirigé par des tyrans, et délivre une princesse. Mythologie du bien et du mal, aventures incroyables, stupéfiantes effets spéciaux. L'événement.
- 22.40 Le scénariste nouveau est arrivé. Des chutes de films, des erreurs techniques (ou professionnelles) : focus rires de journalistes, décors qui tombent, etc.
- 23.40 Variétés : Paradis latin.
- 0.35 Journal.
- TROISIÈME CHAÎNE : FR 3**
- 20.30 Cinéma : L'Alou ou la cuisine. ■ Film français de Claude Zidi (1976). Un prince de la gastronomie part en guerre contre un grand patron de la restauration industrielle. Beaucoup d'argent pour des gags éternels.
- 22.15 Journal.
- 22.40 Variétés : Nuits brésiliennes.
- 23.40 Prélude à la nuit.
- CANAL PLUS**
- 20.35 Cinéma : L'effrontée. ■■ Film français de Claude Miller (1985). Avec Charlotte Gainsbourg, Bernadette

Lafont, Jean-Claude Brialy, Clothilde Bandon, Jean-Philippe Boudry. Une fille de treize ans, mal dans sa peau, rencontre une pléiade de grands noms du cinéma et se voit devenir une impératrice. Claude Miller a fait tous les pièges, tous les stéréotypes sur l'adolescence. Sa mise en scène est subtile, et Charlotte Gainsbourg vit son rôle. Prix Deluc 1985 ; 22.05 Flash d'informations ; 22.15 Série : Rapsodia à la mode ; 23.05 Cinéma : Éléments de crime. ■ Film danois de Lars von Trier (1984). Avec Michael Elphick, Ma Ma Lei, Børge Lingsbo, Jørgen Rebye, Preben Lerdorff Rye, Astid Hennings-Jensen (vo) ; 0.50 Téléfilm : Le complot de la dernière chance ; 2.20 Magazine : Hollywood stars.

LA 5

20.30 Cinéma : Le facteur comme toujours deux fois. ■■ Film américain de Bob Rafelson (1981), avec Jack Nicholson. Dans l'Amérique des années 30, un homme séduit la femme d'un gangster. Cette nouvelle adaptation du roman de James Cain, violent et impudique, transforme l'héroïne (Jessica Lange) de gosse délinquante en amoureuxse pathétique ; 22.10 Série : Mike Hammer ; 23.10 Série : Lou Grant ; 0.25 Série : Mike Hammer ; 1.20 Série : Star trek.

TV 6

20.30 Cinéma : A l'est de Samarra. ■ Film américain de Budd Boetticher (1953), avec Jeff Chandler, Marilyn Maxwell, Anthony Quinn. Des hommes venus exploiter une mine d'or dans une île d'Indonésie se heurtent à l'hostilité d'un chef indigène. Aventures exotiques en série B ; 21.50 6 Tonic.

FRANCE-CULTURE

20.30 La robe de chambre bleue, de Nicole Mahieux et Simone Desperier ; 21.20 Musique : Émission-musique, le magazine des musiques innovatrices. Bilan 1986 ; Tympan sorcier : Lettre d'Amérique ; 22.30 Nuits magiques. La nuit et le moment. Le vin ; 0.10 De jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 19 juin 1986 à Rouen). The battle of wits, de Seaverd ; Pour Guyon (extraits) de Grieg ; L'oiseau de feu, de Stravinski ; Symphonie n° 2, en ut mineur, op. 17, de Tchaïkovski, par l'Orchestre philharmonique d'Oslo, dir. Mariss Jansons ; 22.30 Les soirées de France-Musique. Yvonne Leffebvre raconte... ; 23.08. Le bouff, le gribi et les autres ; à 24.00, Pour le plaisir ; à 1.00, Poissons d'or.

Vendredi 2 janvier

- PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1**
- 13.50 Feuilleton : La petite maison dans la prairie. (Rediff.) 12^e épisode.
- 14.40 Croque-vacances. Variétés : Bill Baxter ; dessin animé : Pierre et l'ours magique ; etc.
- 16.10 Le cirque de Moscou à Paris.
- 17.10 Feuilleton : L'appel de l'or. 4^e et dernier épisode : Quatre yeux.
- 18.25 Mini-Journal, pour les jeunes.
- 18.40 La vie des Botes.
- 19.10 Feuilleton : Santa-Barbara.
- 19.40 Cocorico-cocorico.
- 20.00 Journal.
- 20.30 D'accord, pas d'accord.
- 20.35 Variétés : Carnaval. Émission de Patrick Sébastien. Réal. Jacques Samy.
- 21.55 Musique : Dixième anniversaire de l'Orchestre de Lille. Au programme : Chœur n° 26 de La création de Haydn ; Percussions africaines ; Bernard Lavilliers ; Jacques Higelin et l'Orchestre de Lille ; Mann Dibango.
- 22.50 Paris-Dakar.
- 22.55 Journal.
- 23.10 Destinées futures.
- Avec Gabrielle Roland.
- 23.25 Cinéma : La dame de Monsoreau. ■ Film français d'Alexandre Dumas (1923). 2^e partie. Suite et fin des amours de Diane de Monsoreau et de Bussy d'Amboise.
- DEUXIÈME CHAÎNE : A 2**
- 13.50 Magazine : Aujourd'hui le vie.
- 15.00 Série : Simon et Simon (rediff.).
- 15.50 C'est encore mieux l'après-midi. Émission présentée par Christophe Dechavanne. Avec Jackie Quarez, la Compagnie créée, Pauline Lafont, Michel Leclerc.
- 17.35 Récit A 2. Mini Chrono ; Lire, lire, lire ; Shera ; Quick et Flupke.
- 18.05 Série : Ma sorcière bien-aimée.
- 18.30 Magazine : C'est la vie.
- 18.50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19.15 Actualités régionales.
- 19.40 Le nouveau théâtre de Boulevard.
- 20.00 Journal.
- 20.35 Série : Deux filles à Miami. Evan. La brigade des meurtres concentre ses efforts sur un important trafic d'armes.
- 21.25 Apogées. Magazine littéraire de Bernard Pivot. Sur le thème : Comment devient-on François Delu ?
- 22.40 Journal.
- 22.50 Ciné-club : Le gaucher. ■■ Film américain d'Arthur Penn (1957). Avec Paul Newman. La légende de William Bonney dit « Billy le Kid » revue par la psychanalyse et l'écriture française d'Arthur Penn. Dans une singulière atmosphère de bruit et de fureur, le mythe se détache comme un masque, laissant apparaître une homosexualité latente. Paul Newman extraordinaire.
- TROISIÈME CHAÎNE : FR 3**
- 14.00 Bleu outre-mer. Émission proposée par la Radiotélévision française d'outre-mer.

- 15.00 Prélude bis.
- 16.00 Feuilleton : Quentin Durward.
- 17.00 Mickey, Donald et compagnie.
- 17.55 Croq'soleil.
- 19.00 Le 19-20 de l'information (19.35).
- 19.15 Actualités régionales.
- 19.55 Dessin animé : Les entrecrochets.
- 20.00 Variétés : Tout en piste. Avec Philippe de Villiers, Charles Dumont, Emmanuelle, Marc Lavoine et Joli Bata.
- 20.30 Feuilleton : Le trois secrets. 5^e épisode : La mise au point.
- 21.15 Récital : Maria Callas. Hambourg 1962 (2^e partie). Avec l'Orchestre de la radiotélévision allemande, dir. Georges Prêtre.
- 22.10 Journal.
- 22.35 Décibels.
- 23.20 Prélude à la nuit.

CANAL PLUS

14.00 Cinéma : Scout toujours. ■ Film français de Gérard Jugnot (1985), avec Gérard Jugnot, Jean-Claude Leguay, Jean Rongier, Jean-Paul Comart, Agnès Blanchot ; 15.40 Cinéma : Les fous par cont. ■■ Film américain d'Alfred Hitchcock (1954), avec James Stewart, Grace Kelly, Wendell Corey, Thelma Ritter, Raymond Burr ; 17.25 Série : Cinq Kik ; 18.00 Flash d'informations ; 18.05 Variétés : Sam & Vic ; 18.15 Jeu : Les affaires sont les affaires ; 18.45 Top 50 ; 19.15 Zénith ; 19.55 Flash d'informations ; 20.45 Starquest ; 20.50 Les trépassés ; 21.00 Cinéma : Bussy d'Amboise. ■■ Film américain d'Otto Preminger (1965), avec Carol Lynley, Keanu Reeves, Laurence Olivier, Noel Coward, Anna Massey, Martina Hunt. Une fille de quatre ans disparaît d'une école maternelle de Londres, on ne semble la connaître. Sa mère - éditrice - a un comportement bizarre. Suspense policier et, surtout, psychanalytique. On est halluciné ; 22.45 Flash d'informations ; 22.55 Cinéma : Billy Ze Kik. ■■ Film français de Gérard Mordillat (1985), avec Francis Ferrin, Zohar, Cécile Blec, Marie-France, Dominique Lavarent, Patrice Valota ; 0.20 Cinéma : La malédiction finale. ■■ Film américain de Graham Baker (1981) avec Sam Neil, Rossano Brazzi, Don Gordon, Lisa Harrow, Barnaby Raine ; 21.10 Cinéma : Broadway Danny Rose. ■■ Film américain de Woody Allen (1984), avec Woody Allen, Mia Farrow, Nick Apollo Forte, Craig T. Nelson, Herb Reynolds (v.o.) ; 23.30 Cinéma : Obsession. ■■ Film américain de Brian De Palma (1976), avec Cliff Robertson, Genevieve Bujold, John Lithgow, Sylvia « Kumba » Williams, Wanda Blackman ; 0.55 Téléfilm : Desperado.

LA 5

15.30 Série : Mike Hammer ; 16.25 Série : Chape ; 17.20 Série : Shérif, fais-moi peur ; 18.15 Série : K 2000 ; 19.05 Série : Happy days ; 19.35 Série : Star trek ; 20.30 Série : Supercopier ; 22.05 Série : Kojak ; 23.25 Série : Lou Grant ; 0.55 Série : Supercopier ; 1.35 Série : Kojak.

LA 6

14.00 6 Tonic ; 17.00 Systême 6 ; 18.50 NRJ 6 ; 19.40 Série : Max la Menace ; 20.10 Feuilleton : Le temps des copains ; 20.30 Live 6 ; 21.45 C26 court (court métrage) ; 22.45 6 Tonic.

FRANCE-CULTURE

20.30 Débat : For du conte. Avec Muriel Bloch, Bruno de La Salle, Joëlle Evard, Simone Lallemand, Abdel Hatif Lahl, Nicole Vibert ; 21.30 Musique : Black and blue. Felix salsa nova ; 22.30 Nuits magiques. La nuit et le moment. Le vin ; 0.10 De jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUE

20.05 Concert. Les brigands, opéra-bouffe en trois actes d'Offenbach, par l'Orchestre de la Suisse romande et le Chœur du Grand Théâtre, dir. John Miner ; chef des chœurs : Paul-André Gaillard ; 22.30 Les soirées de France-Musique ; à 22.35, Les pêcheurs de perles ; Serge Frolofiev et le disque ; à 0.30, Méli-mélomé.

Informations « services »

MÉTÉOROLOGIE

Evolution probable du temps en France entre le vendredi 2 à 0 heure et le samedi 3 janvier à 24 heures.

Evolution générale :

Après un épisode de temps instable avec averse, des conditions anticycloniques vont s'établir temporairement en commençant par le Sud-Ouest et les régions atlantiques. Cette accalmie s'accompagnera d'une baisse des températures samedi et dimanche matin.

Dans la journée de dimanche, la France se trouvera de nouveau sous l'influence du courant perturbé océanique qui affectera surtout la moitié Nord.

Vendredi 2 janvier :

Le matin, il pleuvra encore un peu du Pas-de-Calais à la frontière belge, aux Vosges et au Nord des Alpes. Quelques averse se produiront également près de la Manche et au nord de la Seine. Parfois ailleurs, nuages et éclaircies se partageront le ciel. C'est en Aquitaine, dans le Midi pyrénéen et méditerranéen que le soleil fera les plus belles apparitions.

L'après-midi, le soleil finira par l'emporter en Bretagne et en Bas-

Normandie, ainsi que de l'Aquitaine au sud des Alpes. En revanche, les nuages demeureront nombreux sur le Languedoc, le Massif Central et le Centre.

Sur les Pays de Loire, le Bassin parisien, le Nord, la Lorraine, la Bourgogne et le nord des Alpes, les éclaircies seront courtes et parfois encompées d'averses.

Près du Golfe du Lion, mistral et tramontane s'établiront tandis qu'en Manche soufflera un vent assez fort d'ouest-nord-ouest. Dans l'arrière-pays, le vent d'ouest-nord-ouest pourra atteindre 30 km/h en toutes régions.

Ces températures, c'est toujours la douceur. Elles avoisneront un minimum de 7 à 9° près des côtes, 2 à 6° dans l'intérieur, pour atteindre, dans l'après-midi, 7 à 10° sur la moitié Nord, 10 à 14° sur la moitié Sud.

Samedi 3 janvier :

Sur la moitié est du pays, éclaircies et passages nuageux alternant le matin.

Quelques averse se produiront, domnant de la neige à partir de 800 m à 1000 m. Dans la journée, les averse se limiteront au Jura, aux Alpes et à la Corse, tandis que les éclaircies deviendront plus belles ailleurs. Le vent soufflera de secteur nord-ouest à nord-est et assez fort. Le mistral se renforcera en vallée du Rhône au cours de la journée.

Sur la moitié ouest du pays, quelques brouillards matinaux se formeront au sud de la Garonne. La journée sera le plus souvent bien ensoleillée malgré quelques passages nuageux.

Les températures minimales seront comprises entre 0 et -2° du Nord-Est au Centre-Est et aux Alpes, 4 et 7° de la Bretagne à l'Aquitaine, 1 et 4° ailleurs. Les maximales seront de l'ordre de 8 à 13° sur le Nord-Ouest, les régions atlantiques et méditerranéennes, 3 à 7° ailleurs.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 4398

1 2 3 4 5 6 7 8 9

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

HORIZONTALEMENT

I. Quart de « tour ». - II. Apres pour le service bien que certains aient été réformés. - III. Courants d'air légers. - IV. Cité. Doute historique. A donc été pris et rendu. - V. Lorsqu'il ne rampe pas, il se pend au cou des dames. Site classé du Japon. - VI. Jeu de clés et de ciseaux. Blesse donc au niveau du nez. - VII. Retournement de situation. - VIII. Légèrement ouvert ou bon à serrer. Le mot pour pleurer. - IX. Peut être loué mais n'est pas à vendre. - X. Bien détendu après un moment de tension. - XI. Travaille donc avec une certaine cosse. Est haut en couleurs.

VERTICALEMENT

1. Spécialiste du désamorçage des bombes. - 2. Condamné à vie ou à une peine de mort. - 3. Se laisse accoster par n'importe quel étranger. Boîte de peinture. - 4. Offre un bon point de vue à mirailleur. Nombre. - 5. Ne sont pas femmes à couper le souffle. Assise d'un bâtiment en construction. - 6. Cadres supérieurs. Département français. - 7. Récepteur en terre réfractaire. Est toujours pressée lorsqu'elle a bien bu. - 8. Végétaux. Prendre par la bande. - 9. Emet par suintement. Servent à la délivrance ou à la captivité.

Solution du problème n° 4389

Horizontalement

I. Bombe. Mur. - II. Oreille. - III. Nerfs. Tri. - IV. Ne. Utlé. - V. Arnaque. - VI. Tance. Ur. - VII. El. Avient. - VIII. Rentra. En. - IX. Int. Sise. - X. Etolier. - XI. Senna. Air.

Verticalement

1. Bonnetier. - 2. Orée. Alerte. - 3. Mer. An. Nain. - 4. Bifurcation. - 5. Eléazar. La. - 6. La. Vase. - 7. Métèque. Ira. - 8. Urnes. - 9. Ruine. Tuer.

GUY BROUTY.

CARNET DU Monde

Décès

- M^{re} Raymond Champvillard, ses enfants et petits-enfants, ont le deuil de faire part du décès de

M. Raymond CHAMPVILLARD, ingénieur civil des Mines, ingénieur en chef honoraire de la SNCF, chevalier de l'Ordre national du Mérite, survenu le 30 décembre 1986, dans sa soixante-douzième année.

Ses obsèques auront lieu en l'église Notre-Dame d'Aix-les-Bains, le vendredi 2 janvier 1987, à 10 h 30.

Ni fleurs, ni couronnes.

1, avenue d'Ancey, 73100 Aix-les-Bains.

- Anne Rives-Kosko à la tristesse d'annoncer la mort subite de son mari

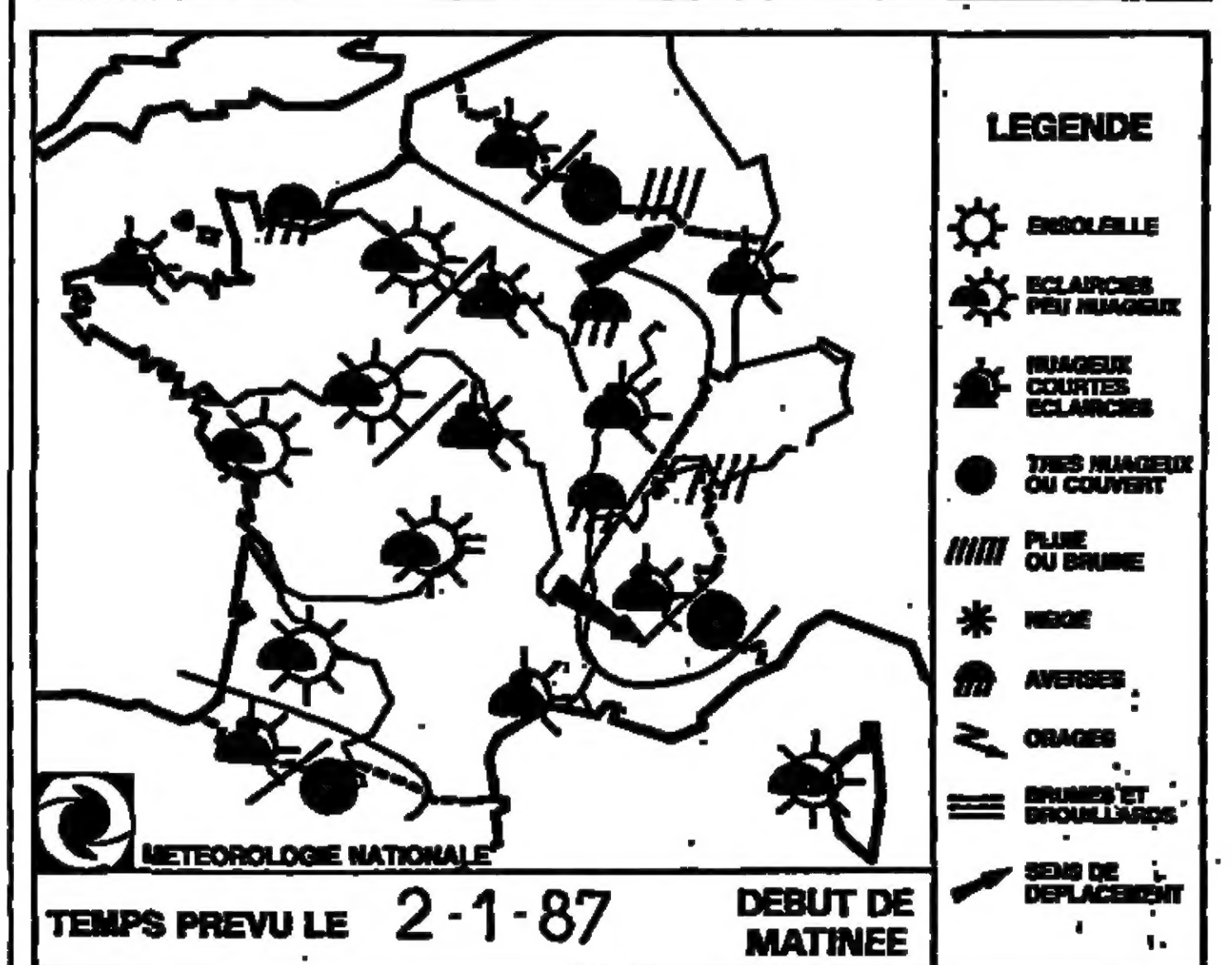
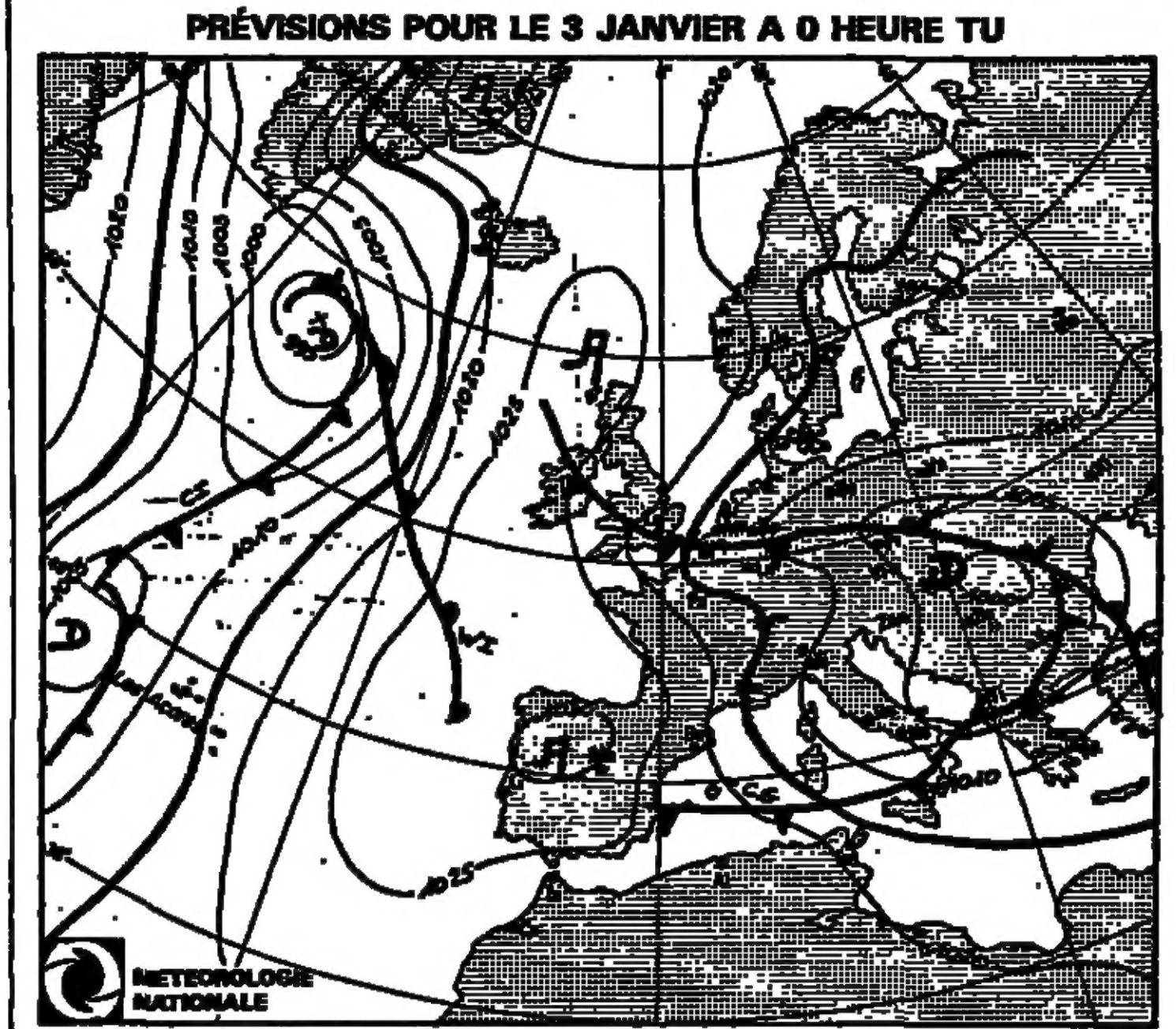
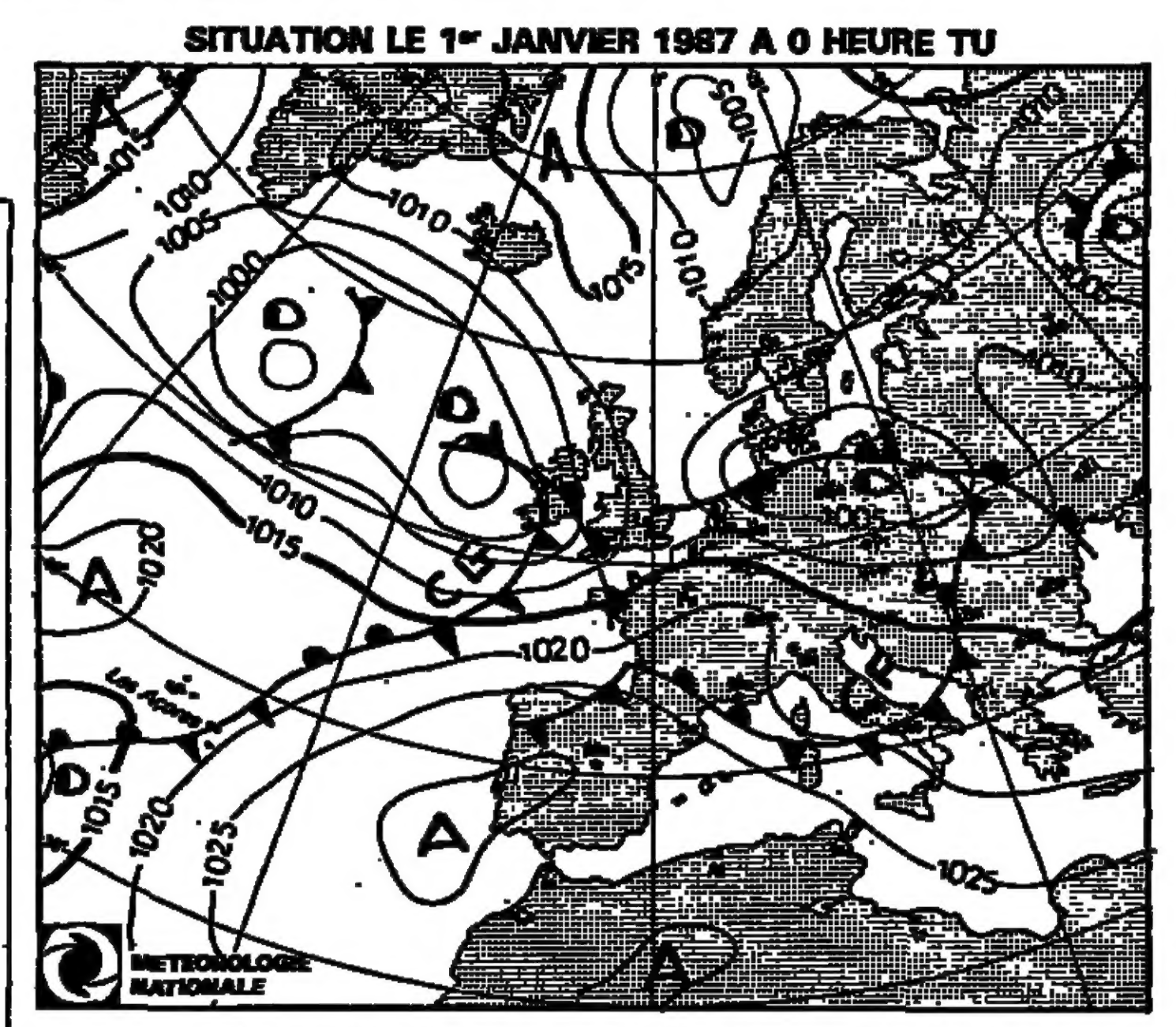
Alain KOSKO,

le vendredi 19 décembre, lors d'un séjour à Paris.

L'incinération aura lieu le lundi 5 janvier au Père-Lachaise.

Une messe sera dite à l'église polonoise, 263 bis rue Saint-Honoré le même jour, à 18 h 10.

18, avenue du Pont-Trinquart, 34000 Montpellier.



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé										
Valeurs extrêmes relevées entre						le 1-1-1987				
le 31-12-86 à 6 h TU et le 1-1-1987 à 6 h TU										
FRANCE										
ALGER	16	8	D	12	8	P	LOS ANGELES	23	9	D
BARCELONE	16	12	C	13	11	C	LUXEMBOURG	7	6	P
BELGRADE	12	12	C	30	18	D	MADRID	5	-2	B
BOMBAY	12	12	C	30	18	D	MARSEILLE	19	3	D
BREITENBURG	12	8	P	17	1	D	MEXICO	21	2	B
CAEN	11	9	P	16	4	C	MILAN	6	-4	B
CHATELAIN	10	8	P	15	13	C	MONTREAL	1	-9	D
CHATELAIN	13	8	P	15	13	C	MOSCOW	-14	-20	B
CHATELAIN	11	6	P	16	6	C	NAGASAKI	24	9	B
CHATELAIN	9	1	C	16	6	C	NEW-YORK	7	1	D
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	OSLO	-10	-20	D
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	PALMA-DE-MAJOR	16	4	B
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	PARIS	-1	-9	D
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	REIMS	25	15	C
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	SINGAPORE	31	24	N
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	STOCKHOLM	-9	-15	B
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	SYDNEY	22	21	C
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	TOKYO	16	7	D
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	TUNIS	15	7	D
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	VARSOVIE	-1	-1	B
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	YOKOHAMA	7	-3	B
CHATELAIN	10	8	P	16	6	C	VIENNE	12	7	P

averse	brume	C ciel couvert	C ciel nuageux	N ciel nuageux	O orage	P pluie	T tempête	*
averse	brume	C ciel couvert	C ciel nuageux	N ciel nuageux	O orage	P pluie	T tempête	*

★ TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : zone légale moins 2 heures en été; zone légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

Economie

Les mauvais résultats du commerce extérieur américain et le contentieux avec la CEE

Une inquiétude supplémentaire pour M. Reagan et ses partenaires commerciaux

Les timides espoirs nés de trois mois d'amélioration ont été balayés par les résultats du commerce extérieur américain en novembre : la montée en flèche de 20,3 % des importations a porté le déficit à un record de 19,2 milliards de dollars (127 milliards de francs). Au moment où l'administration Reagan avait quelques raisons de plaider la patience auprès d'un Congrès plus que jamais tenté par une réponse protectionniste aux difficultés commerciales du pays, ce revers est senti avec inquiétude à la Maison Blanche, mais aussi parmi les partenaires des Etats-Unis.

Pour rassurer les parlementaires, le président Reagan ne sera-t-il pas amené à durcir encore le ton et à intensifier l'offensive lancée depuis un an contre les « pratiques déloyales » de certains ? Les partisans d'une nouvelle dépréciation du dollar ne risquent-ils pas de trouver de nouveaux arguments dans cette détérioration, certes mensuelle, mais dont l'ampleur a surpris tous les analystes ?

Les explications à la recrudescence de novembre ne manquent pas. Le facteur prix a certainement joué dans la poussée en faveur des importations. Après avoir rogné sur leurs marges bénéficiaires pour conserver leurs parts du marché, les exportateurs vers les Etats-Unis commencent à

répercuter dans leurs prix des charges accrues par l'appréciation de leur monnaie nationale vis-à-vis du dollar. D'anciens soutiens également que les importateurs américains ont accédé à leurs achats en fin d'année pour bénéficier d'avantages appelés à disparaître avec la réforme fiscale qui entre en application ce 1^{er} janvier.

Les chiffres annoncés par le département du commerce ont malgré tout été ressentis par la grande majorité des économistes comme « choquants ». Le déficit avec le Japon a atteint lui aussi un record de 6,74 milliards de dollars en novembre, portant à 54,75 milliards le solde négatif des onze premiers mois de l'année.

Nul n'espère que le « pacte » passé en octobre entre Washington et Tokyo, permettant une stabilisation du dollar vis-à-vis du yen contre une baisse de 1/2 point à 3 % du taux d'échange nippon, pourrait donner des effets rapides et spectaculaires. La percée persistante de l'automobile japonaise notamment, qui intervient pour plus de la moitié dans la dégradation des échanges américains dans ce secteur, n'en est pas moins soulignée avec irritation. L'automobile n'est d'ailleurs pas le seul sujet d'inquiétude. L'acier, les textiles, le bureau, ont joué une part non négligeable dans la montée

des achats américains de novembre. En valeur, les importations de pétrole ont progressé de 10,70 %.

Des exportations anémiques

La boulimie américaine de produits étrangers est jugée d'autant plus préoccupante que les exportations ne bénéficient apparemment pas de l'aout d'un dollar déprécié. En novembre, elles ont baissé de 3,8 % confortant les craintes de ceux qui estiment certains marchés définitivement perdus et soulignent le manque d'appétit pour les biens américains à l'étranger.

C'est ainsi que la part américaine dans les importations allemandes ne dépasse pas 7 %, et un institut de recherche économique affirmait récemment qu'une politique de relance des pays européens — dont une hausse de 10 milliards de dollars des dépenses publiques allemandes — ne réduirait que de 2 milliards de dollars par an le déficit commercial des Etats-Unis.

Dans ces conditions, prôner un surcroît de la compétitivité plutôt que le recours à des mesures protectionnistes dommageables au bout du compte pour le consommateur comme pour l'emploi ne s'annonce pas tâche aisée. Le déficit commercial des onze premiers mois,

159 milliards de dollars, dépasse déjà le record établi pour l'ensemble de 1985, 148 milliards. En terminant l'année avec un solde négatif, dont le rythme annuel dépasse 173 milliards de dollars, le président Ronald Reagan se voit confronté à une double menace : voir d'éventuels veto présidentiels contournés par un Congrès à majorité démocrate depuis les élections du 4 novembre dernier ; se laisser entraîner dans une guerre commerciale ouverte, dont l'économie mondiale tout entière pâtirait.

La loi sur le commerce, dont l'administration a besoin pour s'engager dans le nouveau round de négociations commerciales multilatérales au sein du GATT (1), et qui devrait être rapidement présentée en ce début d'année, sera un premier et rude test. Nombre de démocrates veulent, en effet, en profiter pour l'émousser de mesures protectionnistes. En attendant, la Maison Blanche fait monter la pression auprès de ses partenaires européens qui, en novembre, ont enregistré un excédent de 3,8 milliards de dollars avec les Etats-Unis, mais aussi auprès d'autres fauteurs de déficits, Corée du Sud et Taiwan en tête.

FRANÇOISE CROUGNEAU.

(1) Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce.

Le gouvernement français juge la décision de Washington « inacceptable »

L'hôtel Matignon a rendu public, le mercredi 31 décembre, le communiqué suivant :

« 1) Les autorités compétentes de la CEE ont exprimé une position commune à propos d'une affaire communautaire et le gouvernement français s'y félicite.

« 2) Le gouvernement français juge inacceptable une décision américaine incompatible avec l'esprit qui a animé la réunion de Punta-del-Este pour le lancement d'un nouveau cycle de NCM (1), y compris par le principe de la non-multiplication des mesures commerciales et au bilatéralisme par les Etats-Unis.

« 3) Le gouvernement français approuve la position définie par la Communauté en avril et juin 1986 et confirmée en décembre dernier. Il se félicite de ce que la Communauté ait, dans cette affaire, maintenu une solidarité sans faille. Il appuiera donc la confirmation par le Conseil de la CEE des mesures commerciales concomitantes et d'effets équivalents déjà acceptées dans leur principe.

« 4) Le gouvernement français espère qu'une solution négociée, prenant en compte l'ensemble des aspects du problème, industriels et agricoles, pourra intervenir avant la mise en œuvre effective des mesures de rétorsion mutuelles. »

L'angoisse de la fermeté

(Suite de la première page.)

A la veille des élections, le chancelier Kohl, déjà peu enclin par nature à heurter Washington, osera-t-il, par solidarité avec les producteurs français, britanniques et italiens, se lancer dans une entreprise que reculent ses industriels parce qu'ils redoutent de faire ensuite les frais d'une éventuelle escalade protectionniste transatlantique ?

Mais, paradoxalement, le président de la Commission peut redouter que la tentation de composer, c'est-à-dire de concéder, se manifeste aussi à Paris. Les premières réactions de M. François Guillaume, qui met l'accent sur la nécessité de poursuivre le dialogue et fait état d'un rapprochement des points de vue, sont particulièrement modérées. Il faudrait, pour s'en étonner, oublier que le ministre français de l'Agriculture avait été le premier à se féliciter en juin dernier de l'arrangement intermédiaire conclu avec les Etats-Unis (234 000 tonnes de maïs par mois pendant six mois), qui, s'il permettait de limiter la casse, n'en constituait pas moins une entaille sérieuse à la préférence communautaire et, on s'en rend compte aujourd'hui, un précédent dangereux.

En résumé, la crainte de voir pénaliser les producteurs de fromages et de cognac semble davantage préoccuper M. Guillaume que les malheurs — limités — encourus par les céréaliers. Le communiqué publié le 31 décembre par Matignon jugeant la décision américaine « inacceptable » et parfaitement

contraire à l'esprit du nouveau cycle de négociations commerciales multilatérales (NCM) à Punta-del-Este, mais appelant aussi de ses vœux « une solution négociée », ne peut tout à fait rassurer.

Par rapport à l'enjeu immédiat — l'accès au marché espagnol des céréales — M. Delors prend du champ. On observera qu'il se situe sur un terrain très voisin de celui choisi, mercredi soir, par le président de la République.

« L'Europe subira dans les mois qui viennent de rudes assauts. Elle a besoin qu'on l'aide et que l'on y croie », a souligné M. François Mitterrand.

M. Delors, comme M. Mitterrand, élève le débat au niveau politique. Les Etats-Unis, de même au reste que la RFA, ont plaidé avec force pour l'entrée de l'Espagne dans la Marché commun. Ne serait-il pas logique aujourd'hui qu'ils en acceptent sans trop rechigner les quelques inconvénients commerciaux qui résultent pour eux de l'opération ?

La Communauté réforme douze fois sa politique agricole commune (PAC), alors que les Etats-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, continuent à augmenter leur production agricole. Peut-on imposer cette potion amère aux agriculteurs sans riposter aux attaques extérieures ? M. Mitterrand et Delors expliquent, chacun à sa manière, que l'esprit de résistance est nécessaire à l'Europe.

PHILIPPE LEMAITRE.

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK, 31 décembre

Le Dow Jones en dessous de 1 900 points

Wall Street a brutalement accablé ses parts, mercredi 31 décembre, dans les dernières transactions. L'indice Dow Jones, qui s'était maintenu au-dessus des 1 900 points depuis le 24 novembre dernier pour battre le 2 décembre un record à 1 955,57, a clôturé l'année à 1 895,81 points, soit une baisse de 12,79 points par rapport à mardi.

Dans les dernières transactions, le volume s'est élevé fortement gonflé pour porter sur 1 407,8 millions de titres, contre 1 261 millions la veille.

317 actions ont été en baisse et 792 en hausse, tandis que 467 ont été inchangées.

Comme pour les marchés des changes, l'annonce dans la matinée par le département du commerce d'un déficit commercial record de 19,2 milliards de dollars en novembre a accablé le mouvement de baisse provoqué par la remontée des taux d'intérêt hors banque.

VALEURS	Cours du 30 déc.	Cours du 31 déc.
Alcoa	52 1/8	51 1/8
A.T.T.	52 1/8	51 1/8
Boeing	52 1/8	51 1/8
Chrysler	52 1/8	51 1/8
Du Pont de Nemours	52 1/8	51 1/8
Eastman Kodak	52 1/8	51 1/8
Exxon	52 1/8	51 1/8
Ford	52 1/8	51 1/8
General Electric	52 1/8	51 1/8
General Motors	52 1/8	51 1/8
IBM	52 1/8	51 1/8
ITT	52 1/8	51 1/8
McDonald	52 1/8	51 1/8
Merck	52 1/8	51 1/8
Philips	52 1/8	51 1/8
Rockwell	52 1/8	51 1/8
Union Carbide	52 1/8	51 1/8
U.S. Steel	52 1/8	51 1/8
Westinghouse	52 1/8	51 1/8
Wheat Corp.	52 1/8	51 1/8

REPÈRES

Budget

Coups sévères dans les dépenses saoudiennes

Les chiffres publiés, le mercredi 31 décembre, par le ministère des finances et de l'économie confirment les propos tenus deux jours auparavant par le roi Fahd sur la nécessité d'une cure d'austérité en Arabie saoudite. Le projet de budget 1987 accuse un déficit de 14,1 milliards de dollars — 45,3 milliards de dépenses et 31,2 milliards de recettes — qui sera comblé grâce à la réserve générale de l'Etat. Ce déficit, après un exercice budgétaire 1986-1987 en équilibre, exige de sérieuses compressions de dépenses. Les subventions notamment ont été fortement réduites (- 52,8 %). Fondé sur un baril à 18 dollars et une réduction de la production saoudienne de plus de 7 %, le budget prévoit que la part des exportations pétrolières dans les revenus sera de 55,6 % cette année, contre 87,6 % en 1985-1986. Les recettes pétrolières saoudiennes ont baissé de 80 % en cinq ans, passant de 100 milliards de dollars en 1981 à moins de 20 milliards en 1987.

Carburants

Hausse de 7,5 centimes

Le relèvement de 2,4 % de la taxe intérieure sur les produits pétroliers, liée à l'indexation annuelle de celle-ci sur la septième tranche du barème de l'impôt sur le revenu, entraîne, à

compter du jeudi 1^{er} janvier, une nouvelle hausse de 7,5 centimes du prix des carburants-automobile. La semaine dernière, les prix des carburants avaient sensiblement augmenté, avec des hausses de plus de 5 centimes par litre à la pompe. Les prix s'établissent ainsi : le super à 4,80 F, l'essence à 4,49 F et le gasoil à 3,08 F. D'autre part, il faut s'attendre à un nouveau renchérissement à la suite du redressement du prix du pétrole autour de 18 dollars décidé par l'OPEP il y a quelques semaines.

Croissance

Le patronat britannique prudemment optimiste

Pour la Confédération de l'industrie britannique (CBI), l'année 1987 se présente sous des auspices assez favorables. Dans un message de Noël An, le président du CBI, M. David Nickson, prévoit une croissance de 2,7 %, un peu plus que les 2,5 % probablement enregistrés en 1986, mais un peu moins que les 3 % avancés par le gouvernement. En plus du dynamisme de la consommation des ménages, l'organisation compte sur l'accélération des exportations et la reprise des investissements. La poussée persistante des importations provoquera une dégradation de la balance des paiements, dont le déficit est estimé à 2 milliards de livres par le CBI — contre 1,5 milliard selon les prévisions gouvernementales — et plus de 3 milliards selon l'OCDE. Mais les créations d'emplois pourraient assurer une baisse du nombre des chômeurs d'environ cent mille personnes.

M. Balladur prendra « toutes les mesures pour défendre le franc »

M. Edouard Balladur, ministre d'Etat, ministre de l'économie, des finances et de la privatisation, a affirmé le mercredi 31 décembre sur TF1 qu'il n'était pas question de changer de politique économique ni de marquer une pause dans les réformes. Il a ajouté qu'il défendrait le franc.

Abordant avec « fermeté » et « sérénité » les problèmes posés par les graves tensions sur le franc et les mesures contre les exportations européennes annoncées par les Etats-Unis, M. Balladur a souligné que « la politique ne sera pas modifiée sous la pression des circonstances », parce qu'elle « vise au redressement pour recommencer à créer des emplois ».

« Ce qui pourrait arriver de pire à la France serait de changer de politique économique (...). Il n'y aura pas de changement de politique économique, ni de dévaluation du franc », a-t-il précisé, ajoutant : « Si le franc se déprécie, je prendrai toutes les mesures, sans en exclure aucune, pour défendre le franc », car, a-t-il expliqué, « je suis fondamentalement confiant dans la santé de notre économie et de notre monnaie bien que le mark, à 3,115 F, se soit rapproché de son cours plafond, 3,3303 F ».

« Les données objectives de la santé de notre économie sont bonnes, notre balance des paiements va être excédentaire cette année et la situation du franc s'est améliorée par rapport à toutes les monnaies du monde, y compris le yen et

le franc suisse, sauf vis-à-vis du mark parce que le mark fait l'objet d'une spéculation internationale à la hausse ».

Devant « l'autre difficulté, la situation sociale qui est de nature à faire naître des inquiétudes à l'étranger vis-à-vis de la solidité et de la permanence de notre politique économique », M. Balladur a réaffirmé qu'il « ne faut pas que l'on s'imaginer que notre politique économique change ».

Les discussions salariales doivent, selon lui, se placer dans le contexte d'une évolution modérée, garantissant « sans aller au-delà » le pouvoir d'achat, ainsi que de la lutte contre l'inflation, de la réduction des déficits budgétaires et du développement de la compétitivité pour exporter plus et créer des emplois.

De même, le ministre d'Etat a indiqué qu'il « n'était pas question de faire la pause. Il faut chasser de tous les esprits cette idée », a-t-il insisté, car, selon lui, « faire une politique économique, c'est mettre en pratique les mesures votées ».

Le ministre a rappelé que « l'année 1986 s'est bien passée jusqu'à présent », en citant « la croissance, la production, les prix, le pouvoir d'achat, les investissements, le commerce extérieur ».

« Pour l'instant, a-t-il ajouté, le pari de la liberté des prix a été gagné, avec une hausse inférieure à 2,5 %, c'est-à-dire la plus basse connue depuis plus de vingt ans. »

A TRAVERS LES ENTREPRISES

Délai de grâce pour RVI

Renault avait théoriquement jusqu'au 31 décembre — sous peine de dépôt de bilan — pour reconstituer le capital de sa filiale poids lourds Renault Véhicules Industriels (RVI) (le Monde du 3 octobre). La disparition brutale de son président-directeur général Georges Besse, puis le temps mis par le gouvernement pour lui trouver un successeur, n'ont pas permis cette reconstitution dans les délais légaux. Le tribunal de commerce de Lyon a donc accordé à Renault, « dans le cadre des possibilités prévues par la loi (pouvant aller jusqu'à six mois), le temps nécessaire » à la mise au point du montage financier qui permettra à la Régie de trouver quelques 4 milliards de francs nécessaires pour sa filiale. Cette enveloppe devrait comprendre une réévaluation d'actifs de RVI, un apport de titres Mack, la société

américaine de poids lourds détenue à 42 % par Renault Holding, enfin un apport en argent frais pris sur la dotation en capital que Renault doit recevoir de l'Etat au titre du collectif 1986.

Accord entre Pierre et Vacances et La Plagne

Pierre et Vacances, premier constructeur français dans l'immobilier de loisirs, s'associe avec La Plagne, fondant une société commune (dont le capital sera également partagé) afin de réaliser sur la station de sports d'hiver six cents appartements en résidences locatives et un programme destiné à des investisseurs privés ou institutionnels. Deux mille cinq cents lits supplémentaires seront ainsi créés à La Plagne. Ils seront gérés par Pierre et Vacances.

loterie nationale				LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER			
TOUTS CUMULS COMPRIS AUX BILLETTS ENTIERS				TOUTS CUMULS COMPRIS AUX BILLETTS ENTIERS			
TERMINA- MAISON	FINALES ET NUMÉROS	SIGNES ZODIAC	SOMMES GAGNÉES	TERMINA- MAISON	FINALES ET NUMÉROS	SIGNES ZODIAC	SOMMES GAGNÉES
1	4 531 4 431 4 821 4 471	scorpio scorpio scorpio scorpio	10 000 10 000 10 000 10 000	5	8 025 9 116 18 528 28 878	scorpio scorpio scorpio scorpio	200 000 400 000 800 000 1 000 000
2	3 792 6 812 12 412	scorpio scorpio scorpio	10 000 10 000 10 000	6	3 327 3 997 4 987 7 427 28 077	scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio	400 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000
3	1 183 3 023 7 023 2 763 8 813 08 383 17 723 17 803 28 073	scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio	10 000 10 000 10 000 10 000 10 000 10 000 10 000 10 000 10 000	7	0 028 3 368 9 028 08 848 28 808	scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio	400 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000
4	9 134 0 084 6 084 8 024 11 844	scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio	10 000 10 000 10 000 10 000 10 000	8	0 028 3 368 9 028 08 848 28 808	scorpio scorpio scorpio scorpio scorpio	400 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000 1 000 000
TOUTS LES BILLETTS NE BÉNÉFICIAIENT D'AUCUN AUTRE LOT MAIS PORTANT LES SIGNES SUIVANTS :				TOUTS LES BILLETTS NE BÉNÉFICIAIENT D'AUCUN AUTRE LOT MAIS PORTANT LES SIGNES SUIVANTS :			
VERSEAU				GÉMEAUX			
TAUREAU				GAGNENT 100,00 F			
LOTO				LOTO			
N° 52				N° 52			
TRAJÉ				TRAJÉ			
DU MERCREDI				DU MERCREDI			
31 DÉCEMBRE 1986				31 DÉCEMBRE 1986			
POUR LES TIRAGES DU MERCREDI 7 ET SAMEDI 10 JANVIER 1987				POUR LES TIRAGES DU MERCREDI 7 ET SAMEDI 10 JANVIER 1987			
VALIDATION JUSQU'AU MARDI APRÈS-MIDI				VALIDATION JUSQU'AU MARDI APRÈS-MIDI			
TRANCHE DES SIGNES DU ZODIAC				TRANCHE DES SIGNES DU ZODIAC			
TIRAGE DU MERCREDI 31 DÉCEMBRE 1986				TIRAGE DU MERCREDI 31 DÉCEMBRE 1986			
86				111			

loterie nationale				LISTE OFFICIELLE				DES SOMMES A PAYER			
								AUX BILLETS ENTIERS			
Le règlement du TACO-TAC ne prévoit aucun cumul (L.O. du 27/02/86)											
Le numéro				532982				gagne			
				4 000 000,00 F							
Les numéros approchant à la centaine de mille											
0 3 2 9 8 2				4 3 2 9 8 2				gagnent			
1 3 2 9 8 2				6 3 2 9 8 2				50 000,00 F			
2 3 2 9 8 2				7 3 2 9 8 2							
3 3 2 9 8 2											
Les numéros approchant aux											
Dizaines de mille		Mille		Centaines		Dizaines		Unités		gagnent	
502982	530982	532082	532902	532980	15 000,00 F						
512982	531982	532182	532912	532981							
522982	533982	532282	532922	532983							
542982	534982	532382	532932	532984							
552982	535982	532482	532942	532985							
562982	536982	532582	532952	532986							
572982	537982	532682	532962	532987							
582982	538982	532782	532972	532988							
592982	539982	532882	532982	532989							
Tous les billets ne terminant par											
2 9 8 2											
9 8 2											
8 2											
2											
					5 000,00 F						
					1 000,00 F						
					200,00 F						
					100,00 F						
TIRAGE											
DU MERCREDI											
31 DÉCEMBRE 1986											
86											

Le Monde
PUBLICITÉ FINANCIÈRE
Renseignements :
45-55-91-82, poste 4330

ÉTRANGER	POLITIQUE	SOCIÉTÉ	CULTURE	ÉCONOMIE	SERVICES
2 Mozambique : avec les guérilleros dans les provinces « libérées ».	4 Vœux du président de la République : « Faire prévaloir la paix sociale ».	5 Un message du pape pour le 1 ^{er} janvier : le développement des peuples, « clé » de la paix.	11 Cinéma : Norman Mailer tourne une adaptation de son roman <i>Les vrais durs</i> ne dansent pas.	14 Les conflits sociaux et leurs conséquences.	Radio-télévision 13
— Afrique du Sud : élections générales anticipées pour les Blancs.	6 Légion d'honneur.	— Le départ du 9 ^e rallye Paris-Dakar : la favorite « 205 » se brise une rotule.	— Musique : dictionnaires et guides pour l'amateur d'opéra.	15 L'aggravation du déficit commercial américain et le contentieux avec la CEE.	Carnet 13
3 Francophonie : la prise de conscience... des Français.			— Mode : une plongée dans les coulisses de l'industrie textile.	— La Bourse de New-York.	Météorologie 13
					Mots croisés 13
					Loto, Loterie nationale 15
					Programmes des spectacles 12

A la gare du Nord

Des grévistes tentés par le jusqu'au-boutisme

Compte tenu du régime des jours fériés, la direction de la SNCF a assuré, le 1^{er} janvier, un service réduit à sa plus simple expression : quarante trains de grandes lignes, neuf TGV et un train sur huit en banlieue. Cette mise en veilleuse présente l'avantage de laisser souffler l'encadrement, qui a très souvent assuré la conduite des trains depuis le début du conflit. Les premières réactions de la base à l'abandon de la grille par la direction sont toutes négatives, comme le montrent les propos entendus à la gare du Nord, à Paris.

Regroupés autour des panneaux syndicaux de l'antenne traction de Paris-Nord, les grévistes commentent la proposition de la direction, ainsi libellée : « La grille actuelle restera en vigueur jusqu'à l'établissement d'une grille négociée avec les organisations syndicales et prévoyant, compte tenu des garanties statutaires actuelles, un équilibre convenable entre le choix et l'ancienneté, selon les spécialités. »

La lutte contre l'insécurité

La loi renvoyant les terroristes devant des jurys de magistrats promulguée au « Journal officiel »

La loi permettant de faire comparaître les terroristes devant une cour composée uniquement de magistrats et cela quelle que soit la date à laquelle ont été commis les crimes qui leur sont reprochés, a été promulguée au *Journal officiel* du 31 décembre. Elle est applicable un jour après sa publication, soit à partir du 1^{er} janvier.

Ce texte, adopté le 18 décembre par l'Assemblée nationale et daté 30 décembre, modifie la loi du 9 septembre 1986. Celle-ci prévoyait, en matière de terrorisme, la comparution des accusés, non devant un jury populaire traditionnel de cour d'assises, mais devant un jury composé de sept magistrats professionnels. Elle ne s'appliquait toutefois qu'aux faits commis après sa promulgation, le 9 septembre.

EN BREF

● Le docteur Jacques Darmon « dans un état dépressif », selon la chancellerie. — Régiment à l'insécurité des parents du docteur Jacques Darmon, déchu depuis le 18 avril 1986, qui affirmait que leur fils a tenté de se pendre dans sa cellule la nuit du 26 au 27 décembre (le *Monde* du 31 décembre 1986), le ministère de la justice précise que Jacques Darmon est « dans un état dépressif et a peut-être eu l'intention de se suicider, mais [que] cette tentative de suicide n'a pas été constatée par l'administration pénitentiaire ».

● CHINE : M. Zhao Ziyang en Europe de l'Est. — Le premier ministre chinois se rendra cette année dans cinq pays d'Europe de l'Est, effectuant ainsi la première visite officielle d'un dirigeant chinois dans cette région depuis plus de vingt ans, a annoncé, le mercredi 31 décembre, le ministre chinois des affaires étrangères, M. Wu Xueqian, a ajouté que plusieurs dirigeants des pays d'Europe de l'Est se rendraient également en Chine. — (Reuters.)

La chronologie des événements de l'année 1986 sera publiée sur quatre pages dans « Le Monde » daté 4-5 janvier 1987.

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT

Le Monde sans visa

Le Monde Infos-Spectacles sur Minitel 36-15 + ISLM

A B C D F G H

Les vœux des Deux Grands et les relations Est-Ouest

M. Reagan optimiste M. Gorbatchev « profondément déçu »

Comme il en avait exprimé l'intention (le *Monde* du 1^{er} janvier), le président Reagan a adressé un message de vœux aux auditeurs soviétiques à l'occasion de la nouvelle année sur les ondes de la Voix de l'Amérique. Au cours de cette allocution — dont l'écoute, selon la Maison Blanche, a été brouillée par les services soviétiques, — il a, notamment, déclaré à propos des relations Washington-Moscou : « Il reste encore beaucoup de travail à faire, mais les deux pays sont plus proches qu'ils ne l'ont jamais été. (...) En 1986, ils ont fait des progrès sur certaines des questions les plus difficiles. En 1987, j'en suis sûr, nous en ferons davantage encore ».

M. Reagan a, en outre, confirmé que les États-Unis étaient prêts à discuter à nouveau de la proposition tendant à l'élimination complète de tous les missiles offensifs balistiques en dix ans, qui avait déjà fait l'objet d'un entretien lors de la rencontre du président américain et du numéro un soviétique, en octobre dernier à Reykjavik.

M. Reagan a également fait référence à la fin de l'exil intérieur d'Andrei Sakharov et Elena Bonner, en déclarant : « Quand il y a une restauration des droits d'un homme et d'une femme, comme cela est arrivé récemment, cela contribue à renforcer les bases de la confiance et de la coopération entre nos pays ».

De la même manière, quand ces droits sont niés, ces bases sont gravement affaiblies ».

De son côté, M. Gorbatchev, dans un entretien accordé au journaliste américain Joseph Kingsbury-Smith, et diffusé mercredi par l'agence Tass, s'est déclaré « profondément déçu » par l'attitude des États-Unis en matière de désarmement, et a insisté sur le fait que, si « les Soviétiques souhaitent vivre en paix avec les Américains », auxquels il a adressé ses vœux, ils s'inquiètent de constater que Washington « a fait marche arrière » dans les rapports Est-Ouest après le sommet de Reykjavik. M. Gorbatchev a, d'autre part, insisté sur la nécessité de ne pas modifier le traité ABM de 1972 sur la limitation des systèmes antimissiles.

Dans le message télévisé qu'il a par ailleurs adressé à ses concitoyens, M. Gorbatchev a de nouveau plaidé avec vigueur pour la « refonte » de la société soviétique. Mais, tout en affirmant que cette politique bénéficiait du soutien populaire, il a reconnu qu'elle se heurtait à de fortes résistances : « Les forces de la stagnation et de la complaisance, a-t-il dit, se font encore sentir. Certains espèrent toujours que tout redeviendra comme avant. Mais cela n'arrêtera pas l'avancée de la société soviétique sur la voie de la transformation. »

TF 1 transmet ses vœux... depuis les studios du groupe Hersant

Le goût du symbole ? Le flair de l'opportunité ? Ou le sens de l'humour ? Le groupe Hersant n'a visiblement manqué ni de l'un ni de l'autre la nuit de la Saint Sylvestre en adressant aux téléspectateurs de la TF 1, à son tour, ses vœux de bonne année, au lieu de la traditionnelle émission de la chaîne, le magazine « Cité » sur la chaîne locale Première diffusée sur la chaîne par satellite.

Car c'est du studio de TVES, la télévision du groupe installée boulevard Pèreire à Paris, qu'ont été transmis les vœux de TF 1 et qu'a été réalisé et enregistré, dans les conditions du direct, « Bonne année la France », la soirée prestige de fin d'année, un accord de coproduction ayant été conclu entre TF 1, System TV (filiale de Belier) et TVES. Dotée d'un équipement ultramoderne, mais aussi d'avoir reçu le feu vert de la CNCL pour la reprise d'une chaîne, TVES (télévision européenne par satellite), désire prouver son efficacité. « Nous ne cherchons pas à réaliser un chiffre d'affaires, explique un responsable, mais à montrer à la CNCL notre compétence et notre savoir faire en matière d'audiovisuel. » Et d'énumérer les prestations déjà réalisées par la société pour diverses télévisions : « NFL 6 », l'émission musicale de TV 6 ; un programme sur la privatisation de Paribas sur FR3 (dans le cadre de la Régie française des espaces) ; le magazine « Cité » sur la chaîne locale Première diffusée sur la chaîne par satellite.

D'autres projets sont en cours — avec les chaînes publiques françaises, mais aussi des télévisions étrangères (américaine, brésilienne, australienne, japonaise, anglaise), — choisies pour montrer leur capacité à produire à l'échelle internationale.

Le conflit entre le Livre-CGT et M. Bertez porte, selon ce dernier, sur la productivité dans le secteur photocopieur. « A l'IFPN, indique M. Bertez dans une lettre qu'il nous a adressée, la productivité horaire est de 2 631 signes corrigés (pour un salaire de 15 000 francs par mois). Hors livre, hors syndicat du Livre et sur le même matériel, la productivité horaire est de 9 000 signes corrigés (pour 9 000 francs par mois). Comment l'IFPN pourrait-elle avoir des clients, être compétitive et donc viable dans ces conditions ? ».

Le plan de la SDIF pour redresser l'IFPN est un plan courageux qui pose les vraies questions, conclut M. Bertez, il refuse de ratifier une situation de sous-productivité qui conduit les imprimeries de presse, une à une, à la disparition. »

Après trois jours de grève, le syndicat du Livre-CGT a invité les grévistes de l'imprimerie de la presse nouvelle (IFPN) à reprendre le travail le mercredi 31 décembre. Cette décision est due à la médiation de M. Alain Pernot, administrateur judiciaire de l'IFPN.

Cette entreprise est en règlement judiciaire depuis juin. Mettant à profit le délai imparté par le tribunal de commerce de Paris jusqu'au 12 janvier (le *Monde* du 1^{er} janvier) pour dégrader un accord entre le Livre-CGT et M. Bruno Bertez, candidat à la reprise de l'IFPN par le biais de la Société de diffusion de l'imprimerie financière (SDIF), l'administrateur judiciaire a proposé qu'un rendez-vous ait lieu mardi. Le Livre-CGT a accepté cette proposition et a donc invité les grévistes à suspendre leur mouvement. Le nombre des emplois à conserver à l'IFPN — 300 actuellement — sera au centre de ces négociations.

Les titres appartenant au groupe de presse de M. Bruno Bertez (les quotidiens *l'AGEFI*, *la Tribune de l'économie* et *l'hebdomadaire la Vie française*, menacé lui aussi de ne pas paraître) devraient donc à nouveau être imprimés normalement par

réalisées par la société pour diverses télévisions : « NFL 6 », l'émission musicale de TV 6 ; un programme sur la privatisation de Paribas sur FR3 (dans le cadre de la Régie française des espaces) ; le magazine « Cité » sur la chaîne locale Première diffusée sur la chaîne par satellite.

D'autres projets sont en cours — avec les chaînes publiques françaises, mais aussi des télévisions étrangères (américaine, brésilienne, australienne, japonaise, anglaise), — choisies pour montrer leur capacité à produire à l'échelle internationale.

Le conflit entre le Livre-CGT et M. Bertez porte, selon ce dernier, sur la productivité dans le secteur photocopieur. « A l'IFPN, indique M. Bertez dans une lettre qu'il nous a adressée, la productivité horaire est de 2 631 signes corrigés (pour un salaire de 15 000 francs par mois). Hors livre, hors syndicat du Livre et sur le même matériel, la productivité horaire est de 9 000 signes corrigés (pour 9 000 francs par mois). Comment l'IFPN pourrait-elle avoir des clients, être compétitive et donc viable dans ces conditions ? ».

Le plan de la SDIF pour redresser l'IFPN est un plan courageux qui pose les vraies questions, conclut M. Bertez, il refuse de ratifier une situation de sous-productivité qui conduit les imprimeries de presse, une à une, à la disparition. »

Après trois jours de grève, le syndicat du Livre-CGT a invité les grévistes de l'imprimerie de la presse nouvelle (IFPN) à reprendre le travail le mercredi 31 décembre. Cette décision est due à la médiation de M. Alain Pernot, administrateur judiciaire de l'IFPN.

Cette entreprise est en règlement judiciaire depuis juin. Mettant à profit le délai imparté par le tribunal de commerce de Paris jusqu'au 12 janvier (le *Monde* du 1^{er} janvier) pour dégrader un accord entre le Livre-CGT et M. Bruno Bertez, candidat à la reprise de l'IFPN par le biais de la Société de diffusion de l'imprimerie financière (SDIF), l'administrateur judiciaire a proposé qu'un rendez-vous ait lieu mardi. Le Livre-CGT a accepté cette proposition et a donc invité les grévistes à suspendre leur mouvement. Le nombre des emplois à conserver à l'IFPN — 300 actuellement — sera au centre de ces négociations.

Les titres appartenant au groupe de presse de M. Bruno Bertez (les quotidiens *l'AGEFI*, *la Tribune de l'économie* et *l'hebdomadaire la Vie française*, menacé lui aussi de ne pas paraître) devraient donc à nouveau être imprimés normalement par

Le président des Etats-Unis a félicité M. Perez de Cuellar pour la mise en œuvre du plan de réforme de l'ONU

NEW-YORK (Nations unies) de notre correspondant

M. Reagan a téléphoné, le 22 décembre dernier, au secrétaire général de l'ONU, M. Javier Perez de Cuellar, pour lui exprimer sa satisfaction à propos du « pas historique accompli par l'Organisation vers une réforme radicale de son fonctionnement », a-t-on appris, le mercredi 31 décembre, à New-York. Faisant référence à la décision de l'Assemblée générale d'adopter désormais par consensus les principales résolutions concernant le budget (le *Monde* daté 21-22 décembre), le président américain a souligné au cours de cette conversation que « ce succès reflète la volonté de tous les Etats membres de restaurer et de renforcer l'efficacité de l'Organisation ».

« J'ai dit que si l'ONU opérât les changements nécessaires, les États-Unis — qui l'ont toujours accordé un soutien généreux — continueraient à jouer un rôle moteur dans la poursuite de ses nobles idéaux », a ajouté M. Reagan, confirmant ainsi la volonté de l'administration américaine d'obtenir un assouplissement dans l'attitude du Congrès en ce qui concerne la contribution financière du pays au fonctionnement de l'ONU.

Ces déclarations du chef de la Maison Blanche « sont encouragées et permettent d'espérer une évolution du Congrès à notre égard », a déclaré le porte-parole du secrétaire général, M. Jean-François Giuliani. S'exprimant lors d'une audition de l'Assemblée, l'ambassadeur américain auprès de l'ONU, M. Vernon Walters, a ajouté que la réforme de l'Organisation devrait permettre la réduction des dépenses d'environ 25 %. « Dans ces conditions, les États-Unis devraient à présent envisager de régler la totalité des sommes dues », a-t-il dit. Washington n'a payé que 100 millions de dollars sur les 208 millions dus au titre de contribution pour 1986.

Certains hauts fonctionnaires américains envisagent la suppression de l'« amendement Kassebaum », subordonnant le versement de la contribution américaine à une réforme des procédures budgétaires pratiquées par l'ONU.

La réforme adoptée par l'Assemblée générale le 19 décembre supprime l'obligation de recourir au vote majoritaire lors du processus budgétaire, et autorise la pratique du consensus, donnant ainsi une sorte de « droit de veto » à tous les Etats membres. Irrités par ce qu'ils estiment être une « majorité automatique » hostile aux intérêts de l'Occident, les alliés des États-Unis ont ainsi obtenu une diminution des pouvoirs du groupe des « 77 », dont le poids numérique est effectivement disproportionné par rapport à sa contribution financière. Soutenu discrètement mais efficacement par l'Union soviétique, ce changement a été accueilli avec une certaine amertume par les non-alignés et notamment par les gouvernements africains.

CHARLES LESCAUT.

Le président sénégalais et la succession de M. Perez de Cuellar. — Certains journaux comme le *Monde* du 24 octobre et le *Times* de Londres s'étant fait l'écho de rumeurs selon lesquelles le chef de l'Etat sénégalais envisagerait de briser la succession de l'actuel secrétaire général de l'ONU, le président Abdou Diouf a, personnellement, apporté un démenti à l'occasion du XI^e Congrès du Parti socialiste du Sénégal qui s'est tenu à Dakar fin décembre.

Incident italo-albanais dans l'Adriatique. — Rome (UPI). — Les garde-côtes italiens ont arraisonné deux bateaux de pêche italiens en mer Adriatique dans la nuit du mardi 30 au mercredi 31 décembre. Les deux bateaux et leurs équipages, huit hommes au total, ont été conduits au port albanais de Vlorë où ils se trouvaient toujours jeudi matin.

Selon les sources officielles italiennes, les capitaines des deux bateaux croyaient être dans les eaux internationales, mais il est possible que les courants, très forts dans la région, les aient poussés vers les côtes albanaises.

[Les autorités italiennes sont intervenues après de Thessalonique pour obtenir la libération des deux bateaux et de leurs équipages. L'incident serait né d'un malentendu dans un contexte délicat dans les relations diplomatiques italo-albanaises. Six ressortissants albanais sont en effet réfugiés depuis le 12 décembre 1985 à l'ambassade de l'ambassadeur italien à Thessalonique. Le gouvernement albanais demande depuis cette époque qu'ils lui soient livrés, accusant les réfugiés d'avoir agi « contre l'Etat au service d'un pays étranger ». Les contacts entre Rome pour régler cette affaire sont restés jusqu'ici sans résultat.]

Un message de Paris

Le ministre des affaires étrangères, M. Jean-Bernard Raimond, a remis mardi au chargé d'affaires iranien à Paris un message pour le chef de la diplomatie iranienne, M. Ali Akbar Velayat, a annoncé mercredi le Quai d'Orsay. M. Ghazem Haddadi, avait été convoqué au ministère par M. Raimond, qui s'est entretenu avec lui pendant une heure, une semaine après le retour de Téhéran de la délégation française chargée de discuter du contentieux financier entre les deux pays.

Selon l'agence iranienne IRNA, le ministre français et M. Haddadi ont discuté des relations bilatérales « dans une atmosphère de compréhension », et M. Raimond a « souligné l'intérêt porté par la France à une normalisation des relations avec Téhéran ».

L'agence estime cependant que M. Jacques Chirac « continue de soutenir le régime iranien » et que, « selon les observateurs politiques, le gouvernement français ne pourra arriver à une normalisation complète avec l'Iran que lorsqu'il adoptera une attitude neutre dans la guerre imposée par l'Irak ».

Le numéro du « Monde » daté 1^{er} janvier 1987 a été tiré à 381 835 exemplaires

gentes et permettent d'espérer une évolution du Congrès à notre égard », a déclaré le porte-parole du secrétaire général, M. Jean-François Giuliani. S'exprimant lors d'une audition de l'Assemblée, l'ambassadeur américain auprès de l'ONU, M. Vernon Walters, a ajouté que la réforme de l'Organisation devrait permettre la réduction des dépenses d'environ 25 %. « Dans ces conditions, les États-Unis devraient à présent envisager de régler la totalité des sommes dues », a-t-il dit. Washington n'a payé que 100 millions de dollars sur les 208 millions dus au titre de contribution pour 1986.

Certains hauts fonctionnaires américains envisagent la suppression de l'« amendement Kassebaum », subordonnant le versement de la contribution américaine à une réforme des procédures budgétaires pratiquées par l'ONU.

La réforme adoptée par l'Assemblée générale le 19 décembre supprime l'obligation de recourir au vote majoritaire lors du processus budgétaire, et autorise la pratique du consensus, donnant ainsi une sorte de « droit de veto » à tous les Etats membres. Irrités par ce qu'ils estiment être une « majorité automatique » hostile aux intérêts de l'Occident, les alliés des États-Unis ont ainsi obtenu une diminution des pouvoirs du groupe des « 77 », dont le poids numérique est effectivement disproportionné par rapport à sa contribution financière. Soutenu discrètement mais efficacement par l'Union soviétique, ce changement a été accueilli avec une certaine amertume par les non-alignés et notamment par les gouvernements africains.

CHARLES LESCAUT.

Le président sénégalais et la succession de M. Perez de Cuellar. — Certains journaux comme le *Monde* du 24 octobre et le *Times* de Londres s'étant fait l'écho de rumeurs selon lesquelles le chef de l'Etat sénégalais envisagerait de briser la succession de l'actuel secrétaire général de l'ONU, le président Abdou Diouf a, personnellement, apporté un démenti à l'occasion du XI^e Congrès du Parti socialiste du Sénégal qui s'est tenu à Dakar fin décembre.

Incident italo-albanais dans l'Adriatique. — Rome (UPI). — Les garde-côtes italiens ont arraisonné deux bateaux de pêche italiens en mer Adriatique dans la nuit du mardi 30 au mercredi 31 décembre. Les deux bateaux et leurs équipages, huit hommes au total, ont été conduits au port albanais de Vlorë où ils se trouvaient toujours jeudi matin.

Selon les sources officielles italiennes, les capitaines des deux bateaux croyaient être dans les eaux internationales, mais il est possible que les courants, très forts dans la région, les aient poussés vers les côtes albanaises.

[Les autorités italiennes sont intervenues après de Thessalonique pour obtenir la libération des deux bateaux et de leurs équipages. L'incident serait né d'un malentendu dans un contexte délicat dans les relations diplomatiques italo-albanaises. Six ressortissants albanais sont en effet réfugiés depuis le 12 décembre 1985 à l'ambassade de l'ambassadeur italien à Thessalonique. Le gouvernement albanais demande depuis cette époque qu'ils lui soient livrés, accusant les réfugiés d'avoir agi « contre l'Etat au service d'un pays étranger ». Les contacts entre Rome pour régler cette affaire sont restés jusqu'ici sans résultat.]

Un message de Paris

Le ministre des affaires étrangères, M. Jean-Bernard Raimond, a remis mardi au chargé d'affaires iranien à Paris un message pour le chef de la diplomatie iranienne, M. Ali Akbar Velayat, a annoncé mercredi le Quai d'Orsay. M. Ghazem Haddadi, avait été convoqué au ministère par M. Raimond, qui s'est entretenu avec lui pendant une heure, une semaine après le retour de Téhéran de la délégation française chargée de discuter du contentieux financier entre les deux pays.

Selon l'agence iranienne IRNA, le ministre français et M. Haddadi ont discuté des relations bilatérales « dans une atmosphère de compréhension », et M. Raimond a « souligné l'intérêt porté par la France à une normalisation des relations avec Téhéran ».

L'agence estime cependant que M. Jacques Chirac « continue de soutenir le régime iranien » et que, « selon les observateurs politiques, le gouvernement français ne pourra arriver à une normalisation complète avec l'Iran que lorsqu'il adoptera une attitude neutre dans la guerre imposée par l'Irak ».

Le numéro du « Monde » daté 1^{er} janvier 1987 a été tiré à 381 835 exemplaires

Le Monde sur minitel

LES INFOS

Les derniers flashs. L'actualité en direct.

3615 TAPEZ LEMONDE

مركز من الأصل